

FERDINAND HILLER

FÉLIX

MENDELSSOHN-BARTHOLDY

(Lettres et Souvenirs)

TRADUIT ET PRÉCÉDÉ

D'UN APERÇU DE DIVERS TRAVAUX CRITIQUES

Concernant ce Maître

PAR FÉLIX GRENIER



A PARIS

CHEZ J. BAUR. LIBRAIRE

11, RUE DES SAINTS-PÈRES, 11

—
MDCCCLXVII



A. Sa Majesté

VICTORIA

REINE DE LA GRANDE-BRETAGNE ET D'IRLANDE

*Ce livre est, avec un profond respect,
dédié par*

L'AUTEUR

MUSIC - X

ML

410

.M5

H654

STELLFELD

A MADAME LA BARONNE

MARIE DE L'ESPÉE

Hommage respectueux

DU TRADUCTEUR





A SA MAJESTÉ

LA REINE VICTORIA

TRÈS-HAUTE ET PUISSANTE SOUVERAINE !

Très-gracieuse Reine et Madame !

LA puissante nation qui a le bonheur de vivre sous un régime de liberté réglementée par les lois, à l'abri du sceptre glorieux de Votre Majesté, n'a jamais manifesté avec plus de constance et d'éclat la parenté intellectuelle qui l'unit au peuple allemand dont elle partage l'origine de race, que dans l'ardeur avec laquelle elle s'approprie, depuis plus d'un siècle, les créations de nos grands compositeurs. Si les Allemands ont adopté Shakespeare, les Anglais, de leur côté, considèrent Handel comme un de leurs musiciens

MENDELSSOHN.

1

nationaux. Les œuvres immortelles de Mozart, Beethoven, Haydn et Weber ont trouvé en Angleterre une admiration aussi durable et un accueil aussi enthousiaste que ceux dont Haydn et Weber furent eux-mêmes l'objet lorsqu'ils visitèrent ce pays. Mais ce fut, par surcroît, un sentiment de profonde affection que le peuple anglais voua à notre jeune et grand compositeur, Félix Mendelssohn Bartholdy. A peine au sortir de l'enfance, alors qu'il débutait à Londres dans la carrière artistique, il y sut rapidement conquérir toutes les sympathies. Chacun suivait avec un intérêt affectueux et sincère les progrès incessants de l'adolescent, ceux de l'homme, qui, plus tard, dans un sentiment de gratitude, voulut confier à un Festival anglais la tâche de faire connaître au monde son chef-d'œuvre, « *Elie* », le fruit le plus mûr de son intelligence d'élite. Mendelssohn mérita donc l'honneur qui lui a été accordé de prendre place parmi cette pléiade d'hommes illustres dont l'effigie en bas-relief orne le monument que Votre Majesté en sa qualité d'Épouse et de Reine a fait ériger en l'honneur d'un Prince qui occupa, de son vivant, un rang si élevé parmi les plus nobles pionniers de la civilisation.

La rare et précieuse faveur accordée à ce petit volume de paraître sous la protection du nom victorieux de Votre Majesté, je la dois sur-

tout à la mémoire du glorieux maître auquel il est consacré. Ma reconnaissance ne peut que s'en accroître encore. Puisse une partie du bon accueil fait par Votre Majesté à mon noble ami, s'étendre aux pages qui vont suivre ! Elles émanent, pour la plupart, de lui-même, et toutes sont consacrées à sa mémoire.

J'ai l'honneur de me dire,
Madame,
De Votre Majesté
L'humble et dévoué serviteur,

FERDINAND HILLER.





PRÉFACE DE L'AUTEUR.

LA photographie nous donne souvent des images fort diverses d'un même homme; toutes ces images sont reconnaissables, sans posséder toutefois une ressemblance frappante. Seul, le peintre doublé d'un véritable artiste peut, en dehors des réflexions multiples photographiées dans son cerveau, composer un portrait dans lequel chacun trouvera les traits saillants de l'original et la représentation fidèle de l'homme *tout entier*. Dans le même ordre d'idées, il arrive souvent que les traits reproduits par divers auteurs retraçant les souvenirs personnels qu'ils ont conservés d'un homme illustre, restent incomplets en dépit des meilleures intentions. Seul, le biographe, vraiment digne de ce nom, consignera dans un ensemble homogène les choses qu'il a vues ou entendues, ou simplement devinées, pour mettre ainsi en lumière l'individualité de l'homme dans la perfection et la plénitude de sa signification. Un homme se peint assurément lui-même dans sa correspondance et dans sa con-

versation, mais ici encore sa représentation photographique est incomplète, parce que les manifestations dont je parle s'adressent spécialement à un individu. Il lui arrive fréquemment alors, tout en restant sincère, de modifier jusqu'à un certain point sa physionomie morale selon les diverses personnalités avec lesquelles il se trouve momentanément en contact. Je me suis efforcé, dans ces pages, de retracer le portrait de Mendelssohn tel qu'il s'est réfléchi dans mon cerveau. Je fournis donc des matériaux à son futur biographe en présentant sous un aspect nouveau cet homme si richement doué, ou tout au moins en complétant ce côté de son caractère que ses précieux écrits et ses lettres publiés ont déjà mis en lumière : je veux parler de ses rapports avec un artiste qui fut pour lui un fidèle ami et un loyal camarade, s'il m'est permis de me qualifier ainsi. Une particularité de nos rapports mutuels fut une affection profonde, jointe à une véritable camaraderie qui s'établit entre nous dès cet âge précoce où son génie déjà mûr l'avait rendu célèbre. Je regrette vivement de n'avoir point contracté l'habitude de noter les conversations que nous tînmes ensemble pendant les années où m'échut la bonne fortune de jouir de son intimité. Bien que j'aie en effet, devant mes yeux, le portrait net et distinct de mon ami, plusieurs détails précieux qui le con-

cernent m'ont échappé. On doit toutefois ajouter la confiance la plus absolue aux choses que je rapporte dans ce livre.

La musique ne se peut décrire ; le langage est tout à fait impuissant à donner une idée, même fort éloignée, d'une composition musicale. Il me semble de même fort difficile de reproduire présentement les sujets qui servirent de thème favori de conversation à deux musiciens. Les heures que j'ai passées au piano avec Mendelssohn, échangeant nos vues sur la musique et les compositions de toute espèce, les nôtres comme elles d'autrui, furent, dans un certain sens, les meilleurs de tous les instants dont j'eus le bonheur de jouir en sa société ; présentement je ne puis malheureusement plus fournir à cet égard que de vagues aperçus. Si, d'autre part, je me suis efforcé de consigner ici nombre de réflexions d'un ami si cher, réflexions sans importance peut-être, conversations ou actions insignifiantes, je l'ai fait dans cette conviction que les moindres futilités présentent un sérieux intérêt quand il s'agit d'un grand homme.

Les admirateurs de Mendelssohn m'ont reproché de n'avoir point depuis longtemps, publié ces pages. Plusieurs motifs m'ont retenu : le premier a été la crainte de donner le moins du monde prise à l'accusation de me vouloir créer une popularité sous le couvert de son amitié, qui

m'inspira et m'inspire encore une juste fierté : je l'ai donc toujours tenue comme une chose trop sacrée pour oser m'en servir. Mais à l'heure présente, j'offre d'autant plus hardiment au public les pages suivantes, si remplies d'admirables traits de cet ami perdu, que Félix, une des étoiles les plus brillantes et les plus belles du firmament de l'art germanique, est maintenant en butte, dans son propre pays, aux traits de l'envie. Cet effet, attribuable en grande partie à un défaut d'intelligence et à un manque de jugement, ne peut que déshonorer ceux qui s'en rendent coupables, mais ne réussira jamais à diminuer la gloire dont est entouré son nom. L'or ne saurait être terni.

Je joins donc, avec un affectueux dévouement, cette simple guirlande à l'immortelle couronne de lauriers qui ceint le front puissant du jeune maître, couronne qui ne cessera de le parer aussi longtemps que la raison et le sentiment, la clarté et la profondeur, la liberté et la beauté seront, en ce monde, regardés comme indispensables aux plus hautes créations de l'art.

FERDINAND HILLER.



AVANT-PROPOS DU TRADUCTEUR.

« Posterity will ne'er survey,
« A nobler grave than this...

BYRON.

MENDELSSOHN ET LA CRITIQUE.

CET petit livre ne sera point inutile aux personnes désireuses de connaître le véritable caractère de Mendelssohn.

S'il est vrai, comme l'affirme si justement M. Ferdinand Hiller, qu'une coterie s'est élevée depuis quelques années en Allemagne dans le but de dénigrer à la fois et la personne de Mendelssohn, ses œuvres et celles de ses imitateurs, il n'est pas moins vrai d'affirmer que pareil phénomène s'est produit en France dans des conditions analogues ; et, chose plus remarquable encore, cette opposition, d'une loyauté et d'un goût douteux, s'est révélée dans ce dernier pays, comme en Allemagne, par les mêmes causes et sous l'autorité d'un grand nom.

L'impuissance, l'envie, le fanatisme même se sont donné rendez-vous pour achever de compagnie cette œuvre de dénigrement, et si la personnalité de Mendelssohn est sortie victorieuse des violents assauts dont elle fut l'objet, c'est

que l'âme de cet homme, sa vie privée comme sa vie publique, ses œuvres aussi bien que sa conduite portent avec elles un cachet de sincérité, de droiture et de délicatesse bien capables de réduire à néant les insinuations des Tartuffes qu'offusquèrent l'honnêteté de ses sentiments et ses merveilleux talents. « Tartuffe ne meurt pas » dit quelque part un de nos grands poètes, observateur aussi profond que grand écrivain : à cette immortalité du type de Tartuffe il aurait pu joindre son cosmopolitisme, et j'ai connu, pour mon compte, des hommes de nationalités diverses, qui, mus tout à coup par une sorte de secrète affinité élective, s'associaient pour procéder à la curée de la réputation d'un honnête homme.

Nous allons en voir la preuve. « *Exempla sunt odiosa* » ; je ne l'ignore point : c'est donc avec un regret véritable que je me suis vu contraint de prendre à partie certaines individualités. Et d'abord commençons par l'Allemagne.

Deux hommes célèbres par leur entêtement, Bernhardt Adolph Mark et Richard Wagner sont les premiers entrés ouvertement en campagne contre Mendelssohn. J'ai souvent déploré la malchance qu'eut de dernier de se trouver en présence de pareils adversaires, car s'il est vrai que les œuvres, résultat d'une longue patience, peuvent souvent faire équilibre à celles qui sont

le produit tout palpitant du génie, que penser de ces œuvres quand elles consistent en une critique acerbe, dont les traits perfides ont été forgés avec une constance formidable par d'implacables ennemis ? Et quels hommes plus que Marx et Wagner ont dans l'histoire de la musique donné des preuves éclatantes de leur entêtement et de leur intelligence ? Ils sont patiemment arrivés tous deux à se créer une renommée que la postérité consacrera peut-être, et la création de cette renommée supposa de leur part une ténacité qui devint une arme redoutable quand ils la mirent de propos délibéré au service d'une cause malhonnête. Telle est en deux mots l'histoire de l'opposition faite par ces deux hommes à Mendelssohn.

Bernhardt Adolph Marx fut destiné dès le jeune âge à l'étude de la jurisprudence, carrière qu'il abandonna pour s'adonner à la musique. Malheureusement pour lui, il entreprit l'étude de cet art à un âge où l'assimilation des procédés est devenue chose difficile ; c'est dire par là qu'il rencontra d'insurmontables obstacles à l'expression libre de ses pensées et de ses sentiments. Ayant acquis bientôt la conscience de son impuissance à créer une œuvre d'art vraiment digne de ce nom, il se replia sur la littérature musicale pédagogique, genre dans lequel il excella par l'ampleur de ses compilations plus que par

l'originalité et la profondeur de ses vues. L'aptitude singulière qu'il montra dès le jeune âge à discourir sur des sujets touchant, soit à l'histoire, soit à la théorie de la musique, le fit appeler à Berlin, à l'âge de 24 ans, pour y diriger la *Gazette Musicale* dont l'éditeur Schlésinger était le propriétaire. Ce fut peu après cette époque que Marx prit sur Mendelssohn adolescent un ascendant qu'Abraham Mendelssohn, père de Félix, redoutait vivement pour son fils. Dès l'année 1826, en effet, Marx était reçu fort amicalement dans la famille Mendelssohn. Sa parole facile et spirituelle y dominait toutes les conversations ; ses idées nouvelles et originales, ses flatteries adroites et discrètement voilées, avaient accès auprès d'esprits aussi délicats et faisaient oublier un moment la gaucherie de ses manières, son maintien embarrassé, les pantalons qu'il portait toujours trop courts et ses gros souliers. Seul, Abraham Mendelssohn, homme d'un bon sens merveilleux, ne le pouvait supporter. Devinait-il déjà sous le discoureur plein de faconde, l'homme qui devait plus tard poursuivre de ses sarcasmes deux de ses enfants, ceux précisément dont le talent remarquable était pour lui-même et pour les siens un juste sujet d'orgueil ? Marx parut toutefois avoir à cette époque sur l'esprit de Félix un ascendant vraiment salubre car on attribue à sa critique

raisonnée le rejet par Mendelssohn de la première esquisse de l'ouverture du *Songe d'une Nuit d'Été* et le refus d'un livret d'opéra « *Hans Heiling* », qui lui avait été offert par Édouard Devrient.

S'il est vrai que la critique de Marx fut à cette époque de quelque utilité pour Félix, il n'est pas moins constant que ce dernier ne se montra point ingrat, car une chaire de musique à l'Université de Berlin lui ayant été offerte en 1830, il s'empessa de la refuser pour la faire céder à son ami, dont la situation était fort précaire à cette époque. En 1830, en effet, Schléssinger cessa la publication de la *Gazette Musicale*, et Marx demeura sans ressources. Trois ans après, Mendelssohn ayant été chargé de la direction du Festival du Bas Pays Rhénan, reçut de Marx la partition d'un oratorio, « *Moïse* », avec prière de l'y faire exécuter. Or, quelle que soit la part d'influence qu'on suppose au directeur d'un festival, personne n'ignore que le Comité directeur a la première main sur l'organisation de ce genre de fête et la composition de son programme. Mendelssohn n'était donc point le maître d'imposer, de sa propre autorité, au Comité, l'œuvre d'un compositeur complètement inconnu, œuvre dont le mérite intrinsèque était fort contestable, et qui nécessitait une exécution à la fois longue et minu-

tieuse. Je ne puis assurément qu'approuver la conscience artistique déployée par Félix en cette affaire. Marx en conçut toutefois un vif ressentiment. L'amour-propre blessé, la déception qu'il éprouvait dans sa vanité d'auteur, tous ces sentiments, aussi injustes que peu honorables, le poussèrent à rompre avec l'homme auquel il devait sa position. Dans la suite, Marx ne perdit jamais l'occasion de critiquer la voie dans laquelle s'était engagé Mendelssohn et de décrier ses œuvres et ses idées. C'est ainsi que Félix vérifia lui-même la justesse des prévisions formulées par son père au sujet du rédacteur de la *Gazette Musicale*. Un jour même, en 1830, Abraham Mendelssohn en était venu au point de dire à Devrient : « Mon cher
« Devrient, vous avez une influence réelle sur
« Félix : je compte sur vous pour lui rendre le
« service de l'éloigner de Marx ; les gens de
« cette espèce, beaux discoureurs, incapables de
« rien faire de bon, ne peuvent manquer d'avoir
« une influence pernicieuse sur les esprits pro-
« ducteurs. »

Même, dans les passages de ses livres, où Marx semble faire l'éloge de Mendelssohn, on peut voir l'étrange quantité de bile que ce théoricien tient en réserve à son endroit.

Dans le chapitre IX, par exemple, de son ouvrage « *Die Musik des neunzehnten Jahrhun-*

« *derts und ihre Pflege* », après avoir cité Bach, Glück et Beethoven comme étant des musiciens dont le génie créateur se peut comparer à celui d'Eschyle, de Shakespeare et de Goëthe, il poursuit ainsi : « Par un contraste fort décidé, le « talent a la spécialité (spécialité assurément « très-heureuse) d'arranger, de polir, de perfec- « tionner, d'embellir ou de rendre plus agréa- « bles les œuvres du génie. Sa mission est de « concilier les aspirations surnaturelles du « génie avec la faiblesse et la couardise du vul- « gaire, au moyen de productions intermé- « diaires qui ne sont autre chose que des formes « variées d'imitation. La fonction du talent ne « saurait recevoir de meilleure définition que « celle donnée par Mendelssohn dans la conver- « sation que j'ai citée précédemment : « L'homme « qui possède du talent et ne produit néanmoins « que des œuvres vulgaires », disait Mendels- « sohn, « est selon moi toujours coupable ; car « il n'a point employé convenablement ses « facultés. La cause la plus habituelle de la « médiocrité consiste à la fois dans un manque « de zèle et dans un défaut de critique pour se « perfectionner soi-même..... J'ai tourné et « retourné et travaillé des idées (la même bien « souvent !), afin de leur donner une significa- « tion, du çachet, de l'originalité, et pour atté- « nuer ainsi la vulgarité de leur physionomie

« primitive..... Donnez-moi une idée de l'es-
 « pèce la plus ordinaire, et je fais la gageure
 « d'en travailler et d'en retourner à la fois le
 « dessin, l'accompagnement, l'harmonie et l'in-
 « strumentation, de manière à la rendre char-
 « mante. »

Il est facile de discerner sous cette citation de forme didactique, l'intention du doux et bénin écrivain. Son but ne fut-il pas de nous fournir un portrait de Mendelssohn peint par lui-même ? Bien des personnes trouveront, sans doute, ce portrait ressemblant ; je suis loin de partager leur avis, et sous les malicieuses insinuations que fait naître le rapprochement de cette citation avec ce qui la précède, il est facile de découvrir les grossières erreurs échappées à la plume du critique irrité. Si les œuvres de Mendelssohn ne sont qu'une forme variée d'imitation, qu'on dise le nom de l'homme dont il fut le plagiaire ? Est-ce Bach ou Beethoven, ces deux hommes inimitables ? Est-ce davantage encore Händel, Haydn, Mozart ou Weber. Ces quatre grands compositeurs parlaient une tout autre langue. Dans Mendelssohn, la tournure de l'idée, de même que l'instrumentation, ont un cachet d'individualité sur lequel il est difficile de se méprendre, et si quelque chose est capable de dérider le lecteur bienveillant, c'est assurément de voir M. Marx accuser Men-

delssohn d'avoir fait une chose qu'un autre critique français, M. Clément, lui reproche amèrement de n'avoir point assez pratiquée. « Il aurait « dû », dit M. Clément, « s'enrichir comme ses « coreligionnaires dans l'antiquité des dé- « pouilles des Egyptiens, en suivant l'exemple « de Moïse :

« Spoliavit Ægyptios, ditavit Hebræos. »

Bel exemple et joli conseil ! Tous deux parfaitement dignes de la critique à laquelle je fais ici allusion !

Si, laissant de côté ces puérités, je m'adresse aux sentiments de tout critique impartial et délicat ; si je tombe d'accord avec lui sur ce point, qu'une page de Mendelssohn ne ressemble à nulle page de Mozart, de Beethoven ou de tout autre grand maître, ne serons-nous pas obligés aussi de convenir que ce compositeur est doué d'une originalité de langue et de couleur bien capable d'en faire placer l'auteur au rang des grands esprits qui possédèrent l'étincelle divine ? Au reste, qu'on qualifie de « talent ou « de génie » la somme de qualités qui composa l'individualité musicale de Mendelssohn, cela ne change rien à ses œuvres ; ces dernières figurent sur les programmes de musique de chambre en la compagnie des compositions de

Mozart et de Beethoven, et je sais ce qu'il faut penser d'un talent qui ne pâlit point au contact de ces purs génies. Cela ne signifie point toutefois que Haydn ou Mendelssohn aient possédé l'effroyable puissance de génie d'un Beethoven. La grandeur de ce dernier est incommensurable.

Mendelssohn une fois mort, Marx décocha tout à loisir sur la mémoire ou sur le talent de son ancien ami les traits de sa critique plus ou moins spirituelle. C'est encore là un des vilains côté de l'homme. Nous verrons du reste, M. Richard Wagner suivre les mêmes errements. Quel que soit le talent d'écrivain que possèdent ces deux musiciens, Mendelssohn était bien d'une autre supériorité sur ce point comme sur tant d'autres, et si les attaques dont je parle s'étaient produites publiquement de son vivant, le lumineux bon sens dont il donna si souvent des preuves aurait promptement fait justice et des étranges conceptions de l'un et des singulières théories de l'autre. Le volumineux ouvrage que Marx a écrit sur l'art de la composition a du reste été sévèrement jugé par des hommes d'un mérite éprouvé, notamment par Fink. Un professeur renommé de composition au Conservatoire de Leipzig, Richter, ne s'est point non plus fait faute de réduire à leur juste valeur les prétendues nouveautés du cri-

tique berlinois, innovations qui se bornent à la création d'une logomachie musicale plus ou moins originale.

Dans son article « Du Judaïsme en musique », M. Richard Wagner fit du moins à Mendelssohn la charité de ne le point prendre seul à partie et de lui adjoindre Meyerbeer comme compagnon d'infortune. Deux ans et demi après la mort de Mendelssohn, paraissait dans la *Neue Zeitschrift für Musik* de Leipzig, un pamphlet « *Das Judenthum in der Musik* » dont la paternité était attribuée à Brendel, directeur de cette gazette et professeur au Conservatoire de Leipzig. L'indignation produite par cette diatribe sur le personnel enseignant de cet établissement engagea les professeurs à signer collectivement une adresse au Comité directeur du Conservatoire, avec prière de demander la démission du professeur Brendel. Longtemps après seulement, on connut le nom véritable de l'auteur de l'article : les colères étaient apaisées, et l'on ne fut nullement surpris de voir le même homme qui, deux ans auparavant, soulevait la population de Dresde (1) contre le souverain

(1) Wagner s'est toujours considéré comme un grand politique. En 1849, en compagnie de Schröder-Devrient, mari de la célèbre cantatrice, il haranguait et poussait à la révolte la populace de Dresde. Il fut donc banni et

qui l'avait accueilli et comblé de ses faveurs, avoir aussi le facile courage de miner, dans Leipzig même, la réputation méritée et le prestige salubre du compositeur qui avait si puissamment contribué à relever l'état de la musique dans cette ville, et dont les traditions donnaient une supériorité et un éclat incontestés à l'enseignement de son Conservatoire. Un excessif sentiment de personnalité, d'amour-propre et d'envie perce à chaque page des productions littéraires de M. Wagner : Meyerbeer et Mendelssohn ne pouvaient manquer d'en éprouver l'effet, car tous deux étaient riches, honorés et grands musiciens. Quant au titre pittoresque mis par M. Wagner en tête de son article, il est meilleur de penser qu'il a été

vint à Paris. Cette *grande prostituée* lui ayant fait horreur, il alla dilater sa poitrine au pied des Alpes éternelles (ce qui veut dire, en langage ordinaire, qu'il partit pour la Suisse, où il habita Zurich). De Zurich, il lança, contre les despotes de l'Allemagne, contre les Juifs et les musiciens qui lui faisaient ombrage, une série de factums artistiques critiques et politiques. Chose curieuse ! On lit dans l'Autobiographie de Spohr que ce musicien, si pacifique et si rangé, trouvait admirables et les écrits et les discours de M. Wagner sur les matières politiques. La préface de la pièce de ce dernier intitulée : *Une Capitulation*, est un appel à la destruction des races latines ; douces et bénévoles aspirations, qui semblent résumer les opinions politiques actuelles de l'auteur des *Niebelungen*.

plutôt inspiré par le souvenir de ce qui se pratique d'ordinaire dans les pamphlets politiques que par un juste sentiment de la réalité des choses, car l'Allemagne doit à l'élément israélite une partie notable de ses illustrations, et pour me borner à la musique, on peut citer Moschelès et Hiller comme étant deux représentants fort distingués de cette race énergique et tenace. Ce dernier a, du reste, défendu habilement contre M. Wagner les intérêts de l'art.

On pourra lire, dans une lettre à F. Hiller, la satisfaction éprouvée par Mendelssohn apprenant la nomination de M. Wagner au poste de Dresde. Félix n'ignorait pourtant point la distance qui séparait leurs aspirations mutuelles, mais son âme ne conçut jamais l'ombre d'un sentiment de jalousie. C'est encore ici que j'ai plaisir à constater la supériorité morale de Mendelssohn sur ses détracteurs. Quant à Meyerbeer, si M. Wagner l'attaque avec tant d'aigreur, c'est qu'il ne peut oublier l'assistance efficace que lui a prêtée, à Boulogne comme à Paris, l'auteur des Huguenots : ce sont là des services qu'un orgueil excessif ne saurait pardonner.

J'aurais aimé fournir au lecteur un aperçu du style pittoresque déployé par l'auteur de l'article « Das Judenthum in der Musik », mais les quelques pages de cet avant-propos n'y sauraient

suffire. Du reste, en fait d'excentricités, rien ne doit nous étonner de la part du compositeur des *Nibelungen*, et comme chef-d'œuvre du genre, il est juste de citer la comédie intitulée « *Une Capitulation* » qu'il écrivit à la manière antique(!!!), dit-il, lors des événements de 1870, et qu'on peut lire en tête du neuvième volume de ses œuvres complètes. De même qu'il accabla jadis de ses railleries Mendelssohn défunt, de même aussi, dans cette pièce incroyable, il s'acharna sur notre malheureux pays, que ses compatriotes envahissaient alors, en y laissant la trace,

Du pied de leurs chevaux marqué dans notre sang.

L'étrange contentement que M. Wagner ressent à faire rimer dans ce morceau enfantin « Trochu » avec « parapluie » ne se peut expliquer que par une altération pathologique de son cerveau.

C'est par une affection malade du même genre, que le Dr Puschmann de Munich explique l'élucubration qui a nom, *Das Judenthum in der Musik*, et le pamphlet intitulé *Ueber das Dirigiren* (1). La rage d'énergumène

(1) Dans l'avant-dernier numéro paru (15 avril 1876) de la *Chronique musicale de Paris*, j'ai lu un article

qui s'y déploie contre les Juifs et la musique juive ferait supposer qu'Israël avait conspiré la perte de M. Wagner, ou empêché l'exécution de ses œuvres. Dès l'année 1843, Schumann, surchargé de travail, avait abandonné au D^r Brendel la direction de la *Neue Zeitschrift für Musik*. Brendel, étant ami de Wagner, rédigea cette feuille dans le sens wagnérien : on comprend ainsi l'hospitalité donnée par ce professeur à l'article *Das Judenthum*. Il est plus difficile de saisir le motif qui poussa M. Wagner, à rééditer cet article sous forme de brochure et à lui adjoin-

de M. Cristal, « *l'Ecole de l'Orchestre*, » article qui reproduit une partie des idées émises par M. Wagner dans ce pamphlet : *Ueber das Dirigiren*. Il y est écrit qu'en dirigeant l'orchestre, Mendelssohn aimait aller très-vite, parce que, disait-il, « une exécution irré-
« prochable est rare et même impossible; que la rapi-
« dité permet d'escamoter les difficultés; que pour
« voiler les vides, les taches, les imperfections, il faut
« glisser, ne pas appuyer, éviter les pauses, presser
« *l'allegro et en faire un presto qui termine bien les*
« *choses*; tenir l'orchestre dans le mezzo-forte, s'écarter
« toujours du vrai forte et toujours aussi du vrai piano,
« etc. (!!!!) » A qui pourrait-on faire croire que Mendelssohn, dont la fine oreille de lézard distinguait au milieu d'un orchestre nombreux la moindre fausse note troublant l'harmonie de l'ensemble, se serait appliqué à provoquer à plaisir de pareils accidents? Mendelssohn avait à un degré peu commun le respect des maîtres qu'il interprétait : amoureux de la clarté, il

dre des notes et observations aggravant l'intention blessante qu'illaissait clairement apercevoir lors de la première publication. On ne peut manquer de se ranger à l'avis du Dr Puschmann (1) en parcourant ces pages dans lesquelles M. Wagner, traîne sur la claie les Juifs en général et surtout « ces *Banquiers de la Musique*, sortis de l'école

avait soin de ne jamais laisser le moindre trait inachevé. Personne n'ignore qu'il dirigeait supérieurement l'exécution des œuvres de Bach : or, je demande à tout homme connaissant, par exemple, la Passion selon saint Mathieu de ce grand homme, comment cette musique peut-elle être à peu près rendue, alors qu'une précision d'horlogerie est nécessaire dans chaque temps de la mesure, parmi ces heurts complexes de successions et de mouvements harmoniques ? Si Mendelssohn agissait comme il est dit ci-dessus, sa renommée de chef d'orchestre serait usurpée ; car, en vérité, le plus vulgaire racleur de guinguette ne pourrait faire pis que Mendelssohn se livrant à un steeple-chase au milieu des œuvres de Bach ou de Beethoven ! Dès l'âge de 13 ans, Mendelssohn dirigeait un orchestre dans la maison de son père, et personnellement il avait trop de sentiment de la mesure, de la justesse et des nuances pour permettre, sous sa direction, la moindre confusion de ces conditions si nécessaires à la musique.

(1) *Richard Wagner*. Eine Psychiatrische Studie, Berlin, 1873. La brochure du Dr Puschmann débute par ces mots qui en indiquent clairement l'esprit : « *Das Genie ist der Bruder des Wahnsinns*, » ist eine etwas triviale phrase, die aber sehr viele Wahrheit enthält. — « Le génie est le frère de la folie. » Ce proverbe, malgré sa trivialité, ne manque point d'exactitude.

« de Mendelssohn, ou se produisant dans le « monde musical sous le patronage de ce maître. » On trouve condensées dans ce morceau une telle quantité de choses étranges, que M. F. Hiller n'eut certes point beaucoup de peine à mettre les rieurs de son côté, en réunissant en un bouquet toutes ces sottises, pour les jeter au nez de leur auteur avec une gâité pleine d'entrain et d'ironie.

Toutefois, je dois dire en bonne justice qu'il n'existe pas, que je sache, beaucoup de musiciens vivants possédant au même degré que M. Wagner un savoir vaste et varié ; mais sa haute valeur, dont il a conscience du reste, ne suffit point à excuser les sarcasmes dont il couvre d'ordinaire les hommes qui lui portent ombrage. Je comprends et je trouve parfaitement excusable la haine vivace de M. Wagner contre la France, mais j'avoue ne pouvoir expliquer son animosité contre un homme dont la fréquentation fut toujours pour lui un plaisir, et qui s'était choisi une voie artistique tellement éloignée de la sienne propre, qu'en vérité il ne pouvait être question entre eux de rivalité. Ou bien M. Wagner enviait-il la haute influence personnelle de Mendelssohn ? Quoi qu'il en soit, on peut dire, en thèse générale, qu'il fut toujours animé de sentiments hostiles à l'égard des hommes qui ne s'inféodèrent point à ses idées ;

il apporta seulement, de temps à autre, quelque tempérament dans l'expression de ses sentiments haineux. Mendelssohn avait trop le respect de lui-même pour se permettre de pareilles turpitudes, et si dans la vivacité toute méridionale de son organisation et dans l'exubérance de son adolescence, il lui arriva de laisser échapper quelque trait empreint de causticité, celle-ci était du moins palliée par la finesse de l'expression autant que par les convenances de la forme.

Combien n'est-il point préférable, en opposition avec les envieuses critiques de M. Wagner, de citer cette page émanée de la plume d'un de ses sectateurs, M. Ehlert, écrivain et compositeur partisan de toutes les hardiesses artistiques, et qui, par cela même, ne pouvait admettre le puritanisme classique de Mendelssohn?

« L'oratorio de Mendelssohn « Saint-Paul »
 « nous offre assurément, dit-il, la preuve la plus
 « complète de l'élévation morale qui a fait de
 « cet artiste un des types les plus purs et les
 « plus nobles de tous les temps. La vie et les
 « charmes séduisants ne l'attirèrent jamais au
 « point de l'éblouir ou de le détourner du but
 « sérieux qu'il poursuivait et qui suffit à carac-
 « tériser tous ses efforts. Dans cette honnêteté
 « morale git le secret de son immense influence
 « sur notre époque. Toute bonne action était
 « sûre de trouver en lui un ferme appui, de

« même que le mal était l'objet de sa haine im-
 « placable. Il aidait, à la fois en parole et en
 « action, les jeunes artistes, les encourageant
 « par son exemple et les guidant de son autorité.
 « Ennemi déclaré de la réclame et du charlata-
 « nisme, il considérait comme une chose tout à
 « fait au-dessous de sa dignité de prendre souci
 « de sa renommée autrement qu'en produisant
 « des ouvrages auxquels il donnait tous ses
 « soins. Il restera toujours dans mon souvenir
 « comme le type le plus accompli d'artiste que
 « j'aie jamais connu, et j'éprouve un vif cha-
 « grin de voir les musiciens de notre époque
 « s'efforcer d'obtenir par des moyens illégitimes
 « ce qu'il acquérait, lui du moins, par la seule
 « force de son génie, par son mérite personnel
 « et par la droiture de son âme. »

Ces pensées et ces paroles sont d'un honnête homme. Elles prouvent que dans certains esprits, les divergences artistiques n'apportent nul obstacle à l'expression pure et simple de la vérité. Tous les musiciens qui eurent la bonne fortune de jouir de l'intimité de Mendelssohn, Moscheles, David, Joachim, Gade, Rietz, reçurent, eux aussi, au contact de cet homme extraordinaire, les mêmes impressions. Il eut des Zoïle. Quel grand homme n'en a pas ? « Tel est le cours du monde », disait Goëthe. Toute supériorité morale et artistique doit offusquer le vice ou la

médiocrité, mais les natures d'élite échappent à ces misérables sentiments. A ce titre, il importe de citer en première ligne Schumann, l'admirable Schumann, qui, lui aussi, rendit maintes fois hommage au talent et à la personne de Mendelssohn. Je n'ai que l'embarras du choix pour en donner la preuve.

« Mon cher Monsieur », écrit-il par exemple le 31 janvier 1837, à M. de Zuccamaglio-Waldbrühl, un de ses amis et collaborateurs à la *Neue Zeitschrift für Musik*, « je dois tout d'abord « vous dire que j'ai remis votre article « *Erste* « *Töne* » à Mendelssohn, avec lequel je dine « chaque jour. Je me tins à l'écart, examinant « sa figure pour voir l'impression que lui pro- « duirait la conclusion de cette critique, la- « quelle, je l'avoue, m'a fait à diverses reprises « venir les larmes aux yeux. Il la parcourut d'un « regard attentif; sa figure (quelle figure glo- « rieuse et divine !) révélait toutes les impres- « sions de son âme. A mesure qu'il lisait, son « front semblait s'éclairer jusqu'au moment où « il arriva au passage en question. C'est pitié « vraiment que vous ne l'ayez alors point vu. « Ah ! » s'écria-t-il, « qu'est-cela? Réellement « c'est trop; je suis ravi. Il existe diverses « sortes de louanges, mais celle-ci vient d'un « cœur pur. » Je ne vous rapporte point les « propos qu'il tint à ce sujet. Il aurait fallu que

« vous l'avez vu; il aurait fallu que vous l'avez
 « entendu dire : « Remerciez mille fois de ma
 « part l'homme qui a écrit ces lignes. » Nous
 « en causions encore au moment de faire le
 « plongeon dans notre champagne.

« Depuis longtemps je m'étais dit *in petto* que
 « personne ne pouvait égaler le talent de We-
 « del⁽¹⁾ parlant des choses de la musique, et je
 « crois avoir lu le même verdict dans la déli-
 « cate et continuelle mobilité de la physionomie
 « de Mendelssohn, véritable miroir reflétant
 « toutes les impressions de son âme...

« Connaissez-vous son « Saint-Paul », où les
 « beautés se succèdent sans interruption? Le
 « premier il introduisit les Grâces dans la
 « maison de Dieu où elles ne sont point dépla-
 « cées. Jusqu'alors la multiplicité des fugues
 « avait empêché d'entendre leur voix dans le
 « temple. Lisez « Saint-Paul »; le plus tôt sera
 « le meilleur. Vous n'y trouverez rien de Hän-
 « del ni de Bach, quoi qu'en dise le public (2) ».

(1) Pseudonyme de M. de Zuccamaglio.

(2) Dès l'année 1835, Schumann était intime avec Mendelssohn. Nous voyons dans une lettre écrite par Schumann à Thérèse Schumann, à la date du 1^{er} avril 1836, qu'il se proposait d'aller avec Mendelssohn au Festival de Düsseldorf ou à Francfort. » Je jette mes regards sur Mendelssohn comme sur un mont sublime » dit-il dans cette lettre. Ailleurs encore Schumann

Mendelssohn rendait à Schumann et à sa femme les justes hommages que méritaient leurs talents. Son choix se fixa sur Schumann pour enseigner concurremment avec lui le piano et la haute composition au Conservatoire de Leipzig. Quant à Clara Schumann, il ne négligea jamais l'occasion de témoigner publiquement de l'admiration que lui suggérait son admirable toucher : M. Hiller raconte, à ce sujet, dans son livre, une anecdote qui me semble caractéristique.

Un autre artiste remarquable dans son genre, M. Edouard Devrient, mort il y a quelques années, eut le bonheur de jouir dès le jeune âge de l'intimité de Mendelssohn et nous a laissé une série de portraits dans lesquels Félix est peint sur le vif. « Il avait des moyens « exquis » dit-il, « de faire connaître ses sentiments affectueux aux personnes qu'il chérissait. Bien loin de se répandre, dans ce but, « en protestations enthousiastes, il usait de traits « pleins de gaieté et d'humour. Avais-je fait ou dit, « par exemple, quelque chose qui lui était agréable, ou bien mon chant l'avait-il satisfait ? Il « lui arrivait quelquefois alors de me prendre la

écrit : « Pas un jour ne se passe sans que Mendelssohn « émette au moins deux pensées dignes d'être gravées « sur l'or. »

« tête dans ses mains, et, me regardant avec
 « affection, de me dire sur un ton empreint de
 « gravité et avec l'accent berlinois légèrement
 « traînant : « Edeward ? » Cette forme plaisante
 « lui servait à traduire sa tendresse, sa sympa-
 « thie, aussi bien que le respect et le plaisir que
 « lui faisait éprouver l'attachement qui nous
 unissait. »

« Le naturel de Félix », dit encore plus loin
 M. Devrient, « le portait tout particulièrement à
 « se lier d'amitié. Le nombre de ses intimes ne
 « fit que s'accroître à mesure qu'il avança dans
 « la vie. Il avait pour ses amis une tendresse
 « exquise et un dévouement absolu ; aussi était-
 « ce un véritable bonheur que de jouir de son
 « affection. On doit avouer que, dans sa jeu-
 « nesse, cette amitié était fort exclusive, car il
 « aimait dans la même mesure qu'on l'aimait
 « lui-même. C'était là le seul point noir de sa
 « brillante nature. »

Ignace Mochelès connut Félix dès le bas âge
 et nous a laissé dans ses mémoires une série de
 récits venant tous confirmer les opinions rap-
 portées ci-dessus.

« Lã vie de Mendelssohn », dit-il, a été l'objet
 « de nombreux essais ; nul d'entre eux pourtant
 « ne retrace de cet homme un portrait aussi
 « fidèle que sa correspondance. Dans celle-ci se
 « reflètent sa noble nature et le dévouement

« absolu qu'il montra toujours envers ceux qu'il
 « aimait. Il considérait l'art comme un présent
 « du ciel, dont la glorieuse possession obligeait
 « à une vigilance et à une culture continuelles,
 « et tandis que tant de ses contemporains écri-
 « vaient pour le monde, pour la mode ou pour
 « le goût d'un certain public, lui du moins, dans
 « son noble et volontaire isolement, s'efforça de
 « revêtir ses pensées majestueuses et poétiques
 « des plus nobles et des plus belles harmonies.
 « Il eut ses détracteurs. Quel homme en est
 « exempt ? Mais nul d'entre eux ne lui pourra
 « reprocher jamais d'avoir failli à ses convic-
 « tions artistiques (1).

Le vénérable Spohr, un des vétérans de l'art allemand, exprima de même, à diverses reprises le bonheur que lui faisait éprouver l'amitié dont l'honorait Mendelssohn. En 1845, par exemple, il visita Leipzig où Félix lui fit l'accueil que méritaient la valeur et le caractère d'un tel maître. Organisant en son honneur au Gewändhaus une séance de musique, il eut soin d'en composer le programme lui-même, y introduisant les seules œuvres de Spohr, parmi lesquelles sa symphonie « *Veihe der Töne.* » Il prêta de même son concours à l'exécution de ces œuvres en qualité de chef d'orchestre, de pianiste et aussi de violoniste ;

(1) *Aus Moscheles' Leben*, 2^e volume, ff. 186.

car Félix aimait, comme le grand Bach, prendre la partie d'alto dans les ouvrages concertants écrits pour les instruments à cordes. « Durant toute cette soirée, » dit Spohr (1), « Mendelssohn « se montra d'une amabilité parfaite et parut « complètement heureux, *ce qui prouve combien « son âme est incapable de ressentir le moindre « mouvement de jalousie.* » On peut lire encore, dans les mémoires de Moschelès, le chagrin que donnaient à Félix les incessantes comparaisons qu'on se plaisait à faire en Angleterre entre son talent et celui de Spohr.

Mais à quoi bon accumuler toutes ces citations émanées d'autorités dont la compétence ne saurait être niée? Ne serait-il pas plus simple que les adversaires de Mendelssohn fournissent eux-mêmes une preuve incontestée à l'appui de leurs dires? La droiture morale de Félix, ne pouvant être l'objet d'aucune attaque sérieuse de leur part, ils ont trouvé bon de se replier sur l'irritabilité nerveuse dont tous les membres de sa famille donnèrent des indices quelque temps avant leur mort subite. En vérité, c'est là une piètre critique, et je ne m'y arrêterai que pour répondre à quelques affirmations inconsidérément produites par quelques littérateurs français.

(1) *Louis Spohr's Selbstbiographie*, tome II, année 1845.

Mendelssohn a été l'objet, en France, de travaux critiques de valeurs fort diverses. Sans m'arrêter aux livres de MM. Magnien (1) et Selden (2), je ne puis m'empêcher de toucher quelques mots de deux notices publiées sur Mendelssohn, l'une par M. Fétis dans sa Biographie des musiciens (3), l'autre par M. Félix Clément (4). Je signalerai de même l'ouvrage publié par M. Barbedette (5), livre d'une réelle valeur, mais qu'on ne saurait approuver sans réserve.

M. Fétis n'est certes pas tendre pour l'auteur de « Saint-Paul », et s'il accuse ce dernier d'avoir manqué parfois de bienveillance envers ses confrères, il faut avouer que le critique belge le lui rend avec usure. Ce dernier, fort heureusement, n'a pas toujours pensé de même à ce sujet, témoin un de ses anciens ouvrages (6) où l'on trouve

(1) *Etude biographique sur Félix Mendelssohn Bartholdy*. Beauvais, 1850.

(2) *La Musique en Allemagne*, par Camille Selden. Paris, Germer Baillière, 1867.

(3) Verb. *Mendelssohn-Bartholdy*.

(4) *Les Musiciens célèbres depuis le xvi^e siècle jusqu'à nos jours*, 1 vol. in-8°. Paris, Hachette, 1868. Cet ouvrage fourmille d'erreurs; il est destiné surtout à la jeunesse, ce qui rend sa lecture d'autant plus dangereuse.

(5) *Félix Mendelssohn; sa vie et ses œuvres*, 1 vol. gr. in-8°. Paris, Heugel, 1869.

(6) *Curiosités historiques de la Musique*. Paris, Janet et Cotelie, 1830, ff. 226.

une appréciation fort élogieuse du jeune Mendelssohn. Une première modification de l'opinion de M. Fétis s'observe dans une notice publiée par lui en tête du 14^e volume de la Bibliothèque classique des Pianistes » (1). M. Fétis, revoyant Mendelssohn en 1834 au festival d'Aix-la-Chapelle, trouva, dit-il, « son ancienne timidité « juvénile remplacée par l'assurance d'un artiste « qui se pose, et par un certain air de hauteur. » Mendelssohn devenu poseur et hautain ! Cette affirmation est contredite par tous les faits. Toutefois il est exact d'ajouter que, fidèle aux conseils et aux traditions de son père, Mendelssohn n'aima jamais subir les familiarités des journalistes et des critiques de musique. Qui l'en oserait blâmer ? Trouverait-on en effet un seul artiste digne de ce nom, éprouvant quelque satisfaction à se mouvoir en toute liberté devant un homme qui ne peut être estimé son égal puisqu'il s'érige en juge de ses idées et de ses œuvres ? Dans une circonstance de ce genre, le musicien qui est supérieur à son partenaire, joue vis à vis de ce dernier un rôle inférieur, et je n'ose donner tort à Mendelssohn de s'être constamment refusé à donner prise sur lui-même à cet examen inconvenant. Il estimait peu le métier de critique musical : s'il avait voulu l'exercer, il n'aurait

(1) Paris, Schonenberger.

point manqué de le faire d'une façon supérieure au point de vue de l'idée et de la langue. Il éprouvait tout au contraire une véritable peine à voir quelques-uns de ses élèves se permettre parfois d'écrire, eux aussi, de piquants articles critiques dans les gazettes de Leipzig, au lieu d'employer utilement leur temps à l'étude de la composition. « Pourquoi », disait-il, « pourquoi tant parler et tant écrire? Ils devraient composer de bonne musique! » (Was sprechen und schreiben sie denn soviel? Sie sollen gute Musik machen!) C'est avec des propos de ce genre que Mendelssohn réussit à se mettre à dos tous les impuisants; on l'a vu du reste au *tolle* poussé par la critique allemande, celle de Schumann exceptée.

Je passe les quelques erreurs qui figurent dans le cours de cette notice (1) de M. Fétis pour

(1) Notamment en ce qui concerne l'engagement de Mendelssohn à Leipzig. Ce fut de Düsseldorf même que Mendelssohn négocia avec l'avocat Schleinitz, de Leipzig, les conditions de son engagement comme directeur des concerts du Gewandhaus. Schleinitz lui fit connaître les familles Souchays et Jeanrenaud de Francfort, et Mendelssohn épousa Cécile Jeanrenaud, le 28 mars 1837. Or, M. Fétis, qui aime tant à citer les lettres de Mendelssohn en les tronquant, aurait pu lire celle écrite par Félix, le 26 janvier 1835, datée de Düsseldorf, lettre dans laquelle se trouve traitée *in extenso* la question de son engagement à Leipzig. Dès le commencement d'octobre 1835, il dirigeait les con-

aborder l'article qu'il a consacré à Mendelssohn dans son Dictionnaire des Musiciens. L'opinion exprimée dans cet article est plus sévère encore que la précédente; toutefois, le critique belge rend d'abord justice à la noblesse d'âme de Félix qui se montra reconnaissant toute sa vie des leçons et des conseils que lui donna une pianiste remarquable de Paris, M^{me} Bigot (1). Cet hom-

certs de Gewandhaus, et il exerça si bien son orchestre, durant cette saison d'hiver, qu'au mois de février 1836 il put lui faire exécuter merveilleusement la neuvième symphonie de Beethoven. On voit donc qu'il s'écoula 18 mois entre l'engagement de Félix à Leipzig et son mariage à Francfort. M. Fétis prétend que ce fut à l'époque de son mariage que des propositions lui furent faites pour qu'il se fixât à Leipzig. Ce que je viens de dire prouve le contraire. M. Fétis a, du reste, corrigé cette erreur dans son article « Mendelssohn, » de la *Biographie des Musiciens*.

(1) C'est dans la maison de cette femme distinguée et dans celle de sa mère, Mme Kiéné, que Mendelssohn fut connu de mon vénérable ami M. le colonel Gazan (d'Antibes). Je dois à ce dernier, homme d'un haut mérite autant que conteur aimable, d'avoir pu contrôler une partie des faits concernant l'existence menée par Félix à Paris. Je saisis ici l'occasion de l'en remercier.

Je suis de même redevable de plus d'un renseignement utile à mon excellent maître M. Franchomme, qui était dans tout l'éclat de ses brillants débuts à l'époque où Mendelssohn habita Paris. A la fin du chapitre II de son livre, M. Hiller raconte qu'au moment de retourner en Allemagne, quelques-uns de ses jeunes amis,

mage rendu à la vérité ne saurait compenser la série d'omissions ou d'erreurs volontaires que le biographe a commises. « Le jeune artiste, » dit M. Fétis, « resta longtemps dans l'école de Zelter, « trop longtemps peut-être, car la science raide « et scolastique du maître ne paraît pas avoir « laissé à la jeune imagination de l'élève toute « la liberté qui lui aurait été nécessaire : » supposition gratuite, à laquelle j'opposerai un propos d'un autre critique, le même Marx, dont j'ai parlé ci-dessus, et qui connaissait à fond les personnages en question. Quand Félix eut composé sa belle ouverture de Songe d'une Nuit d'Été, Abraham Mendelssohn remercia Zelter qui avait été jusqu'alors le premier maître de son fils. Le vieux musicien ne fut point content, comme on doit penser, d'autant plus qu'il s'imaginait entrer pour moitié dans les productions artistiques de Félix. « Zelter a vu nager le poisson, » dit à ce propos M. Marx, « et il s'imagine « le lui avoir enseigné. » J'ajoute pour mémoire, que Félix fut vivement peiné du chagrin de son

et parmi eux Mendelssohn, le vinrent reconduire au célèbre Hôtel des Postes de la rue J.-J. Rousseau. Parmi ces « jeunes amis » se trouvaient MM. Franck et Frédéric Chopin. Ce fut même après avoir serré la main de Hiller que Chopin invita M. Franck à venir chez lui; de ce jour data l'amitié qui lia si étroitement ces deux musiciens éminents.

vieux maître, et qu'il chercha, comme il put, à le lui faire oublier par un redoublement d'égards. L'observation de M. Marx est d'autant plus exacte que les soins apportés par Zelter à l'éducation de Félix consistèrent à placer devant ses yeux d'excellents modèles, Bach principalement. Toute étude de composition suppose l'examen sérieux d'œuvres sérieuses, et si, dans la suite, Félix a fait preuve de tendances artistiques puritaines, on le doit attribuer à l'idéal seul qu'il portait en son âme. Son père et son grand-père eurent les mêmes tendances, et l'on ne doit point oublier que l'étude de Bach a conduit Schumann, Franz et beaucoup d'autres, à un but tout différent de celui de Mendelssohn. Bach, qui était à juste titre l'idéal de Zelter, se peut estimer du reste comme un modèle de fantaisie et de saillies imprévues.

Je continue de citer M. Fétis. La page qu'on va lire est à tous égards indigne de lui. Il s'y montre en effet injuste, inexact et peu courtois. Qu'on me pardonne l'insistance que je mets à cette discussion. La Biographie des musiciens du critique belge est une Somme où chacun trouve commode de puiser des renseignements ; c'est dire toute l'autorité que cet ouvrage conserve dans l'esprit des personnes mêmes qui ont élevé contre lui de nombreuses et justes objections. Il n'est donc point superflu de réfuter les erreurs

qui s'y trouvent consignées. « Arrivé à Paris vers le milieu de décembre 1831, dit M. Fétis, « Mendelssohn y resta jusqu'à la fin de mars 1832. « On voit dans ses lettres de voyage qu'il n'était « plus alors le jeune homme modeste et candide « de 1829. Il se fait le centre de la localité où il « se trouve et se pose en critique peu bienveillant de tout ce qui l'entoure. Parlant d'une « des soirées de musique de chambre donnée « par Baillot, à laquelle il assista, et dans laquelle « ce grand artiste avait exécuté le quatuor de « Mendelssohn en *mi majeur*, il dit : *au commencement on joua un quintette de Boccherini, une perruque !* Il ne comprend pas que sous « cette perruque il y a plus d'idées originales et « de véritable inspiration qu'il n'en a mis dans « la plupart de ses ouvrages. » J'ignore l'autorité sur laquelle se base M. Fétis pour prétendre que Mendelssohn avait moins de modestie et de candeur en 1832 qu'en 1829. Tout au contraire les intimes de Mendelssohn s'accordent tous à dire que sa modestie fut toujours sincère et ne fit que croître à mesure qu'il avançait dans la vie : Hiller est explicite à cet égard. Mendelssohn n'eut donc jamais la sottise de se faire à lui seul le centre musical d'une ville comme Paris ; M. Fétis plus que Félix avait des tendances à ce défaut ; toutefois, Mendelssohn jugeait parfaitement la

situation que le goût de l'époque et les circonstances environnantes avaient faite aux arts dans cette grande cité.

Je signale, en passant, deux erreurs de M. Fétis. La première concerne la durée du séjour de Félix à Paris : Mendelssohn vint dans la capitale de la France à la mi-novembre 1831 ; il en repartit vers le milieu d'avril 1832, pour arriver à Londres le 23 du même mois. La seconde erreur porte sur le quatuor de Félix joué chez Baillot. Mendelssohn n'a point écrit de quatuor en *mi majeur* : il en composa deux en *mi bémol majeur*, et un en *mi mineur*. On exécuta chez Baillot son œuvre 12 en *mi bémol majeur*. En ce qui regarde le propos tenu par Félix sur Boccherini, je regrette que M. Fétis n'ait pas eu la bonne foi de compléter la phrase contenant ce propos. Voici cette phrase dans son entier : « On commença par un quintette de Boccherini, « une perruque, *mais une perruque sous laquelle il y a un bon vieux maître plein de charme.* » Cette pensée me semble aussi irréprochable que la forme dont elle est revêtue. Il faudrait en effet avoir perdu le sens commun pour prétendre que le style de Boccherini a la poésie, la nouveauté et la profondeur de celui de Beethoven, de Mozart et même de Haydn. Le rococo domine plus encore en musique qu'en architecture. La modification de la langue musicale est beaucoup plus

rapide que celle des autres arts ; l'histoire de la musique le prouve amplement, et quand on pense qu'en moins de cent ans (de 1750 à 1850), on a vu apparaître Bach, Rameau, Händel, Gluck, Grétry, Pergolèse, Cimarosa, Mozart, Haydn, Rossini, Beethoven, Weber, Meyerbeer, Mendelssohn, Berlioz, Schumann et Wagner, on ne peut s'empêcher d'éprouver une profonde stupeur à l'aspect du chemin parcouru. En 1802, (il y a de cela 74 ans !) Forkel prétendait qu'une partie des œuvres de Händel tournait au vieillot : Händel avait pourtant une cervelle autrement puissante que celle de Boccherini. Pour avoir émis l'opinion ci-dessus rapportée, jugerait-on que Forkel était un sot ? En France, dans la petite musique d'opéra comique, Monsigny et Dalayrac ont été des hommes supérieurs. Prétendrait-on qu'à côté de mélodies fraîches et piquantes semées dans les œuvres de ces charmants musiciens, il n'y ait point dans les formules qui accompagnent leur style, une tendance au rococo ? Quand on entend trotter les finales des symphonies de Haydn, oserait-on les comparer aux finales pleines de nouveauté et de passion des symphonies en *ut mineur* et en *la* de Beethoven ? Ce m'est assurément un sujet de tristesse de ne point penser comme M. Fétis touchant Boccherini ; en esthétique il est rare de tomber d'accord, et fort heureusement pour moi, je ne suis

pas seul à estimer que la musique de chambre de ce compositeur diffère de celle de Mozart ou de Beethoven autant qu'un bonhomme de pain d'épice diffère d'une statue de Cléomène. On peut sans doute prétendre que la première de ces formes laisse apercevoir un art simple et naïf, mais ce genre de naïveté qui fait la joie de beaucoup, ne saurait plaire à quelques-uns ; je suis de ces derniers, et ne le déplore.

J'ai plaisir à mettre maintenant sous les yeux du lecteur une page d'autant plus remarquable qu'elle vise à la fois le même milieu, les mêmes artistes et le même compositeur dont parlait Mendelssohn dans cette lettre du 21 décembre 1831 que M Fétis a si incomplètement citée. Cette page est de Louis Spohr, grand artiste, dont la modestie et le mérite sont également incontestés (1). Après avoir dit que Baillot donna une soirée en son honneur, Spohr parle de l'intérêt que lui présenta l'audition de violonistes tels que Lafont, Kreutzer, Habeneck et Baillot.

« Baillot, » dit-il, « est parfait dans l'allure
« technique de son exécution et dans la va-
« riété de ses moyens d'expression ; aussi
» n'a-t-il nul besoin de recourir désespérément
« aux mêmes effets. Outre ses propres com-

(1) Voir le 2^e vol. de son *Autographie*, 4^e lettre datée de Paris, 30 janvier 1821.

« positions, il joue presque toutes celles des
« maîtres d'autrefois et de ses contemporains.
« Dans la même soirée, il nous a donné un
« quintette de Boccherini, un quatuor de Haydn
« et trois pièces de sa composition : un con-
« certo, un air varié et un rondo. Il exécuta
« toute cette musique de la façon la plus pure
« et avec l'expression qui est une des parti-
« cularités de sa manière. Toutefois, cette ex-
« pression me parut être plutôt artificielle que
« naturelle, et son jeu entier reçoit une sorte
« d'apparence d'affectation de la mise en évi-
« dence exagérée des moyens qui lui procu-
« rent cette expression. Son coup d'archet est
« fort habile et riche de nuances, sans avoir
« pourtant la liberté de celui de Lafont; c'est
« pourquoi le son qu'il tire de l'instrument
« me semble moins beau que celui de ce der-
« nier, et du reste, ses attaques de la pointe
« et du talon de l'archet s'entendent trop. Ses
« compositions se distinguent de toutes celles
« des autres violonistes parisiens par leur
« correction; on ne peut nier qu'elles ne pos-
« sèdent une certaine originalité, mais comme
« on y sent l'artifice et l'affectation et que le
« style en est démodé, on les entend sans
« éprouver la moindre émotion. Il exécute
« fréquemment des quintettes de Boccherini
« et y prend grand plaisir. Une douzaine en-

« viron de ces quintettes me sont familiers :
 « je désirais vivement de les entendre jouer
 « par lui pour voir si sa manière de les rendre
 « réussirait à faire oublier un instant la pau-
 « vreté de ces compositions. Mais, malgré la
 « perfection de son exécution, la puérilité con-
 « tinuelle des mélodies et la pauvreté des
 « harmonies (presque toujours écrites à trois
 « parties seulement), me déplurent dans cette
 « œuvre tout autant que dans les autres que
 « j'avais entendues précédemment. On ne peut
 « vraiment comprendre qu'un artiste de la va-
 « leur de Baillot, connaissant comme lui les
 « trésors que nous possédons en ce genre de
 « composition, puisse consentir à jouer encore
 « ces ouvrages, qu'on tolère en considération
 « seulement de l'époque et des circonstances
 « où ils furent écrits. Dire qu'on les écoute
 « ici avec autant d'attention et de plaisir qu'un
 « quintette de Mozart, c'est prouver par là
 « même que les Parisiens sont incapables de
 « distinguer le bon du mauvais, et qu'en ma-
 « tière d'art ils demeurent en arrière d'un
 « demi-siècle au moins. »

Le vénérable Spohr n'y allait pas de main morte, comme on voit. Pourquoi M. Fétis, à l'article « Spohr » de son Dictionnaire, n'a-t-il point jugé bon d'infliger, sous forme d'observation critique, au compositeur de « Jes-

sonda, » une mercuriale du genre de celle qu'il annexe à la citation tronquée de son article sur Mendelssohn? M. Fétis est bien libre de croire « que sous la perruque de Boccherini « se trouvent plus d'idées originales et de vé-
 « ritable inspiration que dans les œuvres de
 « Mendelssohn; » c'est là une simple question d'appréciation, et je ne vois point la base dont on se pourrait servir pour établir une discussion sur ce sujet. Que M. Fétis ait le goût ratatiné ou non, il n'importe! Son amour du vieillot est connu, et le caustique Rossini n'avait certes point tort de dire avec un air candide à l'un de ses confrères : « Connaissez-vous « la
 « Vieille, » musique de M. Fétis. » « Perfide
 « et facétieux Italien ! » dirait Berlioz.

Spohr faisait peu de cas de la critique française; il eut soin toutefois de n'en jamais rien laisser paraître; mais nouveau Saint-Simon, il savait s'en venger dans le particulier en relevant dans ses mémoires les grotesques appréciations des crétins qui le jugeaient du haut de leur sottise dans les feuilletons des journaux parisiens de l'époque : la *Quotidienne*, le *Journal des Débats* et le *Courrier des Théâtres*. Cette réserve une fois faite dans l'intérêt de sa conscience, il ne coûtait guère à Spohr de paraître tout approuver. C'est ainsi que durant sa longue carrière on le vit en perpétuelle co-

quetterie avec les critiques d'Allemagne, quelles que fussent leurs opinions, et avec des artistes entreprenants comme Wagner, à la fois littérateurs et compositeurs, gens qu'il savait être redoutables. Cette réserve qu'il garda vis-à-vis de la critique explique la réciprocité de bons procédés observée par cette dernière à son égard.

Mendelssohn n'eut point autant de prudence et je n'ose l'en blâmer. « Je me réjouis de retourner en Allemagne, » écrit-il de Paris, le 11 janvier 1832, au poète Immermann; « là tout est petit et misérable, si vous voulez; mais là aussi vivent des hommes qui savent ce que c'est que l'art, qui n'admirent pas, ne louangent pas, *surtout ne jugent pas, mais produisent.* » Il me semble difficile d'avoir des vues plus nettes et plus droites. « Notre époque a la maladie des livres; nous parlons moins si nous savions davantage produire, » dit fort justement un autre artiste allemand, M. Ehlert (1) (Unser Zeit ist eine bücherkranke; wir würden schweigsamer sein, wenn wir produktiver waren). Ce propos ne rappelle-t-il pas la boutade de Mendelssohn que j'ai rapportée quelques pages plus haut?

Je ne saurais blâmer Mendelssohn d'avoir

(1) *Briefe über Musik an eine Freundin*, ff. 3.

apporté peu d'attention aux criaileries de la critique. Empêcheront-elles jamais l'exécution de ses œuvres? Le beau s'impose, et les articles de critique s'oublent. Que resterait-il présentement de Berlioz s'il avait borné ses efforts à la composition des feuilletons du *Journal des Débats*?

On aurait tort pourtant de croire que la critique de Berlioz ne lui servit de rien. Elle le fit respecter du grand Aristarque belge.

Berlioz s'étant permis de faire opposition aux ineptes modifications que M. Fétis se proposait d'apporter au texte des symphonies de Beethoven dans une édition préparée par l'éditeur Troupenas, l'auteur de « la Vieille, » blessé dans sa vanité, « conçut, » dit Berlioz, « une haine violente dont il m'a donné des preuves. » « jusqu'au moment où le sentiment de son injustice envers un artiste, devenu critique et assez redoutable à son tour, lui conseilla une réserve prudente (1). » Ce n'est donc point « sans motif que M. Fétis, à l'article « Berlioz » de la Biographie des Musiciens (2), écrit la phrase suivante : « Berlioz chercha des armes dans la presse. Homme d'esprit et de résolution, il sut s'y faire en peu de temps une belle

(1) *Mémoires de M. Berlioz*, ff. 186.

(2) FF. 363, 1^{er} vol.

« et redoutable position. » Mendelssohn dédaigna de faire ce que Berlioz fut contraint d'accepter par nécessité. Il était moins redoutable ; il fut moins respecté.

Je dois présenter encore une dernière observation touchant cette malheureuse « perruque de Boccherini. » Sans vouloir ergoter à la façon des casuistes sur le sens du mot « perruque », il est bon de faire observer qu'il arrivait à Mendelssohn d'employer cette expression sans y attacher la moindre intention méprisante. Dans une lettre qu'il écrivait à M. F. Hiller, le 10 janvier 1837, Mendelssohn s'applique à lui-même cette expression. En annonçant à son ami l'impression prochaine de son op. 37, consistant en préludes et fugues pour l'orgue, il dit en effet : « Les fugues d'orgue seront imprimées le mois prochain, me voilà perruque » (Auch die Orgelfugen sollen nächsten Monat gedruckt werden, me voilà perruque) (1). Il m'est aussi difficile de supposer chez Mendelssohn l'intention de s'injurier lui-même que celle d'injurier Boccherini.

Je poursuis l'analyse de l'article de M. Fétis. « Mécontent, sans doute, de n'avoir pas produit à Paris, par ses compositions, l'impression qu'il avait espéré, » dit M. Fétis, « Mendelssohn s'écrie en quittant cette ville : *Paris est*

(1) En français dans l'original.

« *le tombeau de toutes les réputations.* » Voici encore une citation inâdèle. J'ai traduit moi-même ce passage, en en contrôlant très-rigoureusement le sens, et je ne puis mieux faire que reproduire l'exacte et élégante version de M. Roland (1).

« Paris, le 31 mars 1832.

« Pardonnez-moi mon long silence : je n'avais
 « rien de bon à vous annoncer, et je n'aime pas
 « à écrire des lettres tristes. Maintenant en-
 « core, j'aurais peut-être mieux fait de me
 « taire, car je n'ai pas le cœur content. Mais
 « depuis que nous avons le Spectre (2) parmi
 « nous, je veux vous écrire régulièrement, afin
 « que vous sachiez que je me porte bien et que
 « je continue à travailler. Quelle désolante
 « nouvelle que celle de la mort de Goethe ! Et
 « combien elle change pour moi la physionomie
 « de la France ! Ce n'est pas, hélas ! la seule
 « que j'ai reçue depuis que je suis ici (3), et le
 « nom de Paris éveillera toujours en moi ces
 « tristes souvenirs que ne pourront effacer ni

(1) *Lettres de Mendelssohn.* Paris, Hetzel, ff. 331-332.

(2) Le choléra.

(3) Il avait appris à Paris la mort de son ami intime Edouard Rietz.

« le bruit, ni l'agitation, ni les plaisirs de la
 « grande ville, ni la bienveillance que l'on m'y
 « témoigne. Dieu veuille me préserver d'en re-
 « cevoir de pires encore et m'accorder la joie
 « de me retrouver bientôt parmi vous ! C'est là
 « le principal. Plusieurs motifs m'ayant déter-
 « miné à prolonger mon séjour ici jusqu'à la
 « mi-avril, j'ai repris l'idée de mon concert ; je
 « la mettrai à exécution si le choléra n'empêche
 « pas toutes les réunions musicales ou autres.
 « Je serai fixé à cet égard d'ici à huit jours. Je
 « crois cependant que tout ne tardera pas à re-
 « prendre son train accoutumé et que le *Figaro*
 « aura eu raison. Dans un article intitulé : *En-*
 « *foncé le Choléra*, ce journal prétend que Paris
 « est le tombeau de toutes les réputations ; que
 « l'on n'y fait attention à rien ; que l'on y bâille
 « devant Paganini (il a cette fois très-peu de
 « succès) ; qu'on ne se retourne même pas dans
 « la rue pour voir un empereur ou un dey, et
 « que le fléau y perdra aussi la mauvaise répu-
 « tation qu'il a si péniblement acquise. »

Cette citation ironique d'un journal humo-
 ristique n'équivaut certes point à l'exclamation
 pleine de dépit que M. Fétis prête à Mendels-
 sohn. Ce dernier quitta Paris quinze jours après
 avoir écrit la lettre qu'on vient de lire, et l'on
 ne saurait nier qu'il n'ait vécu dans cette grande
 ville à une époque assurément peu favorable,

puisque le journal cité prétendait que la crainte du danger avait éteint chez les Parisiens tous les sentiments, même celui de la curiosité ! (On ne se retourne même pas dans la rue pour voir un empereur ou un dey.)

Nul n'ignore que les Parisiens n'ont jamais traité la musique en affaire d'Etat »(1); quel devait donc être le sort de cet art à un moment critique comme les premiers mois de 1832, alors que « le Spectre » fauchait pour la première fois la moisson humaine de cette grande cité ? Si le sens donné par M. Fétis au passage ci-dessus était exact, il faudrait déclarer Mendelssohn peu sain d'esprit pour avoir affirmé dans la même lettre « qu'on lui témoignait à Paris beaucoup de bienveillance. » Il serait faux du reste de prétendre que Paris consacre les réputations. Des chanteurs célèbres et des virtuoses remarquables échappèrent à cette critique parisienne, sans voir pour cela diminuer leur renommée. Jenny Lind en est un exemple. Quant aux compositeurs, ni Bach, ni Händel, ni Mozart, ni Beethoven, ni Weber, ni Schumann, ni Raff, ni Brahms n'eurent besoin de Paris pour établir solidement leur réputation dans le monde. Mendelssohn ne l'ignorait point; comment aurait-il

(1) Spontini disait : « Les Allemands traitent la musique comme une affaire d'Etat. »

donc pu dire sérieusement que Paris était le tombeau de la réputation des hommes de mérite ? Je ne prétendrai point cependant qu'au point de vue musical, Mendelssohn aimât Paris et l'esprit de ses dilettantes. Ceci ne veut point dire non plus, comme le prétend M. Fétis, « qu'en « toute occasion il ne parlât de la France et de « ses habitants qu'avec amertume et qu'il affectât un ton de mépris pour le goût de ceux-ci « en musique. » Mendelssohn se contentait de désapprouver l'ignorance et l'instinct routinier du public parisien de 1832. Un Français, Berlioz, ne nous a-t-il point tracé dans ses mémoires un portrait fidèle de pauvres critiques parisiens de cette époque(1). On sait du reste toute la peine que prit Habeneck pour introduire en France les symphonies de Beethoven qu'on exécutait depuis longtemps en Allemagne. On sait aussi l'opposition sourde, le blâme plus ou moins déguisé, l'ironie et les réticences que les compositeurs français tenaient en réserve contre ces admirables œuvres(2). Voici du reste une anecdote inédite à ce sujet.

Le lendemain du jour où Mendelssohn exécuta au concert du Conservatoire, le Concerto en sol de Beethoven, un compositeur français

(1) *Mém.*, ff. 110. Michel Lévy, Paris.

(2) *Mém.*, ff. 74.

(le meilleur selon quelques-uns) entrant dans le magasin de musique de Schlesinger, interpella un de ses confrères et lui dit : « Eh ! mon cher « X... ! avez-vous entendu la *cochonnerie* que « cet *animal* nous a jouée hier ? » La *cochonnerie* était le concerto de Beethoven : l'*animal* était Mendelssohn. Je tiens ce propos, d'une personne qui assistait à ce singulier entretien.

Nulle part autant qu'en France, Mendelssohn ne se sentit haï et jaloué. Il a beau ne signaler à sa mère (1) qu'un seul professeur du Conservatoire, ayant pour lui une haine vivace dissimulée sous une politesse exquise ; on sent qu'il a vaguement conscience des chausse-trappes tendues sous ses pas. Dans une lettre qu'il écrit de Paris à Immermann, le 11 janvier 1832, nous lisons : « N'allez pas croire au moins que je sois un « de ces jeunes Allemands qui, promenant partout « leurs longs cheveux et leurs vagues rêveries, « trouvent les Français superficiels et Paris fri- « vole ; non, si je parle ainsi, c'est que je goûte « infiniment Paris, que je l'admire et veux ap- « prendre à le connaître ; si je dis tout cela, c'est « que c'est à vous que j'écris. Bien loin de déni- « grer les Français et Paris je me suis jeté en « plein dans le tourbillon ; je ne fais rien de « de toute la journée que de voir du nouveau :

(1) Lettre du 15 mars 1832.

« la Chambre des Députés et celle des Pairs,
 « les musées, le monde, les théâtres, et tous les
 « dio-néo-cosmo et panoramas. En outre les mu-
 « siciens sont ici aussi nombreux que les sables
 « de la mer et ils se détestent tous cordialement;
 « aussi doit-on les visiter chacun en particulier
 « et se montrer avec eux aussi réservé que le
 « plus fin diplomate, car ils sont tous de leur
 « petite ville, et ce que l'un dit à l'autre, toute
 « la corporation le sait le lendemain » (1).

Autant que Berlioz, Mendelssohn connaissait la nullité des dilettantes qui s'érigent en juges de compositions qu'ils sont incapables d'apprécier. Dans une de ses lettres écrites de Paris (2), nous trouvons à ce sujet une anecdote piquante: « Dernièrement », dit-il, « je me trouvais près
 « de l'abbé Bardin dans une nombreuse société,
 « où l'on exécutait mon quatuor en *la mineur*.
 « Au dernier morceau, mon voisin me tire par
 « la manche et me dit : *Il a cela dans une de ses*
 « *symphonies*. — Qui? demandai-je assez in-
 « quiet. — *Beethoven, l'auteur de ce quatuor,*
 « me répondit-il d'un ton important. Cela fut
 « pour moi d'une douceur pleine d'amertume. »
 D'après ce qu'on a pu lire ci-dessus, le senti-

(1) *Lettres de Mendelssohn*. Trad. d'A. Rolland, page 307. Paris, Hetzel.

(2) 21 janvier 1832. Trad. d'A. Rolland, page 319.

ment de Mendelssohn à l'égard des Parisiens n'était nullement le mépris; il pensait seulement qu'il aurait été meilleur pour eux d'étudier les œuvres musicales avant d'en parler. Pourquoi M. Fétis ne relève-t-il point avec acrimonie la manière de Spohr d'apprécier [et la critique et le goût des Parisiens? C'est à Spohr qu'il faudrait renvoyer les traits perfides que le critique belge décoche à Mendelssohn.

Le lendemain du jour où Spohr donna au Grand Opéra (pendant le mois de janvier 1821), un concert dont le programme était en partie composé de ses œuvres, le célèbre violoniste écrivait :

« L'auditoire exprima hautement sa satisfaction par de vifs applaudissements et par les cris répétés de « Bravo ! » Aujourd'hui pourtant la critique de la plupart des journaux est défavorable. Je vais vous expliquer l'énigme. Avant de paraître pour la première fois en public, un artiste, qu'il soit Français ou étranger, doit faire une visite à ces messieurs de la presse pour solliciter leurs suffrages et leur offrir avec beaucoup d'obséquiosités quelques billets gratuits. Les artistes étrangers, désireux parfois d'échapper à ces visites désagréables, transmettent simplement sous enveloppe, à la fois, et leurs sollicitations et les billets gratuits. Il arrive fréquemment aussi

« que ces artistes, ayant des lettres de recom-
« mandation pour une famille de Paris, prient
« cette famille de vouloir bien inviter à dîner
« ces messieurs de la presse pour avoir tout à
« loisir l'occasion de les entretenir des articles
« qu'ils désirent voir paraître sur eux, avant et
« après le concert. De temps à autre le même
« fait se produit peut-être en Allemagne, mais
« je ne pense point qu'on trouve quelque part
« au monde une presse aussi vénale qu'à Paris.
« On m'a conté que les premiers sujets du
« Théâtre-Français, Mlle Mars et même Tal-
« ma, paient annuellement des sommes consi-
« dérables aux journaux, afin de conserver
« leurs bienveillants suffrages. On m'a dit de
« même que les critiques de musique, désirant
« se tirer d'un embarras pécuniaire, ne trou-
« vent rien de mieux à faire que d'attaquer
« quelque artiste en renom, jusqu'à ce que
« celui-ci consente à leur payer tribut. Je ne
« puis comprendre qu'on estime le moins du
« monde l'opinion d'une presse aussi vénale. Il
« me suffira de dire que je ne voulus faire au-
« cune de ces visites suppliantes, les considé-
« rant comme indignes d'un artiste allemand.
« Je pensais du reste que la pire chose qui me
« pouvait arriver en agissant ainsi, serait de
« voir les journalistes ignorer complètement
« mon concert et n'en point parler. En ceci je

« me trompais. J'avais oublié qu'ils ont leurs
« entrées à l'Opéra. Tous les critiques signalè-
« rent donc mon concert, les uns avec des
« louanges non motivées, la plupart avec un
« *Mais* qui diminuait plus que suffisamment l'é-
« loge. Toutefois dans ces appréciations criti-
« ques, la vanité française déploie une suprême
« outrecuidance. Les journalistes français com-
« mencent tous, en général, par vanter leurs
« artistes nationaux et leur goût artistique,
« comme étant de beaucoup supérieurs à ceux
« de tous les autres peuples. Selon eux, le pays
« qui a produit MM. Baillot, Lafont et Habe-
« neck ne saurait envier les violonistes de nulle
« autre contrée, et quand un artiste étranger
« obtient ici un succès d'enthousiasme, ce n'est
« qu'une preuve, selon eux, de la généreuse e
« large hospitalité qu'on se plaît à leur accorder
« en France. A part cette vanité commune à
« tous les articles, ces derniers sont en général
« contradictoires. La *Quotidienne* dit par exem-
« ple : « M. Spohr aborde avec une incroyable
« audace les plus grandes difficultés, et l'on ne
« sait ce qui étonne le plus, ou son audace, ou
« la sûreté avec laquelle il exécute ces difficul-
« tés. » On lit d'autre part dans le *Journal des*
« *Débats* : « Le concerto exécuté par M. Spohr
« n'est point surchargé de difficultés, » etc...
« Ces messieurs diffèrent aussi d'opinion sur

« les mérites ou les démérites de mes compositions. La plupart les estiment bonnes, mais « sans en expliquer les motifs. Cependant « *le Courrier des Théâtres* », qui me traite avec « souverain mépris, dit : « C'est une espèce de « pacotille d'harmonie et d'enharmonie germaniques que M. Spohr apporte en contrebande de « je ne sais quelle contrée d'Allemagne. » Le « même journal dit de Rossini quelques lignes « plus bas : « Cet Orphée moderne a défrayé de « chant le concert de M. Spohr, et il lui a suffi « pour cela de prêter une petite *aria* et un petit « *duo buffo* », Comme violoniste, je trouve pour- « tant davantage grâce à ses yeux ; il dit par « exemple : « Comme exécutant, M. Spohr est « un homme de mérite ; il a deux qualités rares « et précieuses, la pureté et la justesse. » Vient « ensuite cette phrase qui est bien d'un vrai « Français : « S'il reste quelque temps à Paris, « il pourra perfectionner son goût et retourner « ensuite former celui des bons Allemands. » Si « le bonhomme savait seulement ce que « les « bons Allemands » pensent du goût musical des « Français ? ».

« Cette ridicule vanité des Parisiens se montre aussi dans leur conversation. Quand un de « de leurs musiciens, n'importe lequel, est en « train de jouer un morceau quelconque, ils « vous demandent de suite : « Pourriez-vous

« vous vanter d'avoir quelque chose de semblable en Allemagne ? » Ou bien lorsqu'ils vous « présentent à l'un de leur artistes distingués, ils « ne le qualifient point devant vous de « premier « artiste de Paris » mais de suite de « premier « artiste du monde, » bien qu'il n'existe point « de nation, ignorant à l'égal des Français l'état « et les ressources des autres peuples. Aussi « agissent-ils tous par pure ignorance, ce qui « est fort heureux pour leur vanité » (1).

C'est un homme froid, un homme de grand talent et d'un caractère universellement respecté qui a écrit cette page où se trouvent consignées tant de dures vérités. Il est vrai de dire que la critique musicale parisienne s'est considérablement amendée depuis le temps où Spohr et Mendelssohn vinrent à Paris (1821-1832). De 1833 à 1840, on ne compta guère que Gustave Planche qui fût un homme supérieur en ce genre, Actuellement, sans posséder un talent à la hauteur de celui du D^r Hanslick, de Vienne, la critique française a réalisé d'immenses progrès, on le doit reconnaître. On rencontre, du moins, des hommes d'un haut mérite, parlant, en toute compétence, des choses de l'art.

M. Fétis reproche encore à Mendelssohn

(1) *Spohr's Selbsautographie*, 2^e vol, 3^e lettre. Paris, 12 janvier 1821.

d'être allé à diverses reprises en Angleterre, tandis qu'il ne remit jamais le pied à Paris depuis 1832. « Sa sympathie pour l'Angleterre, » dit M. Fétis, « vint de ce qu'il y était admiré. » C'est là une insinuation qui s'est glissée fort involontairement sous la plume de M. Fétis. « Non : indulgent critique : Non : si Mendelssohn aimait l'Angleterre c'est qu'il y était *aimé*. » Sans doute on l'y admirait, mais l'affection primait l'admiration. Ce dernier sentiment n'aurait point suffi pour le faire admettre dans l'intimité des augustes hôtes du palais de Buckingham (1).

La sympathie profonde de Félix pour l'Angleterre s'explique par cette autre cause que Londres était au moins d'un quart de siècle en avance sur Paris au point de vue de la connaissance et de l'exécution des grandes œuvres musicales. Tous les grands chefs-d'œuvre de l'art ancien ont été entendus depuis longtemps en Angleterre : la Passion de Bach par exemple. On n'en saurait dire autant de la France. Sans parler des œuvres de Händel, combien d'oratorios modernes inconnus en France n'ont pas été exécutés dans le premiers de ces pays : le « Calvaire » de Spohr, les « Croisés » et « Sion » de

(1) Pourquoi ne pas reprocher aussi à Schumann cette pensée de Jean Paul qu'il aimait citer souvent : « *L'air et l'admiration sont les seules choses dont les hommes peuvent et doivent se nourrir sans cesse !* »

Gade et tant d'œuvres distinguées dont on ignore généralement le nom en France? Je me demande pourquoi M. Fétis n'a pas reproché à Mozart de n'avoir pas aimé Paris : à Händel d'avoir choisi l'Angleterre pour sa résidence ; à Haydn d'avoir écrit ses plus belles symphonies pour les concerts Salomon de Londres : à Weber d'avoir donné son « Obéron » sur une scène anglaise plutôt qu'à Paris : à Schumann d'avoir préféré voyager en Russie et en Hollande plutôt que de visiter la France : à Moschelès, à J. B. Cramer et autres artistes distingués de s'être établis en Angleterre de préférence à Paris. L'Angleterre a toujours, du reste prouvé par des faits, sa sympathie pour les artistes remarquables ; Haydn emporta de Londres une petite fortune et Beethoven, dans sa détresse, reçut du même pays un secours généreux.

En opposition avec ces faits, on peut citer Wagner qui voulut, aidé de son effroyable ténacité, se fixer et travailler à Paris, espérant s'y créer rapidement une renommée. On sait comment il y parvint. Ignorant le grand art de réussir dans un milieu où le talent de l'intrigue fait amplement équilibre aux dons du génie, il dut s'estimer heureux de n'y point mourir de faim. On ne peut s'empêcher d'excuser la haine de ce grand artiste contre la France quand on songe que, pour se procurer du pain, il se trouva

contraint de réduire pour quatuor et flûte « la Favorite » de Donizetti ! lui Wagner qui avait déjà composé « Rienzi », esquissé le « Tannhäuser », et jeté les bases de son vaste système dramatique, qu'on peut diversement juger, mais dont on ne peut nier la conception et l'exécution grandioses, toutes choses qui supposent chez leur auteur une tête d'une puissance peu commune. Le milieu ne fut donc pas plus favorable à Wagner qu'à Berlioz, et Mendelssohn eut raison, à mon sens, de ne point tenter une expérience dont son tact si fin lui faisait prévoir l'issue. Il est probable qu'il n'aurait pas même trouvé le moyen d'utiliser son admirable talent de chef d'orchestre. Un seul Allemand, Meyerbeer, réussit pleinement à Paris, et ce ne fut point sans peine (1). Dans ce but, il appela en aide à son admirable talent, à la fois une fortune colossale qui brisa bien des oppositions et une finesse diplomatique restée célèbre. Tout le monde connaît les pages malicieuses que ces faits inspirèrent à Henri Heine. Mendelssohn était plus scrupuleux, et l'on peut lire dans une de ses lettres (2) la répugnance invincible qu'il éprouvait à l'idée de faire servir sa grande for-

(1) Témoin l'histoire de « Robert le Diable, » à l'Opéra.

(2) 27 mai 1844.

tune à la réussite de ses œuvres musicales. Cette lettre est une réponse faite à son ami M. Jules Stern qui avait contribué à monter « Antigone » au théâtre de l'Odéon à Paris. M. Stern ayant conseillé à Félix d'écrire quelques mots de remerciement à Bocage et à M. Morel (1), (ce dernier avait dirigé consciencieusement l'exécution des chœurs), et de faire un présent aux principaux artistes ; Mendelssohn lui répond qu'il va s'acquitter de suite envers M. Morel (2), mais qu'il regrette de ne pouvoir faire un présent aux exécutants (3). « Cela « dit-il » serait contraire « aux principes que j'ai adoptés comme règle « de conduite depuis le commencement de ma « carrière artistique. Ces principes consistent

(1) Il s'agit ici d'un de nos meilleurs musiciens français, le vénérable M. Auguste Morel, qui fut pendant de longues années directeur du Conservatoire de Marseille. J'eus le plaisir, en 1875, d'assister dans cette ville à un concert d'adieu donné en l'honneur de M. Morel par quelques-uns de ses amis et de ses élèves ; ce programme était composé d'œuvres du maître. Ces ouvrages concertants pour instruments à cordes sont certainement ce qu'on a écrit de meilleur en ce genre en France.

(2) L'autographe de cette lettre de Mendelssohn à M. Morel est reproduit au commencement du livre de M. Barbedette sur Mendelssohn.

(3) Il arriva même, paraît-il, à Meyerbeer de faire cadeau d'un pardessus à un artiste d'un orchestre de Paris.

« à me toujours garder d'établir la moindre
 « confusion entre ma situation personnelle et
 « ma position musicale, en essayant d'améliorer
 « celle-ci par l'influence de la première; et pour
 « les choses qui me concernent, à ne corrompre
 « en aucune manière soit les suffrages du public,
 « soit ceux d'un simple particulier, ou seule-
 « ment à tenter de les affermir. (Es ist den
 Grundsätzen, die ich mir zu Anfang meiner
 musikalischen Laufbahn gemacht habe, zuwider,
 auf irgend eine Weise meine persönliche Stel-
 lung mit meiner musikalischen zu vermischen,
 — die letztere durch die erstere irgendwie ver-
 bessern, die öffentliche oder die Privatmeinung
 über mich irgendwie bestechen, oder auch nur
 bestärken zu wollen.) On voit par cette citation
 combien M. Ehlert avait raison d'écrire : « Men-
 « delssohn restera toujours dans mon souvenir,
 « comme le type le plus accompli d'artiste, que
 « j'ai jamais connu. » (So bleibt er in meiner
 Erinnerung das Bild des vornehmsten aller
 Künstler, die ich je gekannt habe.)

M. Fétis fait encore à Mendelssohn le grave reproche d'avoir manqué de convenance à l'égard de Ferdinand Ries lors du Festival célébré en 1834 à Aix-la-Chapelle. M. Fétis n'a entendu qu'une des parties en cause, et il me semble difficile de croire sans hésiter, que Mendelssohn se serait tout à coup départi de son respect habi-

tuel des convenances pour insulter grossièrement un de ses confrères. Je serais davantage tenté de croire que Ferdinand Ries voulut traiter Félix un peu trop par-dessous jambe et que celui-ci justement froissé, ne le voulut endurer. L'âge et le titre d'élève de Beethoven donnaient au premier un ascendant qui lui faisait supporter difficilement le partage égal de la direction d'un Festival avec un petit jeune homme de 25 ans. Ces faits demandent à être jugés sur des documents positifs ; je renvoie donc le lecteur à la lettre écrite par Félix à Hiller, lettre dans laquelle il lui annonce la mort de Ries et lui confie le chagrin qu'il en éprouve, par ce fait même que Ries avait des torts à se reprocher à son égard. Il suffit de lire les lettres de Mendelssohn pour y voir consignés les sentiments qu'il professait à l'égard de certains artistes qui ne le payaient guère de retour, Ries et Neukomm par exemple.

Les œuvres de Mendelssohn, de même que la personne de leur auteur, n'ont point trouvé grâce aux yeux du critique belge. « La *Walpurgische Nacht* a le style lourd ; la 3^e symphonie en *la mineur* ne vaut pas grand chose ; (!) « le *Lobgesang* ne vaut rien ; (!!) la symphonie « en *la majeur* est une pauvre musique qui n'a « obtenu de succès *ni en Allemagne, ni à Paris (!!!) ni à Bruxelles.* » Est-il possible d'er-

rer plus effrontément ? Bruxelles m'importe peu, et sans parler de l'Allemagne, je sais le succès de la quatrième symphonie à Paris où je l'ai entendue, vingt fois au moins, aux Concerts Pasdeloup. Combien souvent n'a-t-on point fait bisser l'*Andante con moto* empreint d'une mélancolie si pleine de charme. Le mouvement suivant, dont l'élégance rappelle la distinction de l'intelligence du compositeur ; la seconde partie de ce mouvement d'une instrumentation et d'un rythme si originaux ; la saltarelle *presto* qui termine l'œuvre ; tout cela est traité de main de maître et ne manque jamais d'obtenir un légitime succès.

Faisant plus loin la nomenclature des Ouvres de Mendelssohn (parmi lesquelles il oublie de signaler celle d' « Athalie » composée à Londres en 1844 et qui est devenue populaire), M. Fétis les apprécie de cette façon : « Il y a de « l'originalité dans ces compositions, mais on « sent à l'audition comme à la lecture, qu'elle « est le fruit de la recherche ; la spontanéité y « manque. » M. Fétis commet encore l'erreur de prétendre qu'on a essayés sans succès « l'Œdipe « à Colone » au théâtre de l'Odéon à Paris ; il en profite pour ajouter ces mots : « Ainsi qu'il a « été dit dans cette Notice, le génie de Men- « delssohn n'était pas essentiellement dramati- « que. » Qu'importent les sottises écrites dans

la susdite Notice ? Le critique aurait-il la prétention de s'en faire une autorité, en oubliant le *nemo auditur... suam propriam turpitudinem allegans* ? Ce fut « Antigone » et non point « Œdipe à Colone » qu'on exécuta au théâtre de l'Odéon à Paris en 1844, et quant à la tournure dramatique du génie de Félix, elle est affirmée autant par Devrient et d'autres hommes compétents que par des œuvres dont la couleur est profondément dramatique comme le finale de « Loreley » et l'admirable chœur d'Athalie : « *O mont de Sinai* ». Je n'ignore point qu'il est de mode d'accuser Mendelssohn de manquer d'aptitude dramatique parce qu'il eut comme Beethoven une répugnance invincible à choisir un livret d'opéra présentant la moindre apparence d'immoralité. Beethoven ne pouvait comprendre que Mozart ait pu consentir à couvrir de son admirable musique les polissonneries d'un libertin tel que Don Juan : Mendelssohn réprouvait de même les immoralités de « Robert le Diable ». De ce fait que Félix s'est montré scrupuleux dans le choix d'un livret, on ne saurait donc conclure qu'il n'eût aucune espèce d'aptitude pour la scène. Il serait difficile de contester cette qualité à Schumann : ce dernier pourtant, en n'observant point l'électisme de Mendelssohn en matière de livret d'opéra, vint échouer misérablement sur cette fadaise qui a nom « Gene-

viève de Brabant ! » Quel génie au monde pourrait galvaniser un sujet qu'on dirait créé tout exprès pour exciter la verve d'un compositeur de gaudrioles ?

Des opinions de M. Fétis citées ci-dessus, le lecteur conclura sans doute, comme Berlioz, au peu de consistance d'une critique qui ne fut nullement inspirée par un examen équitable des œuvres et des actions de l'homme dont elle avait le devoir d'esquisser les idées. Les personnes aimant les contrastes pourront lire dans la Biographie des Musiciens l'article que M. Fétis a consacré à Meyerbeer : les éloges qu'il y donne à ce dernier sont une ample compensation aux diatribes dont il a poursuivi Mendelssohn. Il n'est point de petits soins dont le compositeur de la « Vieille » ne se plaise à entourer l'auteur des « Huguenots » ; il n'est point jusqu'à l'âne monté par Meyerbeer à Spa qui ne reçoive dans cet article de M. Fétis sa part d'éloge et d'immortalité. Heureux âne ! Heureux Meyerbeer ! qui n'oublia jamais, lui du moins, avec M. Fétis, « d'établir une confusion entre sa situation personnelle et sa position musicale en « essayant d'améliorer celle-ci par l'influence « de la première ! »

Après avoir signalé dans les pages précédentes les principales erreurs de M. Fétis, il est pénible d'être obligé de réfuter encore les cha-

ritables insinuations qu'un critique plein de mansuétude a forgées avec la plus parfaite quiétude sur le compte de Mendelssohn, insinuations qui semblent avoir procuré à leur auteur une sorte de béatitude (1). Le manque de courtoisie du critique belge fait ouvertement place à la malveillance dans la notice à laquelle je fais allusion et il me semble difficile qu'il en ait pu être autrement. Si la vanité blessée fut le mobile du premier de ces écrivains, n'est-il point probable qu'un autre sentiment, moins honorable encore, guida le second et lui donna l'horreur de la rigidité morale et de l'honnêteté des principes de Mendelssohn ? A chaque page de cette notice abondent les assertions fausses et les insinuations. J'en relève sommairement l'ensemble. Après avoir dit par exemple que Mendelssohn vint à Rome vers la fin de l'année 1830 ; « il y connut Berlioz, » ajoute M. Clément « et sous les dehors d'une « cordialité apparente, il jugea sévèrement et « injustement sa musique. » Mendelssohn avait 21 ans en 1830. A cet âge et dans son enthousiasme pour un idéal qu'il poursuivait avec ardeur, il lui était permis d'avoir quelque vivacité et de défendre cet idéal sans apporter de tem-

(1) *Les Musiciens célèbres*, par M. Félix Clément, ff. 545 à 552.

pérament à ce qu'il croyait être la vérité. A ce titre, on ne saurait nier que deux classiques tels que Chérubini et Mendelssohn n'avaient guère le goût d'être épris des essais de Berlioz, lequel se préparait seulement, à cette époque, à donner les diverses œuvres qui devaient plus tard lui faire prendre rang dans l'histoire de l'art ; on peut aussi présumer que les habitudes excentriques de ce dernier (1), son impuissance à jouer convenablement un instrument (sauf la guitare et encore !) étaient faites pour inspirer une juste défiance de son talent.

(1) Il fit un jour, au grand trot et sans s'arrêter, le trajet de Subiaco à Tivoli. On peut lire, du reste, dans ses Mémoires, les joyeux passe-temps auxquels il se livrait dans l'exubérance de sa jeunesse, comme par exemple : « de manger du jambon dans un crâne qu'il « avait cueilli dans un cimetière de Radicoffani ; » ou bien de fonder et pratiquer « le système de l'indiffé-
« rence absolue en matière universelle, » ou d'emporter sa guitare à la chasse pour sérénader les paysages chantés par Virgile. « Après avoir revu en « pensée, » dit-il, « les personnages de l'Enéide, quit-
« tant le passé pour le présent, je pleurais sur mes « chagrins personnels, mon avenir douteux, ma car-
« rière interrompue ; et, tombant affaissé au milieu de « ce chaos de poésie, murmurant des vers de Shakes-
« peare, de Virgile et de Dante : Nessun maggior do-
« lore... che ricordarsi... o poor Ophelia !... Good
« night sweet ladies... vita que cum gemitu... fugit
« indignata... sub umbras... je m'endormais. » Mé-
moires, C. 37 et 42.

Dans une lettre à sa mère, en date du 29 mars 1831, Mendelssohn juge sévèrement Berlioz sur les quelques esquisses qu'il connaissait de lui (chansonnettes, ouverture du Roi Lear) : et comme je l'ai dit ci-dessus, ce jugement était celui de Cherubini et d'autres musiciens de valeur. En ce qui concerne les appréciations de Mendelssohn touchant la personne même de Berlioz, il est bon de faire observer que les impiétés et les sarcasmes de l'auteur de Benvenuto influaient d'une manière désagréable sur l'esprit de Félix. Cela n'empêchait point Mendelssohn d'aimer la société de Berlioz et celle de son co-pensionnaire à la villa Médicis, « parce que, « dit-il, » ce sont les seuls musiciens qu'il y ait ici et qu'au demeurant leur société est très-agréable. »

On peut être réformateur sans se poser comme tel. Ce ne fut point, hélas ! la manière de Berlioz, et si cette façon de procéder est une faute, on doit avouer que l'auteur des « Troyens » l'a durement expiée dans maintes circonstances. En désapprouvant la voie dans laquelle s'était engagé Berlioz, Mendelssohn conserva néanmoins toujours à son égard une cordialité qui s'est affirmée par des faits et à laquelle Berlioz lui-même a rendu hommage. Celui-ci, lors de son voyage en Allemagne désirait visiter Leipzig après Weimar, mais il n'osait s'adresser à Men-

delssohn dans la crainte que les voies si différentes suivies par eux dans l'art ne motivassent de la part de Félix une certaine antipathie. « Chélard, qui le connaît, me fit rougir de mon « doute », écrit Berlioz. — Dans la partie des mémoires de ce dernier reproduisant le Voyage en Allemagne qu'il avait précédemment publié, on peut lire et la réponse nette, affable et dévouée que fit Mendelssohn à la lettre de Berlioz, et les éloges enthousiastes que celui-ci se plaît à donner à l'auteur de « Saint-Paul ». « La réponse de Mendelssohn à ma lettre, » dit Berlioz, » semblait révéler en lui une bonté « d'âme, une aménité de mœurs que je ne lui « avais pas connues ; je ne tardais pas à recon-
 « naître, en arrivant à Leipzig, que ces qualités
 « excellentes étaient devenues les siennes en
 « effet. Il n'a rien perdu toutefois de l'inflexible
 « rigidité de ses principes d'art, [mais il ne
 « cherche point à les imposer violemment, et il
 « se borne, dans l'exercice de ses fonctions de
 « Maître de Chapelle, à mettre en évidence ce
 « qu'il juge beau, et à laisser dans l'om-
 « bre ce qui lui paraît mauvais ou d'un perni-
 « cieux exemple. Seulement il aime toujours
 « un peu trop les morts. »

Berlioz porte ensuite aux nues la *Walpurgis Nacht* dont le pédant et impuissant M. Fétis trouve le style lourd. « Je fus émerveillé, » dit-

il, « de la splendeur de la composition. Il faut
 « entendre la musique de Mendelssohn pour
 « avoir une idée des ressources variées que ce
 « poème offrait à un habile compositeur. Il en a
 « tiré un parti admirable.

« Sa partition est d'une clarté parfaite, mal-
 « gré sa complexité; les effets de voix et d'in-
 « struments s'y croisent dans tous les sens, se
 « contrarient, se heurtent avec un désordre
 « apparent qui est le comble de l'art. Je citerai
 « surtout, comme des choses magnifiques en deux
 « genres opposés, le morceau mystérieux du
 « placement des sentinelles, et le chœur final,
 « où la voix du prêtre s'élève par intervalle,
 « calme et pieuse, au-dessus du fracas infernal
 « de la troupe des faux démons et des sorciers.
 « On ne sait ce qu'il faut le plus louer dans ce
 « final, ou de l'orchestre ou du chœur, ou du
 « mouvement tourbillonnant de l'ensemble ! »

Berlioz dit plus loin : « Mendelssohn, lors il
 s'est agi, quelques jours après, d'organiser mon
 concert, s'est en effet comporté en frère à mon
 égard. » Tout ceci prouve une fois de plus encore
 que Mendelssohn avait raison de dire de lui-
 même : « *I am a man of deeds ; I am not a man
 of words.* Sa cordialité était donc parfaitement
 réelle, et non point apparente, ainsi que le pré-
 tend M. Clément. Une autre preuve s'en montre
 encore dans ce propos de Berlioz disant,

qu'en 1830, parler musique à Mendelssohn c'était se frotter à un porc épique : « on ne savait par quel bout le prendre. » Cette vivacité et cette franchise n'excluent-elles point toute dissimulation ?

M. Clément manifeste plus loin le mécontentement qu'il éprouve en présence de l'analyse si claire, faite par Mendelssohn des œuvres exécutées pendant la semaine sainte à Saint Pierre de Rome. « Ce fut en vain qu'il entendit cette « musique, » dit l'écrivain, « un triple plastron « d'airain enserrait cette poitrine germanique. » Qu'on se reporte aux pages où Mendelssohn parle de cette musique et de son exécution, et l'on verra s'il est vraiment possible de traiter la matière avec de plus de réserve et de justesse de vues. Je sais fort bien qu'il existe en France quantité de gens ayant la seule intelligence de la musique de plain-chant, et encore (!) : mais en est-il un seul parmi eux, y compris M. Clément, qui ne trouvât point blasphématoires les propos suivants de Berlioz sur les *Improperie* de Palestrina : « Dans ces psalmodies à quatre par-
« ties où la *mélodie* et le *rhythme* ne sont point
« employés, et dont l'harmonie se borne à l'em-
« ploi des accords parfaits entremêlés de quel-
« ques suspensions, on peut bien admettre que
« le goût et une certaine science aient guidé le
« musicien qui les écrivit ; mais le génie ! allons
« donc, c'est une plaisanterie.

« En outre, les gens qui croient encore sincè-
 « rement que Palestrina composa ainsi à dessein
 « sur des textes sacrés, et mû seulement par
 « l'intention d'approcher le plus possible d'une
 « pieuse idéalité, s'abusent étrangement. Ils ne
 « connaissent pas sans doute, ses madrigaux,
 « dont les paroles frivoles et galantes sont acco-
 « lées par lui, cependant, à une sorte de musi-
 « que absolument semblable à celle dont il
 « revêtit les paroles saintes. Il fait chanter par
 « exemple: *Au bord du Tibre, je vis un beau pas-*
 « *teur, dont la plainte amoureuse, etc.*, par un
 « chœur lent, dont l'effet général et le style har-
 « monique ne diffèrent en rien de ses compo-
 « sitions dites religieuses. Il ne savait pas faire
 « d'autre musique, voilà la vérité; et il était si
 « loin de poursuivre un céleste idéal, qu'on
 « retrouve dans ses écrits une foule de ces
 « sortes de logogriphes que les contre-poin-
 « tistes qui le précédèrent avaient mis à la mode,
 « et dont-il passe pour avoir été l'antagoniste
 « inspiré. Sa *missa ad fugam* en est la preuve.»
 Pourquoi M. Clément n'accuse-t-il point Ber-
 lioz de posséder aussi ce «triple plastron» dont
 il gratifie si libéralement Mendelssohn? Le vo-
 lume de M. Clément, duquel j'extraits la notice
 sur Mendelssohn, contient aussi une analyse de
 l'œuvre de Berlioz. Le séjour de ce dernier en
 Italie, ses idées sur Palestrina et la musique de

la Chapelle Pontificale, ses opinions sur la musique profane, sur le clergé et sur les habitants de la campagne de Rome et des Abruzzes; tout ceci, en un mot, n'inspire à M. Clément que cette brève réflexion : « Le séjour réglementaire de
 « M. Berlioz en Italie ne changea en rien la
 « direction de ses idées esthétiques, et les deux
 « productions qu'il rapporta de Rome, une
 « ouverture du roi Lear, et une symphonie inti-
 « tulée: *Le retour à la vie*, témoignèrent de
 « l'énergie de ses tendances réformatrices. »
 Pourquoi tant d'aigreur d'un côté et de réserve de l'autre? M. Clément se doutait-il de ce fait, que le critique du *Journal des Débats* savait, dans ses feuilletons, appliquer de main de maître les volées de bois vert?

« Mendelssohn, « toujours selon M. Clément »,
 « n'a pas compris l'Italie, et les lettres qu'il a
 « écrites de ce pays portent l'empreinte d'un
 « malaise et d'un mécontentement singuliers. »
 Il suffit de lire les susdites lettres pour faire justice de ce propos, et l'on y voit Mendelssohn se borner à s'extasier devant les choses seules qui s'y trouvent d'admirable. De longs séjours faits à diverses reprises, à Rome et dans ses environs, m'ont appris comme à Mendelssohn (lettre du 17 janvier 1831), le charme et la majesté qui planent sur ces poétiques solitudes, et je ne comprends nullement le reproche encouru

de ce chef par l'auteur de « Saint-Paul. » Quant au blâme adressé à Mendelssohn pour avoir méconnu le caractère des habitants de la *Campagna* c'est une tout autre affaire ; vraiment il aurait fait preuve de folie en se fiant outre mesure à ces bons apôtres qui sur un motif futile, et souvent par paresse, *prennent la mancia*, pour revenir au bout de quelques jours manger paisiblement, au sein de leur famille, le produit de leurs courageuses expéditions.

Les éloges que M. Clément décerne à Mendelssohn, sont presque tous épicés d'un mauvais compliment. Après avoir dit par exemple que Mendelssohn rapporta d'Italie la symphonie en *la majeur* dont la « Saltarelle » atteste la date et le lieu de naissance, M. Clément ajoute : « c'est tout ce qu'un Tudesque a jamais écrit de plus vif et de plus électrisant, si toutefois on excepte le *Chœur des Derviches* des Ruines d'Athènes de Beethoven. » Pourquoi traiter Mendelssohn de Tudesque ? L'idée d'en agir de même avec Weber, par exemple, ne serait pas venue à l'écrivain. Cette « Saltarelle, » que M. Clément trouve étincelante, fait partie, comme je l'ai dit ci-dessus, de cette symphonie où M. Fétis n'a point trouvé l'ombre d'une inspiration. L'accord entre ces deux critiques n'est-il point merveilleux ?

Après avoir copié le passage du Dictionnaire

de M. Fétis concernant « la perruque de Boccherini, » l'écrivain organiste, renchérissant sur le critique belge, s'écrie : « Mendelssohn a poussé
 « aussi loin que possible l'infatuation germani-
 « que, dénigrant tout ce qui n'était pas allemand,
 « ou conçu dans le style allemand. Il traitait
 « ses confrères avec une sévérité et une hauteur
 « blessantes, méconnaissant le talent supérieur,
 « comme chez Berlioz, et même le génie, comme
 « chez Meyerbeer (1). » Mendelssohn fut, avec
 raison, infatué de l'Allemagne dans ce qu'elle eut
 de meilleur, car il aima Bach, Krebs, Kirnberger,
 Reichardt, Händel, Haydn, Mozart, Beethoven
 et Weber. Dirai-je combien d'artistes de sa
 nation, contrairement à son exemple, ont refusé
 à Rossini la justice qui lui était due ? On trou-
 vera exposés plus haut ses motifs de juger sévè-
 rement Berlioz ; et, dans son appréciation de
 Meyerbeer, il ne fit que partager l'opinion de C.
 M. de Weber et de Schumann.

Mendelssohn, nommé directeur de musique à
 Düsseldorf, « eut en cette qualité, » dit M. Clé-
 « ment, à organiser la société de chant, l'orches-
 « tre des concerts et la musique des églises, *tout*
 « *israélite qu'il était.* » L'intention malicieuse
 de l'écrivain cache ici une sottise. Mendelssohn
 ne fut jamais circoncis, et du reste, en 1822,

(1) M. Barbedette dit à peu près la même chose.

Abraham, père de Félix, et toute sa famille abjurèrent le judaïsme à Francfort : ce fait m'a été confirmé par M. Hiller lui-même.

La musique si dramatique et si touchante des Chœurs « d'Athalie, » inspire à M. Clément une série d'observations parsemées de grotesques erreurs. « C'était, dit-il, une bien singulière idée « de traduire les magnifiques strophes de Racine en paroles allemandes, et d'appeler la « musique écrite sur cette traduction : *les Chœurs d'Athalie*. Il en est résulté une œuvre hybride « dans laquelle on chercherait en vain à saisir « la coupe et l'harmonie des vers français. Le « compositeur ne s'est inspiré que du sens général, et, en sa qualité de Tudesque (!!) convaincu, « il a pensé que les formes poétiques de Racine « ne valaient pas la peine qu'un musicien s'en « inquiétât ; car, voulant faire connaître son « œuvre à Londres, il fit faire une nouvelle « traduction en langue anglaise. » Ces affirmations sont de pure fantaisie. Mendelssohn connaissait aussi bien que M. Clément, les chefs d'œuvre de notre littérature ; il savait donc le prix des œuvres de Racine. *Ce fut sur le texte même de Racine* que Mendelssohn composa en 1843, pour voix de femmes, la musique des « chœurs d'Athalie, » en leur adjoignant un accompagnement de piano. En 1844, il composa à Londres l'Ouverture et la Marche des

Prêtres. En 1845, enfin, il reprit les chœurs qu'il avait composés deux ans auparavant, les transcrivit pour Soprano, Alto, Ténor et Basse, et orchestra la partition. La musique, je le répète, fut écrite sur le texte français et adaptée ensuite à une traduction allemande. Les Allemands, seuls, auraient le droit de trouver peu de leur goût cette manière de procéder. La partition a été du reste gravée en allemand et en français, à Leipzig, chez Breitkopf et Härtel, longtemps avant qu'on ait songé à en exécuter la musique à Paris. C'était donc enfoncer une porte ouverte que faire ce que M. Clément prétend dans les lignes ci-dessous: « Lorsque récemment on fit enten-
« dre cette composition des « Chœurs d'Athalie »
« à Paris, tant aux représentations de la tra-
« gédie qui eurent lieu à l'Odéon qu'aux concerts
« de l'Athénée, il fallut bien adapter la musique
« de Mendelssohn aux vers français, dût-on
« changer, selon les exigences de l'accentua-
« tion et de la prosodie, les noires en croches,
« supprimer des silences, ajouter des notes, etc.
« Malgré ces remaniements entachés de vanda-
« lisme à l'égard d'un de nos chefs d'œuvre
« littéraires, on a pu distinguer plusieurs beaux
« morceaux dans l'ouvrage du maître de Ham-
« bourg, les chœurs : *Sion, chère Sion ; O réveil*
« *plein d'horreur !* le duo d'*Un cœur qui t'aime,*
« qui est d'un joli effet, et la marche orchestrale

« du *quatrième acte*. » Ces lignes sont parsemées d'erreurs : en effet, je ne vois pas pourquoi ce prétendu remaniement de la musique de Mendelssohn, serait un acte de vandalisme envers l'œuvre de Racine. Dans ce passage, M. Clément s'adresse évidemment à des gens n'ayant aucune idée des partitions dont il traite.

Quant à la traduction anglaise des « Chœurs d'Athalie, » je n'en connais qu'une, celle de M. Bartholomew, qui fut faite postérieurement au décès de Mendelssohn. Je conviens avec M. Clément de l'excentricité singulière de ces œuvres traduites. Le chœur (n° 4) par exemple : « O promesse ! O menace ! O ténébreux mystère ! s'il n'est point très-harmouieux dans la traduction allemande : *Ist es Glück, ist es Leid* « *was uns sein Wort verkündet ?* » devient atroce dans la traduction anglaise : « *Promis'd* « *joys ! memac'd woes ! O mystic gloom impen-* « *ding !* »

M. Clément avoue aussi n'avoir pu saisir le sens de l'Ouverture de cette œuvre remarquable. « Cette symphonie brillante, » dit-il, « semble « n'avoir aucun rapport avec la tragédie bibli- « que. Ici l'intention même de la couleur antique « manque totalement. » Ainsi donc, ni les religieux et dramatiques accords des trombones commençant l'Ouverture et appelant le personnel du temple à la prière ; ni le chant des lévites

demandant au ciel la victoire ; ni l'appel des trompettes annonçant le combat ; ni cette mêlée si tourmentée dans laquelle on entend retentir, au milieu de la lutte, la prière des lévites soutenant le courage de leurs frères ; ni ces traits en imitation, rapides et heurtés, représentant assez exactement ces épisodes que les peintres de bataille aiment à placer au second plan de leurs toiles ; ni la prière du commencement, éclatant à la fin de l'Ouverture en un hymne de triomphe, hymne s'élevant vers les cieux, porté par les accords des harpes de Sion ; rien de tout cela n'a été saisi par M. Clément ? Je ne lui en fais pas mon compliment.

Suivant une insinuation chère à M. Fétis, l'organiste français attribue encore à un sentiment mesquin l'affection de Mendelssohn pour Leipzig. « S'il aimait cette dernière ville, » dit-il, « c'est qu'il y était admiré. » Sans doute on l'y admirait, mais qui pourrait nier l'affection dont l'entourait la population de cette ville intelligente ? On le vit de reste, quand sa mort y fut considérée comme un malheur public. A Berlin, au contraire, la majorité des chanteurs de la *Sing-Akademie*, trouvèrent charmant de lui préférer Rungenhagen. La *Sing-Akademie* resta vingt ans dans l'ornière sous la direction de ce dernier. Qui sait où Mendelssohn l'aurait menée, lui qui porta au comble de la perfection

les ressources musicales que le hasard mit dans ses mains à Leipzig ?

J'arrive maintenant à une page qui prouve de la part de son auteur l'ignorance absolue des faits dont il expose le résumé. Quel résumé ! « Peu de temps avant sa mort », dit M. Clément, « Mendelssohn se proposait d'aller visiter l'orgue de Fribourg, chef d'œuvre de Mooser, « mais l'approche de l'hiver le força à retourner à Leipzig, où il reprit ses anciennes occupations et composa pour sa famille le petit « opéra qui a pour titre : *Die Rückkehr aus der Fremde* (le retour du voyage à l'étranger), « qui ne parut que dans ses œuvres posthumes. « Mendelssohn a composé cet ouvrage pour « célébrer le quarantième anniversaire du mariage de ses parents... Ce fut une des dernières productions du maître (1).

D'abord, le titre exact de cette opérlette est ; *Heimkehr aus der Fremde*. Elle fut composée par Félix pour célébrer la noce d'argent (*Silberhochzeit*), c'est-à-dire le premier jubilé de mariage de ses parents. M. Clément ignore que, d'après un vieil usage, la *silberhochzeit* se célèbre en Allemagne après vingt-cinq ans de mariage de même qu'il faut cinquante ans de ce même état, pour pouvoir célébrer la *goldhoch-*

(1) Op. cit., page 550.

zeit ou *noce d'or*. Non-seulement M. Clément fixe à quarante ans la *silberhochzeit*, mais il fait encore tomber cette date en 1847, pour les parents de Mendelssohn. Or, Abraham Mendelssohn était mort en 1835, et M^{me} Mendelssohn en 1842; M. Clément fait donc célébrer la vingt-cinquième année de mariage des parents de Félix, douze ans après le décès de l'un, et cinq ans après la mort de l'autre ! C'est le comble de l'absurdité, et pour couronner dignement cette fantaisie, il ajoute : « *Cette opérette fut une des dernières productions du Maître !* » Délicieux !

Cette prétendue « dernière production du maître » fut composée par Mendelssohn *agé de vingt ans* (1829), pendant un voyage qu'il fit en Ecosse avec Karl Klingemann, son ami intime, qui était secrétaire de la Légation de Hanovre à Londres. Klingemann écrivit le livret et même un air (n^o 12 de la partition), celui qui succède au lever de soleil commençant le deuxième acte.

Tandis que M. Fétis trouve cette œuvre charmante, voici que M. Clément l'estime inférieure aux plus faibles ouvrages du répertoire dramatique. Elle fut exécutée le 22 décembre 1829, chez les Mendelssohn, à Berlin, au milieu d'un cercle nombreux d'amis de la famille. Le beau-frère de Félix et sa sœur cadette jouaient, l'un le rôle du veilleur de nuit, l'autre celui de Lis-

beth ; un étudiant nommé Mantius, possédant une jolie voix de ténor, consentit à prendre le rôle de Hermann, et Devrient celui de Kaus. Tout marcha merveilleusement à l'exception de la partie de Hensel dans le trio. Comme Hensel, malgré sa bonne volonté, ne pouvait émettre un son juste, tant il avait peu l'oreille musicale, Mendelssohn s'imagina dans le trio (n° 7) de ne lui donner qu'une note à chanter : *fa fa fa fa*. On eut toutes les peines du monde à lui faire saisir l'intonation de cette note aux répétitions. Il fut impossible à Hensel de la donner à la représentation, bien que tout le monde la lui cornât aux oreilles, soit en la chantonnant, soit en la sifflant. Ce fut peut-être là le plus grand amusement de Félix durant cette soirée : il était obligé de se cacher la tête dans la partition pour rire tout à son aise.

Mendelssohn ne voulut jamais se rendre au désir exprimé par sa mère de voir cet ouvrage représenté en public. Il disait justement que cette opérette était liée à une fête de famille et que la partition contenait diverses choses qui avaient une signification toute personnelle. Il avouait par exemple que la charmante phrase 618 en *la majeur* qui commence et termine l'Ouverture, était destinée à peindre le profond salut qu'il faisait à ses parents en s'arrêtant devant eux pour leur offrir sa partition. Il prétendait

surtout fort. justement que l'ensemble de la pièce ne convenait pas aux dimensions d'un théâtre pour lequel il aurait été utile de remanier l'instrumentation. Je suis aise d'apprendre ainsi à M. Clément, d'après Edouard Devrient, la raison de la singulière sonorité de l'orchestre. Mendelsshon, un des grands maîtres de l'orchestre moderne, savait fort bien ce qui convenait en ce genre, soit à un théâtre, soit au salon de ses parents à Berlin. Cet ouvrage fut exécuté pour la première fois en public, le 20 avril 1851, à Leipzig.

Comme dernière touche donnée par l'organiste catholique au portrait de Mendelssohn, nous lisons ce compliment : « Il était doué d'une
« grande pénétration et d'une finesse d'obser-
« vation redoutable, parce que les sentiments de
« bienveillance à l'égard de ses confrères lui
« étaient inconnus. »

Ce Monsieur Clément porte un air bien inclément,

Pourrait-on dire en lisant cet entrefilet calomnieux. Nous ne possédons malheureusement point en France une traduction des ouvrages qui ont été imprimés en Allemagne sur Mendelssohn. Là, seulement, le public français trouverait des documents authentiques concernant les agissements de ce grand musicien à l'égard de ses confrères, durant les longues années qu'il vécut à Leipzig. On y verrait que

Berlioz, Listz, Chopin, Hiller, Moschelès, aussi bien que Spohr, Schumann, Gade et autres artistes contemporains, rencontrèrent tous auprès de lui un accueil, qui ne se manifesta point seulement par de gracieuses paroles, mais encore par des actes de dévouement. Oui : Mendelssohn fut honnête homme autant qu'esprit distingué et remarquable artiste. Un de ses biographes, W. A. Lampadius eut raison de dire de lui qu'il fut chrétien dans toute l'acception du mot ; non point un de ces chrétiens de nos jours, qui, s'accrochant à des dogmes inouïs, ont soin d'en informer le monde entier ; qui s'appliquent à faire des grimaces en public, sous le prétexte de se livrer à de pieuses manifestations, et dont le reste de la conduite n'est guère en rapport, en général, avec ces élans de sainteté ; mais un chrétien sachant obliger son prochain, et, à l'occasion, lui pardonner. Il n'aurait jamais songé, lui du moins, à faire un crime à un auteur dramatique d'avoir employé la mélodie de plainchant du *Lauda Sion* dans une scène religieuse (1), mais, d'autre part, il se serait abstenu de calomnier avec acharnement la mémoire d'un honnête homme.

Le meilleur travail paru en France sur Mendelssohn est certainement le livre de M. Barbe-

(1) V. op. cit., art. *Gounod* (Mireille).

dette, livre excellent dans sa seconde partie. Les premières pages de ce volume montrent que l'auteur a subi l'influence de la noble et sympathique physionomie de Schubert, ce grand musicien dont M. Barbedette venait d'esquisser la vie avant d'entreprendre son travail sur Mendelssohn. Mais pourquoi, comme il a fait, établir un parallèle entre ces deux grands artistes ? Le lecteur est-il susceptible de retirer quelque profit de cette comparaison ? Forkel refusa d'établir jadis un parallèle de ce genre entre Bach et Händel, parallèle autrement plus intéressant, estimant cette opération puérile. N'était-il point plus sage de suivre les mêmes errements ? Personne n'ignore que Schubert fut supérieur à Mendelssohn dans le Lied, tout en restant son inférieur dans les autres branches de la musique. Opposer Schubert à Mendelssohn ne pouvait rendre le premier plus sympathique. Schubert endurant cette terrible souffrance, la pauvreté ! mourant consumé à la fois par son génie, par le travail et le besoin ! c'est là plus qu'il n'en fallait pour entourer, dans notre imagination, la tête de cet homme de l'auréole du martyr. Les artistes musiciens peuvent être pénétrés d'une juste fierté. Quel art eut, à l'égal de la musique, dans les temps modernes, des hommes, modèles de grandeur morale, d'honnêteté et de fermeté dans le malheur ? Bach, Beethoven,

Mozart, Mendelssohn, Weber, Schubert : quelles personnalités à la fois poétiques, grandioses et sympathiques ! Et combien dans leur variété, ne nous donnent-elles point l'idée de l'étendue du domaine de la musique ! Pourquoi donc opposer sans cesse les uns aux autres ces merveilleux esprits ? Un singulier préjugé rend presque impossible une comparaison équitable entre Mendelssohn et Schubert. Le premier était riche : on présume donc qu'il fut plus heureux, et la sympathie du public à son égard en est diminuée d'autant. J'ai subi, moi même, plus d'une fois inconsciemment, l'influence de ces idées : c'est ainsi que je pardonne encore à M. Wagner son antipathie pour Paris où il faillit mourir de faim malgré son talent. Le 19 novembre 1840, Wagner publiant dans la *Gazette Musicale* de Paris un article intitulé : *Une visite à Beethoven : Episode de la vie d'un musicien allemand*, commença cette fantaisie, qui était, hélas ! son histoire à lui-même, par une invocation à sa compagne fidèle, la Pauvreté : « Pauvreté, « dure indigence, compagne habituelle de l'ar-
 « tiste allemand, c'est à toi qu'en écrivant ici
 « ces pieux souvenirs, je dois adresser mon in-
 « vocation première. Je veux te célébrer, toi,
 « ma patronne fidèle, qui m'as suivi constam-
 « ment en tous lieux ; toi qui de ton bras d'ai-
 « rain m'as préservé des vicissitudes d'une for-

« tune décevante, et qui m'as si bien abrité
 « contre les rayons enivrants de son soleil, grâce
 « au nuage épais et sombre dont tu as toujours
 « voilé à mes regards les folles vanités de ce
 « monde ! » Cela n'est-il point navrant ? Il me
 semble, de même, avoir présente devant les
 yeux cette scène dans laquelle Schubert, sans
 pain, aborde l'éditeur Diabelli dans son magasin
 et lui demande quelque argent en échange de
 l'admirable chef d'œuvre, *le Roi des Aulnes*,
 qu'il lui présente. Il me semble voir l'éditeur
 lui jetant, comme à un mendiant, un ou deux
 florins, en lui reprochant d'un air grincheux
 « *de venir trop souvent !* » Quelle humiliation !
 Et tandis qu'une larme de douleur et de honte
 coule le long de cette noble figure, je crois voir,
 selon une légende allemande, les anges du ciel
 recueillant pieusement cette larme pour la chan-
 ger en une perle précieuse destinée à orner la
 parure qui ceindra, dans l'éternité, le front du
 poète. Pauvre Schubert ! Qui ne comprendrait
 en présence d'une situation analogue, les orages
 effroyables de colère et de passion qui ravagè-
 rent l'âme de Beethoven, ce Titan de la musique
 instrumentale ! Tout le monde connaît la réponse
 qu'il fit à son *pseudo-frère* Jean (comme il l'ap-
 pelait). Celui-ci, tout fier de posséder quelques
 propriétés, fit remettre un jour à Beethoven
 une de ses cartes de visite sur laquelle on li-

sait : *Johann van Beethoven, Gutsbesitzer* (propriétaire de biens fonds); Beethoven la lui retourna immédiatement en écrivant derrière : *Ludwig van Beethoven, Hirnbesitzer* (propriétaire d'une cervelle).

On sait aussi combien, en France, Berlioz eut à souffrir dans la lutte qu'il entreprit pour subvenir aux besoins de sa famille. « J'avais
« mis assez longtemps, dit Berlioz (1) à écrire
« la musique de *Benvenuto*, et, sans un ami
« qui me vint en aide (2), n'eussé-je pas pu la
« terminer pour l'époque désignée. Il faut être
« libre de tout autre travail pour écrire un opé-
« ra, c'est-à-dire il faut avoir son existence as-
« surée pendant plus ou moins longtemps. Or,
« j'étais fort loin d'être alors dans ce cas là ; je
« ne vivais qu'au jour le jour des articles que
« j'écrivais dans plusieurs journaux et dont la
« rédaction m'occupait presque exclusivement.
« J'essayai bien de consacrer deux mois à ma
« partition dans le premier accès de la fièvre
« qu'elle me donna ; l'impitoyable nécessité vint
« bientôt m'arracher de la main la plume du
« compositeur pour y mettre de vive force celle
« du critique. Ce fut un crève-cœur indes-
« criptible. Mais il n'y avait pas à hésiter, j'a-

(1) Page 214, *Mémoires*.

(2) M. Legouvé de l'Acad. franç.

« vais une femme et un fils, pouvais-je les laisser manquer du nécessaire ? Dans le profond abatement où j'étais plongé, tiraillé d'un côté par le besoin et de l'autre par les idées musicales que j'étais obligé de repousser, je n'avais même plus le courage de remplir comme à l'ordinaire ma tâche détestée d'écrivain leur. »

Si tel fut, à la vérité, le sort de ces grands artistes, qui dira la somme de chagrins d'une autre nature que recéla le cœur de Mendelssohn ? S'il existait des mesures quantitatives pour l'estimation des douleurs morales ; si ces douleurs étaient en raison inverse des richesses dont on peut être le propriétaire en ce monde, la tâche du psychologue serait rendue bien facile ! N'oublions point non plus que ce fut à Schumann et à Mendelssohn que nous devons de connaître les grandes œuvres de Schubert et notamment sa symphonie en *ut*.

M. Barbedette reproche à Mendelssohn d'avoir traversé l'Italie sans manifester le moindre sentiment au sujet des mouvements politiques qui s'y produisirent en 1831 et 1832. C'est encore là vraiment un reproche singulier. Quand on connaît l'histoire des duchés de Parme et de Modène à cette époque, on se demande si M. Barbedette parle sérieusement. Stendhal nous a fourni plus d'un éclaircissement sur ces événements, et s'il

prenait, lui, Stendhal, de sérieuses précautions pour s'isoler de ces mouvements où le poignard et le poison jouèrent leur rôle, comment désapprouver Mendelssohn de ne s'être point mêlé à des luttes qui ne le regardaient en rien ; d'autant plus, que malgré sa réserve, Félix vit plusieurs fois la police confisquer des manuscrits et des lettres contenant de la musique sous le prétexte d'y découvrir une correspondance en caractères secrets.

M. Barbedette préfère en ces matières les théories et la personne de Henri Heine. Celui-ci écrivait sans doute d'une façon charmante, mais il était tout négatif en politique. Mendelssohn, au contraire, aimait son pays d'une affection vive et exclusive : il ne comprenait ni les aventures ni les aventuriers politiques, et sa fin fut peut-être hâtée par les mouvements politiques et par l'explosion de théories socialistes qui faisaient prévoir dans un temps très-rapproché des malheurs publics. Henri Heine choisit, lui aussi, plus d'une fois Mendelssohn comme but de ses piquantes critiques : il le trouvait sans doute trop allemand ; Félix au contraire trouvait au poète le défaut opposé ; aussi se dispensèrent-ils mutuellement de se voir assidûment à Paris durant la saison d'hiver 1831-32. On peut lire dans le livre de Heine, *Lutèce*, qui est un recueil d'articles envoyés par lui à la Gazette d'Augs-

bourg, les critiques et les railleries dont il assaille Mendelssohn, auquel il préfère Rossini. Heine connaissait du reste fort bien Félix. Fréquentant avant 1830, le salon des Mendelssohn à Berlin, il y put apprécier le talent de Fanny et de son frère. A cette époque, l'auteur des *Reisebilder* n'était pas un modèle, n'en déplaise à M. Barbedette. Ses manières d'homme ennuyé, posant pour le blasé, le faisaient juger défavorablement. Félix, comme Schumann, aimait beaucoup Jean-Paul : or, un soir qu'il était en train de faire sur ce grand homme une réflexion enthousiaste, Heine dit d'un air dédaigneux et sur un ton traînard : « Quoi ! Jean-Paul ? Il n'a jamais vu seulement la mer ! » (Heine venait justement de publier ses *Meerbilder*). Fanny, toujours prompte à la réplique, répondit aussitôt : « Certainement non : il n'a pas vu la mer ! « mais c'est qu'il n'avait pas un oncle Salomon « pour payer ses dépenses ! » (Le riche Salomon Heine entretenait son neveu). Le poète n'oublia jamais ces petits coups d'épingle.

A partir du chapitre XII, le livre de M. Barbedette me semble à peu près irréprochable, parce que l'auteur, s'affranchissant du parti pris qu'il semblait s'être imposé tout d'abord, se borne à enregistrer les faits, tels qu'ils se présentent à lui dans leur réalité significative. Son

appréciation des œuvres du maître est du reste consciencieuse et intelligente.

Il ne saurait entrer dans le cadre déjà trop étendu de cet avant-propos d'analyser tous les ouvrages de critique qui ont paru sur Mendelssohn à l'étranger (1) : en Angleterre les souvenirs de Chorley, de Benedict et autres ; en Allemagne, ceux d'Elise Polko, de Moschelès, de Rellstab et Devrient, ou les livres de Lampadius, de Reissmann et d'autres écrivains. Ce sont là d'excellents matériaux destinés au futur biographe de Mendelssohn.

Et maintenant je répète ce que je disais au commencement de cet avant-propos : « Le présent petit livre a son utilité », et si j'en publie la traduction, c'est afin de mettre le public français en contact direct avec la pensée d'un homme qui vécut de la vie de Mendelssohn, qui fut son camarade d'enfance et son ami dans l'âge mûr. On trouvera dans les pages de M. Hil-

(1) M. de Lenz, dont la manière de penser a quelque affinité avec celle de Marx, copie M. Wagner, en critiquant l'hébraïsme de la musique de Mendelssohn, hébraïsme qui exclut toute universalité dans l'art. C'est là, comme on voit, une joyeuse gambade que se permet M. de Lenz dans le cours de ses appréciations critiques. Avant de parler de l'hébraïsme de la musique de Mendelssohn, il aurait été fort à propos d'indiquer en quoi consiste cet hébraïsme.

ler, un récit primesautier, une fantaisie pleine de désinvolture, des traits inattendus, dont l'ensemble porte un cachet frappant de vérité. La méthode n'est toutefois point exclue de ce récit, l'auteur ayant eu soin de disposer ses souvenirs dans un ordre chronologique. Je dois à une circonstance toute fortuite d'avoir entrepris ce petit travail. Pendant un court séjour fait à Marseille, en 1875, j'appris qu'un des meilleurs artistes de cette ville, homme dont le nom est une autorité, prétendait tenir, de source certaine, des détails sur le caractère pointilleux et jaloux de Mendelssohn et sur son manque à peu près complet de grandeur d'âme. Le livre de M. Hiller sur Mendelssohn et l'interruption des rapports amicaux de ces deux artistes ayant été invoqués par lui à l'appui de cette opinion, je ne pus m'empêcher d'éprouver un légitime étonnement; j'avais lu, en effet, le livre de Hiller et n'ignorais point les expressions de regret que l'auteur laissait échapper au sujet de cette interruption passagère de ses rapports d'amitié avec Mendelssohn (1).

(1) Aber ich betrachte das, wenn auch nur äusserliche Aufhören meines Verhältnisses zu dem herrlichen Menschen während seiner letzten Jahre als einen der grössten Verluste, die ich in meinem vieblewegten Leben zu tragen hatte. (Page 190.)

J'entrepris donc ce travail, pensant qu'un livre de ce genre serait consulté par les personnes désireuses de s'enquérir de la vérité. Je n'ai pas eu toutefois la naïveté de me faire de trop grandes illusions à cet égard. Les ouvrages de critique musicale ne sont point lus en France autant qu'en Allemagne, en Angleterre et aux Etats-Unis; cela tient en grande partie à ce que les Français ont sur presque toutes les choses de l'art des idées arrêtées d'avance. Une connaissance approfondie des hommes et des œuvres fait tomber ces préjugés, mais il n'existe plus alors autant de motifs de s'intéresser à la lecture d'un livre dont on partage les opinions.

Je me proposais d'imprimer, en tête de ce volume, une longue étude que j'ai écrite sur Mendelssohn: mais les dimensions en étant plus considérables que celles du livre même de M. Hiller, j'ai pensé qu'il serait plus convenable de publier cette étude séparément, pour ne point greffer ainsi mon travail sur l'œuvre de l'écrivain allemand.

M. Hiller est trop connu pour qu'il soit besoin d'en parler ici (1). Personne n'ignore qu'il fut

(1) Né le 24 octobre 1811, à Francfort sur le Mein: vint à Paris en 1826, y resta jusqu'en 1836: vécut en Italie de 1837 à 1839, époque de son retour à Leipzig, où il fit exécuter son oratorio « la Destruction de Jérusalem: » vécut ensuite à Rome, Francfort, Leipzig,

activement mêlé au mouvement musical des cinquante dernières années et qu'il fut l'ami de Mendelssohn, de Schumann, de Moschelès et de plusieurs autres musiciens illustres. Ecrivain distingué, on le vit toujours sur la brèche quand il s'est agi de défendre les intérêts de l'art. Il suffit de lire une de ses partitions, « le Chant de Victoire, » par exemple (op. 151), pour apprécier toute la solidité de ce musicien de vieille roche.

Travailleur infatigable, il continue de publier le récit attachant des événements auxquels il fut mêlé durant sa longue carrière (1). Dans ces souvenirs, parsemés de solides aperçus sur les choses de l'art, tout artiste, vraiment digne de ce nom, puisera d'utiles leçons. M. Hiller a trouvé grâce devant H. Heine. N'est-ce point le plus charmant compliment qu'on puisse lui adresser ?

Dans une lettre écrite de Paris à la *Gazette d'Augsbourg*, en date du 25 avril 1844, H. Heine apprécie M. Hiller d'une façon toute flatteuse, et dans une forme où l'on n'a point de peine à reconnaître l'auteur « d'Atta Troll. »

Dresde, Dusseldorf et enfin à Cologne où il fonda le Conservatoire. Il a quitté cette dernière ville pendant une saison (1851-1852), pour diriger à Paris l'Opéra italien.

(1) *Musikalisches und Personliches*. Leipzig, 1876.

« Notre compatriote, Ferdinand Hiller », dit-il, « jouit parmi les vrais connaisseurs de l'art « d'une trop haute considération pour que nous ne « puissions point, si grands que soient les noms « que nous venons de citer, mentionner le sien « en parlant des travaux distingués qui ont ren- « contré au Conservatoire l'approbation la « mieux méritée. Hiller est plutôt musicien « d'esprit que de sentiment, et on lui reproche, « en outre, un excès d'érudition. La pensée et « le savoir pourraient bien parfois, il est vrai, « exercer une influence attiédissante dans les « compositions de ce doctrinaire musical, mais, « en tout cas, ses productions sont toujours « gracieuses, attrayantes et belles. Il n'y a là « aucun vestige d'excentricité grimaçante. Hil- « ler possède une affinité artistique avec son « compatriote Wolfgang Goethe. Il est également « né à Francfort où, en traversant cette ville « pour aller à Paris, j'ai vu sa maison pater- « nelle; celle-ci porte l'enseigne : « A la gre- « nouille verte », et l'image d'une grenouille est « placée au-dessus de la porte de la maison. « Cependant les compositions de F. Hiller ne « rappellent jamais une pareille bête peu musi- « cale, mais seulement des rossignols, des « alouettes et d'autres volatiles printaniers. »

En terminant, il me reste à remercier M. Hiller, à la fois et de l'aimable obligeance qu'il a

mise à m'octroyer le droit de traduire son ouvrage, et des conseils qu'il a bien voulu me donner pour me faciliter l'accomplissement de cette tâche.

F. GRENIER.

Cap d'Antibes, Septembre 1876.





CHAPITRE I^{er}.

FRANCFORT. — 1822-1827.

DENDANT l'été de l'année 1822, j'habitais mon pays, Francfort, — le beau Francfort. Bien que très-jeune alors (j'avais à peine onze ans), je commençais à être connu dans la ville sous la désignation du « petit pianiste aux longs cheveux. » Mes longs cheveux formaient sans doute la partie la plus remarquable de ma personne, car je dois avouer qu'ils étaient fort longs ; je dois aussi convenir de ce fait que j'avais déjà joué une fois en public, chose que mes condisciples considéraient comme une grande merveille. J'avais à cette époque, pour maître de piano, Aloys Schmitt. Les fréquents voyages qu'il faisait hors de Francfort l'obligeaient à me donner fort irrégulièrement ses leçons, mais il avait pour moi un attachement sincère, que je lui rendais avec passion. L'hiver précédent, Schmitt avait visité Berlin. A son retour, il nous parla d'un petit fils de Moïse Mendelssohn, le philosophe, un enfant surprenant, assurait-il, admi-

rable virtuose sur le piano autant qu'excellent compositeur de quatuors, de symphonies, d'opéras ! Or il m'était arrivé aussi à moi dès cette époque de composer des Polonaises, des Rondos et des Variations sur « Schöne Minka » que je croyais fort brillants : je travaillais en outre avec ardeur l'harmonie et le contrepoint sous la direction du vénérable Volweiler. Mais il me paraissait inouï qu'un garçon à peine mon aîné de deux ou trois ans eût pu diriger lui-même l'exécution d'opéras de sa composition. A la vérité, j'avais lu cela de Mozart, mais aussi ce dernier était Mozart, demi-dieu plutôt que musicien. Qu'on juge donc de mon émotion le jour où Schmitt vint nous apprendre que Félix Mendelssohn était à Francfort avec son père, sa mère, son frère et ses sœurs, et que, lui Schmitt, nous l'amènerait le lendemain !

La maison où nous demeurions alors formait, en réalité, deux maisons distinctes : l'une, de construction assez récente, faisait face à la rivière ; l'autre, fort ancienne, donnait sur une rue étroite où se trouvait l'unique porte servant d'issue à toute deux. Derrière la maison moderne, les fenêtres avaient jour sur la cour : une de ces fenêtres dominait l'étroit passage qui conduisait de la cour à la porte d'entrée. Ce fut à cette fenêtre que je me postai à l'heure fixée par Schmitt pour sa visite. Après avoir

attendu quelque temps dans une véritable fièvre d'impatience, je fus récompensé en voyant la porte s'ouvrir pour donner passage à mon maître. Derrière lui venait un jeune garçon dont la taille n'était guère plus élancée que la mienne : il ne faisait que sauter jusqu'à ce qu'il parvint à accrocher ses mains aux épaules de Schmitt, de manière à se suspendre à son dos et se faire ainsi porter, l'espace de quelques pas : il se laissait alors glisser à terre, puis recommençait de nouveau. « Il est passablement espiègle, » pensais-je en moi-même, tandis que je courais au salon prévenir mes parents de l'arrivée de ces visiteurs si impatientement attendus. Mais quel ne fut pas mon étonnement quand je vis ce garçon si remuant faire son entrée dans le salon d'une façon tout à fait digne et sans se départir un seul instant de son maintien cérémonieux, malgré la vivacité de son naturel et sa conversation animée. Il me produisit, de sa personne, une impression plus forte que celle que j'avais ressentie au récit de son exécution merveilleuse, et je ne pus me défendre d'éprouver un grand sentiment de timidité pendant tout le temps que dura sa visite.

Le lendemain Schmitt vint me prendre pour m'emmener chez les Mendelssohn. Je trouvai toute la famille assemblée dans un grand salon de l'Hôtel du Cygne : on m'accueillit avec beau-

coup d'affabilité. Je n'oublierai jamais l'impression produite sur moi par la mère de Mendelssohn, cette femme distinguée, que je ne devais jamais revoir. Elle travaillait, assise auprès d'une petite table. M'adressant la parole, elle s'informa de toutes mes occupations avec une douceur et une bonté infinies qui gagnèrent, tout d'abord, ma confiance enfantine.

Outre un quatuor composé d'artistes de Francfort, je me rappelle encore avoir vu, dans le salon, le jeune Edouard Devrient, qui me charma autant par sa bonté et la distinction de sa personne que par la façon exquise dont il nous chanta un air de Mozart. On fit beaucoup de musique. Félix joua un de ses quatuors, celui en *ut mineur*, autant que je m'en souviens. Ce qui me frappa le plus fut d'entendre exécuter par sa sœur Fanny, avec le toucher d'un maître, le Rondeau brillant de Hummel en *la*. Mon intimité avec Mendelssohn augmentait de jour en jour, et lors de la seconde visite qu'il fit à la maison, je fus littéralement abasourdi. Tandis que je lui montrais une sonate écrite pour violon par Aloys Schmitt, il s'empara tout à coup d'un violon posé sur le piano et me pria de l'accompagner : je dois avouer qu'il se tira d'affaire avec beaucoup d'habileté et d'adresse, bien qu'il ait plutôt esquissé qu'achevé les traits brillants de cette œuvre.

Ayant ainsi fait la connaissance de Mendelssohn, je me tins continuellement en éveil pour quêter de ses nouvelles auprès des nombreux artistes Berlinoïis qui venaient à Francfort et ne tarissaient point d'éloges à son sujet. Ce fut seulement quelques années plus tard que les talents de Félix firent sur moi une impression complète et durable. La Société « Cæcilia » était alors dans toute la vigueur de ses débuts sous l'admirable direction de Schelble. Mendelssohn assista par hasard à l'une des répétitions de cette Société, lors d'un voyage qu'il fit à Francfort, pendant ses vacances du printemps de l'année 1825. Après que nous eûmes chanté quelques chœurs de Judas Macchabée, on insista auprès de lui pour qu'il voulût bien nous jouer quelque chose. S'emparant alors des principales mélodies qu'il venait d'entendre, de celle surtout placée sur les paroles « Voici le héros Conquérant, » il les fonda dans une improvisation magistrale. Il me serait difficile de dire ce que je trouvai le plus merveilleux, ou son contrepoint si savant, l'abondance et la continuité de ses pensées, ou le feu et l'expression de son étonnante exécution. A cette époque, l'esprit de Félix devait surtout subir l'influence de Händel, car les traits qu'il employait étaient entièrement Händéliens: la puissance et la netteté développées dans ses passages en tierces, en sixtes ou en octaves

étaient incomparables, sans viser jamais à aucune recherche : bref, l'impression qui résultait de son improvisation était celle d'une musique à la fois vivante, profonde et géniale. J'étais complètement subjugué. J'eus souvent depuis l'occasion d'entendre son merveilleux talent, je ne crois pas néanmoins qu'il m'ait jamais transporté comme il fit dans cette occasion, alors que Félix n'était âgé que de seize ans.

Le lendemain, ayant la tête encore pleine de ce que je venais d'entendre, je rencontrai un élève de Schmitt, jeune homme de vingt ans environ, décédé depuis longtemps. Nous parlâmes de Mendelssohn : c'est alors qu'il me demanda mon opinion sur le temps d'études que devait exiger une semblable perfection. J'éclatai de rire, car l'excellent garçon s'imaginait bonnement qu'il suffisait pour cela de deux années d'un travail opiniâtre. Ce fut la première fois, et non point, hélas ! la dernière, qu'il m'est arrivé de rencontrer un homme assez naïf pour imaginer que le génie se pouvait acquérir par la pratique.

Les opinions que Mendelssohn avait à cette époque sur l'art et les artistes subissaient l'influence de la fougue si naturelle à son âge, et portaient en elles quelque chose de préconçu et de dogmatique. Cette manière de voir se modifia avec le temps au point de disparaître entière

ment. Un jour que nous allions visiter André à Offenbach, je lui dis, chemin faisant, que mes parents m'enverraient probablement à Weimar pour y continuer mes études musicales sous la direction de Hummel. Il ne fit à cela nulle objection ; mais je me souviens que dans ses propos sur Hummel, il prenait un ton de condescendance analogue à celui dont usait Zelter dans ses lettres à Goethe quand il lui arrivait de parler de Dieu et du monde. Chez André, il me frappa par la précocité et le positif de son langage, bien que tous ses propos respirassent néanmoins le plus pur enthousiasme. André, musicien à la fois brillant, plein d'inspiration et d'une érudition solide, qualité qu'il conserva jusqu'à la fin de sa longue carrière unies à une incomparable fraîcheur de pensée, André, dis-je, ne pouvait s'empêcher de répliquer avec une bonhomie mélangée de beaucoup d'aigreur. Il faisait partie de ce groupe de musiciens dont Mozart est le dieu : la beauté achevée du modèle lui servait de critérium pour juger les compositions d'autrui : on comprendra donc facilement combien peu d'œuvres devaient trouver grâce à ses yeux. La « Jessonda » de Spohr et le « Freyschütz » de Weber faisaient alors triomphalement le tour des théâtres, et André avait de nombreuses objections à opposer à cette musique. Mendelssohn savait complète-

ment par cœur ces choses sur lesquelles son interlocuteur ne pouvait fournir què de vagues notions : tantôt il tombait d'accord avec lui sur certains points, tantôt il différait d'opinion sur d'autres : l'instrumentation de ces opéras excitait surtout son enthousiasme. « Comme l'orchestre y est bien traité ! » s'écriait-il, « et quel son il a ! » Je me figure entendre encore le timbre de sa voix, quand il émettait cette opinion : j'ai, toutefois, la conviction que ces saillies et d'autres de ce genre étaient chez lui le résultat de l'imitation assidue qu'il pratiquait toujours de ses maîtres favoris, plutôt que l'expression de son propre caractère naturellement fort modeste. La discussion s'étendit même à Beethoven, auquel André avait plusieurs fois rendu visite à Vienne. La critique la plus violente qu'il se permettait sur ce grand homme portait surtout sur sa manière de composer, méthode que le savant théoricien d'Offenbach avait eu l'occasion d'entrevoir. Il nous affirma, par exemple, avoir tenu dans ses mains le manuscrit de la symphonie en *la majeur* : il contenait des feuilles entières laissées en blanc, précédées et suivies de pages écrites qui n'avaient aucune espèce de rapport entre elles. Beethoven lui dit qu'il allait remplir ces espaces blancs ; « mais, » prétendait André, « quelle suite logique dans les idées pouvait donc avoir une

musique ainsi composée! » Mendelssohn ne supportait point d'entendre dire de pareilles énormités: il continuait de jouer, avec son puissant style orchestral, des morceaux entiers ou de simples fragments de ces œuvres jusqu'à ce que André, tombé lui-même sous le charme, se trouvât forcé de suspendre un instant ses critiques. En effet comment songer à faire des observations caustiques ou à chercher quelque subtile chicane, en entendant Félix jouer l'Allegretto de la symphonie en *la* majeur?

Un feuillet d'album daté de la « Vallée d'Ehrenbreitstein, 27 septembre 1827, » m'indique l'époque exacte de ma rencontre suivante avec lui. Dans l'intervalle, j'avais habité auprès de Hummel à Weimar: j'avais fait aussi, avec ce dernier, un voyage à Vienne, où je publiai mon œuvre premier: un quatuor pour cordes et piano. Depuis, j'étais revenu travailler à la maison. Un jour que je regardais dans la cour (par hasard cette fois), un jeune homme inconnu la traversa qui portait un chapeau très-luisant et de forme très-élevée. C'était bien la tournure de Mendelssohn, mais combien changée! Il avait grandi et grossi, et l'ensemble de sa personne respirait un air d'élégante recherche tout différent du laisser-aller si facile qu'il adopta généralement dans la suite. Il voyageait avec deux de ses camarades d'études, et se rendait à Horchheim,

près Coblenz, pour y passer une partie des vacances chez un de ses oncles. Malgré la brièveté de son séjour à Francfort, j'eus néanmoins le temps de m'apercevoir que Félix était devenu tout à fait homme, depuis notre dernière entrevue.

Il était descendu chez Schelble. Je profite de l'occasion qui s'offre naturellement à moi de parler de cet homme et de ce musicien si distingué : je le fais avec d'autant plus d'à-propos que Schelble, un des premiers, sut reconnaître le mérite de Mendelssohn et s'efforça de consacrer son influence personnelle à la vulgarisation de sa musique. Schelble était à la fois un musicien d'une érudition peu commune et un pianiste remarquable par le sérieux et l'intelligence qu'il apportait dans l'interprétation des œuvres classiques : de plus, il possédait une splendide voix de baryton-ténor et l'avait cultivée dans le sens imprimé déjà par lui à son exécution au piano : il avait même paru jadis sur les scènes de Vienne et de Francfort. Ses grandes capacités musicales l'avaient mis en rapport avec les meilleurs artistes : il avait été en relation avec Beethoven, de même qu'il était encore l'intime de Spohr. En dépit de la faveur qui accueillit toujours son chant au théâtre, il ne s'y sentit jamais à l'aise : en fait, il semblait n'avoir jamais eu de talent pour jouer la comédie. Lors-

qu'on regardait à la fois et sa figure si belle, si noble, si expressive, mais habituellement si sérieuse, et la raideur de son maintien, on l'aurait certainement pris pour un étudiant, voire même pour un pasteur protestant, plutôt que pour un chanteur d'opéra. J'étais encore enfant quand on me présenta à Schelble. Il avait, à cette époque, abandonné depuis longtemps le théâtre pour occuper une haute position dans l'enseignement musical de la ville de Francfort, où il avait fondé la société de chant « Cæcilia » dont les débuts furent humbles, et qui depuis avait grandi en importance au point d'absorber la plus grande partie de son temps. Personne peut-être ne posséda à un aussi haut degré que Schelble les capacités et l'habileté requises pour diriger une société chorale. A la fois pianiste et chanteur, éloquent et habile à communiquer ses impressions, plein d'enthousiasme pour sa tâche, respecté des hommes, adoré des femmes, unissant la plus vaste intelligence à l'oreille la plus délicate et au goût le plus pur, son influence était également grande, et comme musicien et comme homme. Ses séances d'oratorios se peuvent compter parmi les meilleures interprétations qui aient jamais été données de ce genre d'ouvrages, aussi longtemps du moins que le piano seul y remplit la partie d'accompagnement en la place de l'orchestre, dont les sons,

se confondant avec celui des voix, arrivent à produire parfois une véritable confusion. Son autorité domine encore la Société. Pendant nombre d'années, elle fut dirigée d'après les mêmes principes par son élève Messer, et présentement elle possède un directeur fort capable dans la personne de Carl Müller. Bien que Schelble écrivit peu, il connaissait à fond la composition. Ses jugements dans les grandes choses aussi bien que dans les petites portaient l'empreinte d'une finesse extrême, et ses remarques sur la musique étaient aussi intéressantes que pleines d'aperçus nouveaux.

Schelble avait présenté Félix enfant à la Société. Le don merveilleux d'improvisation du jeune compositeur excita son enthousiasme et capta sa bienveillance ; aussi fut-il le premier directeur de musique qui fit exécuter, hors de Berlin, les œuvres chorales de Mendelssohn. A peine arrivé à Francfort, Mendelssohn vint me prendre et nous courûmes ensemble à la recherche de Schelble. Les morceaux que Félix nous joua tout d'abord furent quelques études de Moschelès. Elles venaient d'être publiées récemment : il en faisait l'éloge avec chaleur et nous en exécuta plusieurs par cœur avec un brio extraordinaire et un plaisir évident. Mais il nous tardait surtout d'entendre quelque œuvre nouvelle de sa propre composition : grand

fut donc notre étonnement quand il se mit à nous jouer, dans un style adorablement tendre et charmant, son quatuor en *la mineur* (1) qu'il venait à peine d'achever. L'impression que nous éprouvâmes lui fit d'autant plus de plaisir que, dans son propre entourage, on n'avait point compris la portée de ce morceau : ce qui lui avait causé à lui-même une pénible sensation d'isolement. A ce quatuor succéda l'Ouverture du Songe d'une Nuit d'Été. Il m'avait dit en confidence tout le temps et l'ardeur qu'il avait employés à sa composition ; — comment dans ses moments de loisir, entre les cours qu'il suivait à l'Université de Berlin, il l'avait improvisée sur le piano d'une belle dame qui demeurait dans le voisinage. « Je n'ai rien fait d'autre pendant toute une année, » disait-il, et certes il n'avait point perdu son temps.

Au printemps précédent, il avait eu le désagrément de voir tomber à Berlin son opéra « les Noces de Camache » : il parlait de cette chute sur un ton de plaisanterie mêlée de quelque contrainte. Contrefaisant à mon intention des dialogues entiers que tenaient divers personnages de la pièce, il variait ses intonations pour prêter à l'ensemble des accents dramatiques. Je ne

(1) Quatuor n° 2, op. 13, contenant le chant : « Ist es wahr ? »

pouvais apprécier l'exactitude de sa mimique, mais je dois avouer qu'elle était aussi naturelle qu'amusante. Toutefois, ces entretiens n'ont laissé dans mon esprit que des souvenirs vagues et d'un médiocre intérêt. Je les crois d'autant moins dignes d'être consignés ici que Devrient (Edouard), dans ses « Souvenirs de Mendelssohn, » nous a donné un récit détaillé de tous ces événements, auxquels il se trouva mêlé activement, à la fois en qualité d'artiste et d'ami de Félix.

Ce dernier m'invita à l'accompagner, lui et ses amis, au moins jusqu'à Bingen : mes parents consentirent volontiers à cette petite excursion. Nous couchâmes à Mayence ; puis le lendemain, allant au Rhin, nous louâmes un petit bateau (il n'y avait point encore de bateaux à vapeur), et après l'avoir approvisionné de toutes sortes de liquides et de comestibles, nous nous laissâmes gaîment aller au courant de cet admirable fleuve. Nous jasions, nous riions, nous ne pouvions nous lasser de tout admirer, et pour donner une idée du genre de plaisanteries que nous pratiquions alors, je citerai Mendelssohn demandant tout à coup à l'un de nous : « Comment traduirais-tu *mouchettes* en hébreu ? » Quand j'arrivais en vue du « Mäuse-thurm », j'avertis mes compagnons que, n'ayant point la permission d'aller plus loin, je me trou-

vais dans la nécessité de débarquer à Rüdesheim, mais il ne voulurent rien entendre, et je ne me laissai que trop facilement persuader de rester. Ils atterrirent à Horchheim, et, le soir, je me trouvai tout seul à Coblenz dans une situation fort désagréable. Mon retour à Francfort est une véritable odyssee dont le souvenir se dresse devant moi tellement vivace et détaillé que je ne puis m'empêcher de le retracer ici. Je le fais plutôt pour mon plaisir que pour celui du lecteur, dont je réclame toute l'indulgence.

Ma petite provision d'argent était presque épuisée; déjà, dans le bateau, j'avais vaguement soupçonné la chose; mais pour rien au monde je n'aurais consenti à en emprunter à mes compagnons de route. Abandonnant donc toute idée de souper ce soir-là, je courus à la poste; je retins et payai ma place dans la diligence de Bingen, et tout compte fait, après cette opération, je me trouvai posséder encore douze kreutzers de consolation. Le lendemain matin, de bonne heure, j'étais à Bingen; je me dirigeai vers le quai, encore désert à cette heure, car le soleil ne faisait que se lever. L'air était délicieusement frais et tranquille: un batelier s'approcha de moi, me demandant si je désirais traverser, « Oui », lui répondis-je, « je voudrais « bien que vous me transportiez à Rüdesheim ;

« mais que le ciel vous récompense pour votre « peine, car je n'ai que six kreutzers à vous « donner. » Cet homme avait un cœur sensible ; peut-être pensait-il qu'il valait mieux gagner peu de chose que rien du tout ; le fait est qu'il me prit volontiers dans sa barque et me fit passer l'eau. La matinée était vraiment splendide : je sentais le courage me revenir, et c'est avec la joie au cœur que je repris ma course errante à travers cet adorable Rheingau. Avec mes six derniers kreutzers, j'achetai du pain et des poires pour me soutenir : puis la pensée me vint tout à coup d'un port dans lequel j'espérai littéralement me précipiter et trouver un soulagement à mes misères. A Bieberich, alors capitale du Duché de Nassau, vivait une de mes connaissances, le Maître de chapelle de la Cour, nommé Rummel. C'était un excellent homme et un compositeur distingué, bien qu'il abusât un peu de sa facilité d'écrire : cela ne l'empêchait point d'avoir ses admirateurs ; on pouvait voir en effet à toutes les foires de Francfort son nom affiché dans le magasin de musique du fameux Schott et C^e. Combien souvent, lorsque j'étais enfant, ne me suis-je point arrêté à la devanture de ce magasin, dévorant des yeux les titres de ses nombreuses compositions ! Il était dix heures du matin environ quand je passai le seuil de sa demeure, où je fus cordia-

lement reçu. Après les salutations d'usage, j'allai au piano et je lui demandai de me montrer ses dernières compositions, ce qu'il fit volontiers. Je jouai une sonate, puis une autre, puis une fantaisie suivie d'un rondo et de variations; je ne cessai de lui demander de sa musioue, jusqu'au moment où la servante entra, portant une soupière fumante. « Ne voulez-vous point rester à dîner ? » dit le Maître de chapelle avec un son de voix que mon inquiétude me faisait trouver peu engageant. « Avec plaisir » répondis-je. Enfin je respirai à l'aise ; j'étais sauvé ! Après dîner, il eut l'obligeance de m'accompagner à Castel, et comme il connaissait dans leurs menus détails les habitudes et les ressources de la localité, il retint ma place pour Francfort dans une espèce de diligence nommée *Haude-rer*. J'arrivai à la maison sain et sauf : le cocher fut payé : je racontai mes aventures; je montrai le feuille d'album de Mendelssohn, et tout alla bien. O beaux jours de jeunesse !





CHAPITRE II.

PARIS. — DU MOIS DE DÉCEMBRE 1831 AU MOIS
D'AVRIL 1832.

LA publication des lettres de Mendelssohn nous a révélé la diversité des impressions qu'il éprouva pendant son séjour dans la Capitale de la France, ce Paris qui était alors aussi la Capitale de l'Europe. Là, comme partout ailleurs, les circonstances le firent se heurter à des hommes aussi bien qu'à des choses pour lesquels il n'avait nulle sympathie ; il aurait préféré se tenir soigneusement à l'écart, mais sa résistance fut vaine, et le milieu finit par l'absorber.

Les quelques années qui suivirent la Révolution de juillet se peuvent compter parmi les plus brillantes de l'Histoire de France moderne. L'impression produite par les « Trois Journées » subsistait encore vivace dans l'esprit du peuple ; une impulsion nouvelle venait d'être donnée à toutes les branches de l'activité humaine ; la littérature, les arts principalement, étaient pleins d'une vie exubérante de vigueur et de

mouvement. En ce qui concerne notre musique bien aimée, nous ne pouvions guère désirer un meilleur état de choses. Les concerts, dits du Conservatoire, dirigés par Habeneck, brillaient alors de tout l'éclat de leur nouveauté ; les symphonies de Beethoven y étaient exécutées avec une perfection et accueillies avec un enthousiasme qu'à bien peu d'exceptions près, je n'ai jamais vus dépassés depuis. Cherubini écrivait ses messes pour la chapelle des Tuileries et Meyerbeer inaugurait au Grand Opéra avec « Robert le Diable » sa longue série de triomphes. Rossini écrivait « Guillaume Tell » ; Scribe et Auber étaient à l'apogée de leur activité, et la fine fleur des chanteurs de l'Europe composait le personnel du Théâtre Italien ; enfin, nombre d'artistes, de talent fort divers, habitaient Paris, ou s'y rendaient dans l'espoir d'y moissonner des lauriers.

Baillet, bien que dans un âge avancé, jouait encore avec tout le feu et la poésie de la jeunesse ; Paganini venait de donner douze concerts au Grand Opéra ; Kalkbrenner, avec son exécution brillante, représentait l'école de Clementi ; Chopin lui-même venait de s'établir à Paris, quelques mois avant l'arrivée de Mendelssohn ; et Listz, inspiré par le formidable ébranlement qu'il avait reçu de Paganini, vivait dans la retraite, tout en exécutant les tours de

force les plus extraordinaires. La musique de chambre allemande n'avait point encore la vogue qu'elle devait acquérir plus tard, mais le quatuor de Baillot possédait des abonnés fanatiques; et nombre de maisons allemandes et françaises cultivaient avec amour la musique la plus sérieuse et recevaient avec affabilité les artistes de talent. Etant donné un semblable milieu, on imaginera facilement l'accueil empressé que Mendelssohn dut trouver dans les meilleurs salons dilettantes.

Le premier souvenir qu'éveille en moi son arrivée à Paris est celui de la « Walpurgisnacht. » Je crois voir encore l'écriture menuce, serrée et délicate de cette partition, telle qu'il l'apporta d'Italie. Longtemps, je l'ai gardée chez moi, et l'impression charmante que j'en reçus à la première lecture ne s'est jamais démentie depuis. J'en fus même frappé à un tel point que la musique m'en était encore parfaitement familière seize ou dix-sept ans après, lorsque j'en dirigeai moi-même l'exécution et que je l'entendis ainsi pour la première fois. Il nous joua aussi la romance sans paroles en *mi* (liv. I, n° 1). Il l'avait écrite en Suisse et se sentait quelque peu impatient de la faire entendre à ses amis, car il eut soin, à peine arrivé, de la jouer au D^r Franck et à moi-même sous le nom fantaisiste qu'il venait d'inventer et

dont on a tant abusé depuis. Les morceaux de musique à l'enfancement desquels on a assisté et qui acquièrent dans la suite une grande popularité, ressemblent quelque peu à ces personnes qu'on a connues toutes petites, alors qu'elles n'étaient guère célèbres et pour lesquelles on conserve toute la vie les sentiments d'un père ou tout au moins d'un parrain : cette réflexion m'est suggérée par les romances sans paroles de Mendelssohn.

La première fois que j'entendis réellement Félix dans la plénitude de ses moyens, ce fut un certain soir chez Leo Valentini, dans le trio en *ré majeur* de Beethoven. Une des particularités de Mendelssohn était sa singulière retenue, quand il jouait à ses amis intimes quelque œuvre nouvelle de sa composition : il semblait alors qu'il craignît de voir son toucher augmenter l'impression de la composition elle-même. Il ne se laissait entraîner que dans l'exécution au piano de ses œuvres d'orchestre, alors que son attention se trouvait complètement absorbée. Mais il était tout feu et tout flamme en rendant la musique des grands maîtres.

Ce fut pendant ce même hiver que je l'entendis le plus souvent dans tout l'éclat de son talent chez Baillot et aussi dans le salon d'une dame vénérable et vénérée, M^{me} Kiéné, dont la fille, M^{me} Bigot (décédée à cette époque), avait donné

quelques leçons de musique à Félix enfant. Il exécutait avec Baillot les sonates de Bach et de Beethoven, les concertos de Mozart avec accompagnement de quatuor, pour lesquels il improvisait des points d'orgue splendides. C'est là que je l'entendis aussi jouer son quatuor pour piano avec instruments à cordes en *si mineur*, et d'autres pièces de sa composition. Baillot ne réunissait chez lui qu'un cercle fort restreint d'auditeurs, mais par compensation, ce cercle était exclusivement composé de personnes cultivées, pour lesquelles l'art était une véritable passion : c'est dire par là tout le respect religieux qui présidait à l'audition des chefs-d'œuvre classiques dans le salon de ce grand violoniste. Mendelssohn avait apporté avec lui, à Paris, le brouillon de l'Ouverture des « Hébrides. » Il me raconta que non-seulement la forme générale de cette œuvre et sa couleur lui furent suggérées par l'aspect de la grotte de Fingal, mais encore qu'il écrivit de suite sur les lieux mêmes les premières mesures dans lesquelles se trouve exposé le thème principal qui sert de base au morceau entier.

Le soir du jour où la chose lui arriva, il alla en compagnie de son ami Klingemann faire visite à une famille écossaise. Dans le salon se trouvait un piano; mais hélas! c'était un dimanche: il ne fallait donc point espérer pouvoir

faire de la musique ce jour-là, et Mendelssohn se trouva dans la nécessité d'user de toute sa diplomatie pour obtenir que l'instrument fût ouvert une seule minute, afin de permettre à Klingemann d'entendre le thème en question, véritable embryon de cette Overture maîtresse et originale que Félix devait terminer seulement quelques années plus tard à Düsseldorf.

Parmi les musiciens parisiens qui s'intéressaient le plus au jeune artiste si richement doué, il importe de citer en première ligne Habeneck. Nombre des plus admirables musiciens de l'Orchestre du Conservatoire, les plus jeunes surtout étaient très-dévoués à Félix : je comptais la plupart de ces derniers parmi mes amis personnels : Mendelssohn eut toujours grand plaisir à les voir ; eux de leur côté s'attachèrent à lui avec cette vive sympathie si naturelle au caractère français. Parmi ces artistes, je dois mentionner spécialement Franchomme l'excellent violoncelliste, et Cuvillon et Sauzay, deux violonistes de talent, élèves de Baillot : Sauzay devint même, dans la suite, le gendre de son maître.

« Ce bon Mendelssohn, » avaient-ils l'habitude de dire, « quel talent, quelle tête, quelle « organisation ! » Cuvillon lui ouvrait son âme tout entière, et je me rappelle l'émotion de Félix me racontant, un soir, une des confidences

qu'il en avait reçue : comment dans son enthousiasme pour Baillot, Cuvillon était venu à Paris lui demander des leçons : comment il s'était imaginé voir ce grand artiste mener le train d'un prince : comment il s'était dépeint à lui-même sa maison et son genre de vie, comment aussi, en place du roman qu'il avait rêvé, il trouva ce roi des violonistes logé *au troisième* (1) ; dans une situation de fortune fort précaire ; donnant des leçons tout le jour ; accompagnant de jeunes dames au piano, ou bien encore faisant sa partie à l'orchestre ! Cuvillon lui avait avoué de même toute la tristesse que ce spectacle lui avait fait éprouver, tant il était loin, dans sa simplicité, de s'imaginer qu'un tel état de choses eût jamais pu exister !

Mendelssohn se produisit en public à Paris par l'intermédiaire de Habeneck et de sa « Société des Concerts. » Il joua le concerto en *sol majeur* de Beethoven avec un succès dont nous pouvons voir le récit consigné dans sa correspondance qui a été publiée (2). L'ouverture du « Songe d'une Nuit d'Été » fut exécutée par la même Société et couverte d'applaudissements. J'assistai à la première répétition de cette œuvre. Le second hautbois manquait, mais à la rigueur on

(1) En français dans l'original.

(2) Lettres à sa mère des 15 et 31 mars 1832.

pouvait s'en passer : seulement, au moment de commencer, on s'aperçut aussi de l'absence du timbalier. C'est alors qu'au grand amusement de tous, Mendelssohn sauta sur l'estrade de l'orchestre, s'empara des baguettes des timbales sur lesquelles il exécuta un roulement aussi nourri que celui d'un tambour de la vieille garde. Lors de l'exécution publique de son œuvre, on lui avait assigné, conjointement avec deux amateurs distingués de musique, une loge de premier rang. Après le dernier *forte* qui est suivi de la réapparition des fées, un de ces Messieurs dit à son compagnon : « C'est très-bien, très-bien, mais nous savons le reste » (1) ; puis tous deux s'éclipsèrent sans vouloir entendre le « reste, » et sans avoir pu soupçonner qu'ils avaient été assis tout le temps à côté du compositeur.

Mendelssohn fut profondément blessé de la tournure désagréable que prirent ses derniers rapports avec ce splendide orchestre. Il avait été convenu qu'on donnerait sa symphonie de la Réformation ; une répétition de l'ouvrage avait même eu déjà lieu. Je n'y assistai point, mais le récit unanime que m'en firent tous mes jeunes amis fut que cette œuvre avait déplu à l'orchestre ; le fait est qu'elle fut rayée du programme.

(1) En français dans l'original.

Cuvillon prétendait qu'elle était trop savante, trop fuguée; qu'elle manquait de mélodie, etc. etc. Le compositeur dut jusqu'à un certain point tenir compte de ces critiques, car cette symphonie ne fut point publiée de son vivant. A l'époque dont je parle, il l'estimait beaucoup, c'est dire par là combien il fut peiné de l'indifférence avec laquelle le parti fut pris de ne la point exécuter en public. Je m'abstins de lui rappeler jamais cette circonstance fâcheuse; de son côté, il ne m'en souffla mot dans la suite.

Pendant le même hiver qu'il vécut à Paris, Félix eut encore de plus sérieux chagrins. Un matin, je le vis arriver tout en pleurs dans ma chambre, et il lui fallut se remettre un moment avant de me pouvoir annoncer que son ami Edouard Rietz, le violoniste, venait de mourir. Ce qu'il m'en dit alors, la façon dont il me décrivit ses manières et son talent, tout me prouva la grandeur du chagrin que cette perte lui faisait éprouver. Dans la suite, quand je parcourus sa correspondance imprimée, je retrouvai la même douleur exprimée en une forme plus élevée et plus calme; mais dans le premier moment il ne put se maîtriser.

A cette triste nouvelle succéda celle de la mort de Goethe: cette dernière m'affecta moi-même profondément, bien qu'une existence merveilleusement complète, comme le fut la sienne,

dût remplir nos âmes d'admiration plutôt que de regret. Mendelssohn me fit un récit détaillé de sa dernière visite à « l'*Alter Herr* » et de la séance dans laquelle il lui esquissa sur le piano l'Histoire de la Musique Moderne depuis Bach jusqu'à Beethoven. Il me dit, avec un pénible sentiment d'inquiétude, le vide terrible qu'allait faire la mort de Goethe dans l'âme de Zelter, ajoutant même ces paroles prophétiques : « Tu verras qu'il ne lui survivra pas longtemps. » Quelques mois plus tard, Zelter suivait dans la tombe l'ami qui lui avait octroyé une petite place dans son palais d'immortalité.

En somme, la lecture de la correspondance de Mendelssohn nous prouve, jusqu'à l'évidence, qu'à Paris, l'existence qu'il mena fut agréable et facile, s'abandonnant tout entier, comme il faisait, aux plaisirs du moment. Il dépensait une grande partie de son temps à jouer aux échecs ; il y excellait, et ses adversaires habituels, le poète Michel Beer, frère de Meyerbeer, et le Docteur Hermann Franck ne le battaient que par hasard. Franck ne voulait jamais convenir de son infériorité : aussi Mendelssohn s'empres-
sait-il de répéter invariablement, après chacune de ses victoires, cette phrase sacramentelle :
« Nous jouons tout à fait également bien —
« *tout à fait également* — seulement je joue un
« tout petit peu mieux. »

Mendelssohn voyait rarement Meyerbeer, lequel, à n'en pas douter, était un de ses admirateurs sincères. A cet égard, je rapporterai un plaisant petit incident qui eut lieu quelques jours après l'arrivée de Félix à Paris. On avait souvent dit à Mendelssohn qu'il ressemblait fidèlement au compositeur de « Robert » : au premier abord, sa figure et l'aspect général de sa personne donnaient quelque fondement à ce rapprochement, d'autant plus que tous les deux étaient coiffés de même. Je le taquinais parfois à ce sujet : il en fut tellement agacé, qu'un matin je le vis arriver avec ses cheveux coupés absolument ras. Notre cercle d'amis s'amusa beaucoup de cette histoire, surtout quand nous apprîmes que Meyerbeer en avait connaissance. Son naturel d'une inaltérable bonté lui avait fait accepter la chose de la façon la plus charmante.

Mendelssohn, s'était rencontré à Munich avec Chopin, alors occupé d'y donner des concerts dans lesquels il révélait au public son habileté remarquable. Sans relations d'aucune espèce lors de son arrivée à Paris, Chopin avait reçu un accueil fort aimable de Kalkbrenner dont on ne saurait trop louer hautement l'hospitalité prévenante autant qu'intelligente et délicate. Kalkbrenner rendait pleinement hommage au talent de Chopin, tout en mêlant à cet hommage

une nuance de protection. Il ne trouvait point, par exemple, sa *technique* (1) suffisamment développée; aussi l'engagea-t-il de suivre le cours qu'il avait fondé, dans ce but, pour ses élèves les plus avancés. Chopin, doué d'une délicatesse d'âme excessive, n'osa se refuser absolument à ce désir; il se rendit donc de temps à autre à ce cours pour voir ce qui s'y faisait. En apprenant cela, Mendelssohn entra dans une violente colère, car il avait une haute opinion du talent de Chopin; tandis que, d'autre part, Kalkbrenner l'avait déjà froissé à Berlin par son charlatanisme. Un soir, en effet, dans le salon de Mendelssohn à Berlin, Kalkbrenner venait d'exécuter une grande fantaisie: Fanny lui demandant si c'était là une improvisation, il répondit avec aplomb que c'en était une. Le lendemain matin néanmoins Fanny et son frère découvrirent la susdite improvisation publiée note pour note sous le titre « *Effusio Musica.* » Ce n'est donc point sans motif que Mendelssohn trouvait monstrueux ce fait de voir Chopin consentir à descendre au point de passer pour l'élève de Kalkbrenner: il ne se gênait guère pour émettre hautement son avis à cet égard. Les choses devaient d'ailleurs peu après reprendre un cours plus naturel. Chopin donna à la salle Peyel une

(1) En français dans l'original.

soirée à la quelle assistèrent toutes les notabilités musicales de la capitale : il y joua son concerto en *mi mineur*, des mazurkas et des nocturnes et enleva son auditoire. Mendelssohn, de son côté le couvrit d'applaudissements frénétiques, et depuis ce jour, il ne fut plus question du manque de *technique* de Chopin.

Les relations de Kalkbrenner avec Mendelssohn étaient toujours quelque peu tendues, mais les avances du premier étaient telles, que Félix ne pouvait guère s'y soustraire entièrement. Plusieurs fois nous dinâmes ensemble chez Kalkbrenner ; le temps s'y passait fort agréablement, mais jamais sollicitation, quelque pressante qu'elle fût, ne put engager Félix à toucher son piano. A dire vrai, nul d'entre nous n'était reconnaissant envers Kalkbrenner de toutes ses politesses : tout au contraire, nous prenions plaisir à le tourmenter. Un jour, entre autres, je me rappelle que Mendelssohn, Chopin, Listz et moi nous étions attablés devant un des cafés du boulevard des Italiens, dans une saison et à une heure où notre présence dans ce lieu pouvait paraître fort extraordinaire, quand nous vîmes tout à coup Kalkbrenner se dirigeant de notre côté. Sa grande ambition étant toujours de poser pour le parfait gentilhomme, nous savions qu'il lui serait extrêmement désagréable de se trouver en aussi tapageuse compagnie ; aussi l'en-

tourâmes-nous avec les démonstrations de la plus vive amitié, l'assaillant d'une telle bordée de paroles, que le pauvre homme, dans son désespoir, ne savait où donner de la tête, ce qui nous faisait désopiler la rate. La jeunesse est sans pitié !

Je dois conter encore ici une petite histoire (si le fait en question est digne d'un nom aussi pompeux :) elle montrera de quelles joyeuses folies Mendelssohn était capable à cette époque. Une nuit, comme nous traversions le boulevard désert, en regagnant notre demeure, à une heure fort avancée, Félix, interrompant brusquement la conversation assez sérieuse que nous tenions en marchant, s'écria : « Il nous faut faire à Paris « quelques-uns de nos sauts d'autrefois ! Allons, « sautons ! Attention ? Une ! Deux ! Trois ! » Je ne présume point que mes sauts aient été fort brillants, car j'étais abasourdi par l'imprévu de la proposition, mais je n'oublierai jamais ce moment.

Peu de temps après l'arrivée de Mendelssohn à Paris, le Dr Franck et moi, nous étions un jour dans sa chambre, attendant son retour, quand nous le vîmes paraître la figure rayonnante, nous déclarant, en même temps, qu'il venait d'assister « à un miracle, à un vrai miracle. » Et comme nous le pressions de questions : « N'est-ce point un miracle ! » ajouta-t-

il, « je viens de chez Erard où j'étais avec
« Listz à qui je montrais le manuscrit de mon
« Concerto (1); il me l'a exécuté, à première
« vue, à la perfection, bien que l'écriture en
« soit à peine lisible : impossible de le rendre
« mieux ; cela était tout à fait merveilleux ! »
Ce récit ne me surprit guère, j'en avoue : depuis
longtemps, en effet, je savais, par expérience,
que Listz excellait à jouer toute espèce de mu-
sique à première vue, parce qu'il était alors
obligé d'y consacrer toute son attention. A la
seconde lecture, il ajoutait toujours quelque
chose pour sa propre satisfaction.

Je ne puis, non plus, passer sous silence le
violoniste Ole Bull, qui devint depuis si célèbre.
A peine échappé des classes de théologie, il
visitait Paris pour la première fois. Son en-
thousiasme pour la musique ne connaissait point
de bornes, et pourtant on ne pouvait encore dé-
couvrir dans son talent la moindre trace d'ori-
ginalité. On ne vit jamais auditeur d'humeur
plus plaisante. Ses aperçus sur la musique et
les musiciens, exprimés dans un allemand
d'une pureté douteuse et par cela même d'au-
tant plus amusant, formaient pour nous un vé-
ritable régal. Souvent nous l'invitions à dîner :
il ne se lassait jamais alors de nous entendre

(1) Concerto pour piano en *sol mineur*, op. 25.

jouer. Je le retrouvai quelques années plus tard ; il était devenu un virtuose célèbre ; une sorte de maniéré remplaçait malheureusement alors l'élément suédois qui m'avait tant charmé tout d'abord dans sa nature.

Mendelssohn voyait de temps à autre Chérubini. « Quel être extraordinaire ! » me dit-il un jour en me parlant de lui : « tu ne te serais « jamais imaginé qu'un homme pût être un « grand compositeur sans posséder ni sensibi- « lité, ni cœur, ni aucune autre espèce de sen- « timent, quel que soit son nom : eh bien, moi, » je te déclare que Chérubini fait tout sortir de « son seul cerveau. Telle est ma conviction. » Une autre fois, il me raconta qu'il était allé lui montrer une composition à huit parties écrite *a capella* (c'était je crois son « *Tu es Petrus* »)(1); Félix ajouta : « Le vieillard est vraiment par « trop pédant : dans un endroit où j'avais em- « ployé une suspension de tierce, à la fois dans « deux parties, il ne voulut jamais me la laisser « passer. » Quelques années plus tard, parlant par hasard de cet incident, Mendelssohn disait : « Le vieillard avait raison, après tout, on ne « doit point les écrire. »

La puissante mémoire de Félix était, pour lui tout autant que pour nous tous, une source

(1) Œuvre posthume, op. 111.

abondante de jouissances. Sa provision intellectuelle consistait bien moins dans la musique qu'il apprenait par cœur que dans celle qu'il retenait naturellement, Dieu sait dans quelles proportions ! Etions-nous quelques amateurs de musique réunis ensemble, si la conversation languissait, il s'asseyait au piano, nous exécutait quelque morceau extraordinaire, et s'amusa ensuite à nous en faire deviner l'auteur. Un jour, il nous joua l'air des « Saisons », de Haydn. « *Dans son inquiétude, le voyageur incertain de sa route s'arrête embarrassé* » (1). sans omettre une seule note de l'accompagnement si compliqué du violon. On aurait juré qu'il venait de nous donner un morceau écrit régulièrement pour le piano, aussi restâmes-nous longtemps presque autant embarrassés que le voyageur en question.

L'abbé Bardin, grand amateur de musique, réunissait chez lui, une fois par semaine, dans l'après-midi, un certain nombre de musiciens et d'amateurs : une masse de musique était exécutée très-sérieusement et d'une façon fort complète à ces séances, bien qu'elles ne fussent point, en général, précédées d'une répétition. Je venais justement de jouer en public le Con-

(1) Air de ténor en *mi mineur* de la 4^e partie (Hiver) des « Saisons » de Haydn.

certo de Beethoven en *mi bémol*, et je fus prié de le redire à l'une des prochaines réunions de cette société d'amateurs. Les parties d'orchestre, y compris le quatuor de cordes, étaient au grand complet; mais les exécutants manquaient pour les instruments à vent. « Je vais faire le « vent », dit Mendelssohn, en s'asseyant à un petit piano placé tout auprès du grand. — Il joua si fidèlement alors de mémoire les parties des instruments à vent, qu'il n'omit point, je crois, même une seule note du second cor; il accomplit ce tour de force aussi naturellement et aussi simplement que si ce n'eût été là qu'une simple bagatelle.

Quel bon temps ! Lorsque nous n'avions d'engagement nulle part, nous nous donnions généralement rendez-vous dans l'après-midi. Nous nous privions volontiers de déjeuner pour n'avoir point à sortir dans la matinée ; mais en revanche, quelque temps avant le dîner, une terrible fringale travaillait notre estomac et nous obligeait à visiter la boutique du pâtissier. Je suis tenté de croire pourtant que notre jeûne était tout bonnement un prétexte pour excuser notre passion de la pâtisserie. Le soir, nous nous rendions souvent au théâtre, surtout au Gymnase dramatique, pour lequel Scribe travaillait presque exclusivement, à cette époque ; une des perles de ce théâtre était la charmante

actrice, Léontine Fay, qui nous ensorcela complètement. Elle jouait, dans les comédies de Scribe, ces rôles de jeunes mariées que l'auteur place dans des situations douteuses pour mettre en relief leurs trésors de grâce et de sensibilité. Brunette, avec une taille svelte, elle avait les yeux d'un noir profond : une grâce indescriptible ornait tous ses mouvements, et sa voix nous allait droit au cœur. Une de nos passions était encore la célèbre Taglioni, la première qui rendit ce nom illustre dans le monde entier. Personne ne m'a fait sentir comme elle toute la poésie de la danse et de la pantomime : il me semble impossible d'imaginer quelque chose de plus touchant et de plus beau que la mimique de la Sylphide. Börne, en parlant d'elle, dit quelque part : « Elle voltige autour d'elle-même, étant « à la fois le papillon et la fleur », jolie métaphore, qui ne peint pourtant qu'en partie le charme de sa personne.

J'avais précédemment écrit et joué en public un concerto pour piano de ma composition. Le dernier morceau ne me plaisait guère, et, comme je devais l'exécuter de nouveau pendant le séjour de Mendelssohn à Paris, je me déterminai à composer un nouveau finale, dans lequel je voulus peindre Léontine Fay. Ce finale était à peine commencé, quand on m'envoya prévenir que la date du concert venait d'être avancée :

Mendelssohn soutint alors que je ne pourrais jamais terminer ma besogne à temps. J'affirmai le contraire, de mon côté ; et l'enjeu du pari fut un souper que le perdant devait payer. Les dénégations de mon ami me poussèrent à tenter un véritable tour de force, et je mis de suite en partition tous les fragments du morceau destinés à l'orchestre, avant d'avoir couché sur le papier une seule note de mon solo. Le copiste m'aida de son mieux ; aussi le résultat fut-il, que j'arrivai à temps pour jouer le nouveau finale au jour fixé. Félix offrit le souper et pria de se joindre à nous, le célèbre harpiste Labarre, garçon aussi spirituel et distingué que gai compagnon. J'abandonne au mérite intrinsèque de mon œuvre la question de décider jusqu'à quel point j'ai réussi le portrait de Léontine Fay : je dois confesser pourtant que Félix le trouvait assez ressemblant.

Au milieu de toutes ces distractions, Mendelssohn saisissait avec empressement tous les instants qu'il pouvait consacrer à des travaux dont le sérieux formait un contraste frappant avec la vie qu'il menait à cette époque. Il s'occupait généralement de donner les dernières touches à d'anciens morceaux, soit de musique d'église, soit de musique de chambre, comme, par exemple, son quintette à cordes en *la*, etc., etc. De musique absolument nouvelle, il n'en écrivit

guère pendant ces quelques mois : je me rappelle pourtant qu'il me joua quelques nouveaux chants, ainsi que de petites pièces pour piano. Je venais de terminer mes trois premiers trios, et l'intérêt si amical et si chaleureux qu'il leur témoigna me fut un puissant encouragement. Quand il aimait quelque chose, il l'aimait de toute son âme : dans le cas contraire, il exprimait ses sensations d'une façon fort singulière. Je lui jouais, un jour, une de mes compositions depuis longtemps détruite ; l'agacement qu'elle lui produisit le fit se rouler à terre tout autour de la chambre. Il y avait un tapis fort heureusement ! Combien de soirées n'avons nous point passées ensemble, tranquillement assis auprès d'un feu flambant et gai, et discourant de l'art et des artistes ? Toujours d'accord sur les questions capitales, nous différions considérablement d'opinion sur les compositeurs italiens et français, que j'estimais infiniment plus que lui. Parfois il n'épargnait pas même les maîtres dont il faisait le plus de cas. Je lui ai entendu dire de Händel qu'on pourrait sans trop d'improbabilité lui supposer la possession d'une série de tiroirs pour la confection de la musique de ses chœurs : les étiquettes de ces tiroirs devaient, selon lui, porter les suscriptions suivantes : « militaires, » « païens, » « religieux, » etc. etc...

En parlant du Théâtre en général, il émet-

tait l'avis qu'on n'avait jamais produit un chef d'œuvre aussi parfait et aussi complet que le « Guillaume Tell » de Schiller et quelques autres drames du même auteur; il soutenait qu'un homme doué d'une énergique volonté pouvait accomplir d'aussi grandes choses dans le même genre. Bien qu'il eût pleine conscience des points faibles qui se font remarquer dans les œuvres de Weber, il aimait ces œuvres et vouait à leur auteur une profonde affection. Félix confessait lui-même qu'il n'osa point approcher Weber à l'époque où ce dernier vint à Berlin diriger en personne la représentation du Freychütz. Une autre fois encore, après une répétition, Weber, sortant du théâtre pour aller chez les Mendelssohn, voulut emmener Félix avec lui; mais ce dernier, refusant obstinément cet honneur, se mit à courir de toutes ses forces, en prenant une rue latérale, pour gagner plus vite sa demeure, où il arriva juste assez à temps pour en ouvrir lui-même les portes à l'illustre *Herr Hof-Capellmeister*.

Je crois que de toutes les œuvres de Mozart, c'est la *Zauberflöte* que Félix affectionnait le plus. Il lui semblait inouï que ce grand musicien ait pu exprimer avec autant d'exactitude tout ce qu'il voulut, sans dépasser ni rester en deçà de la ligne qu'il s'était tout d'abord tracée, employant toujours les moyens les plus simples

pour arriver, dans la plénitude de sa conscience d'artiste, à l'expression la plus complète de la beauté la plus achevée.

Mes parents ayant réclamé ma présence à la maison, je fus à mon grand regret obligé de quitter Paris quelques semaines avant le départ de Mendelssohn. Il vint avec quelques uns de mes jeunes amis me reconduire au célèbre Hôtel des Postes de la rue J.-J. Rousseau. « Je t'envie réellement » s'écria-t-il, « de rentrer « en Allemagne, au printemps: c'est bien la « plus délicieuse chose du monde! » Pendant les derniers jours qu'il passa à Paris après mon départ il eut une attaque de choléra qui fut heureusement sans gravité. De Paris il se rendit à Londres, et ne revint jamais depuis dans la capitale de la France.





CHAPITRE III.

AIX-LA-CHAPELLE ET DUSSELDORF.

MAI 1834. — MARS 1835.

Félix Mendelssohn à sa Mère (1).

« Düsseldorf, 23 mai 1834.

JE suis allé, il y a huit jours, à Aix-la-
« Chapelle avec les deux Woringen.
« Un ordre parti du Cabinet, cinq
« jours seulement avant le Festival,
« autorisait ce dernier et en fixait la date à l'é-
« poque de la Pentecôte : cet ordre est conçu de
« manière à faire croire que l'autorisation
« pourra s'étendre aux années suivantes. Il
« nous a fallu supporter onze heures de voiture :
« j'en ai eu le dos tellement scié qu'en arrivant
« j'étais de fort méchante humeur. Nous nous
« sommes rendus de suite à la répétition ; je
« m'assis dans une stalle, et j'écoutai quelques
« morceaux de « Déborah. » Me tournant alors

(1) 2^e volume des *Lettres de Mendelssohn*.

« vers Woringen, je lui dis que je trouvais fort
« beau le travail de Hiller et que j'allais —
« séance tenante — lui écrire ; chose que je n'a-
« vais point faite depuis deux ans. En réalité,
« l'œuvre de Hiller est si peu prétentieuse et
« produit si bon effet, bien que demeurant tout
« le temps subordonnée à celle de Händel, qu'il
« n'est nul besoin d'y faire des coupures ; enfin
« j'étais enchanté de rencontrer quelqu'un qui
« pensait comme moi et qui venait de faire ce
« que j'aurais justement fait moi-même. Au
« premier rang des loges, je remarquai un
« monsieur portant la moustache : il était assis
« et suivait attentivement la partition : après la
« répétition, il descendit sur la scène, sur la-
« quelle je montai moi-même : nous nous ren-
« contrâmes dans la coulisse, et, bien vrai, c'é-
« tait Ferdinand Hiller, qui se précipita dans
« mes bras, et, dans sa joie, faillit m'étouffer en
« me serrant contre lui. Il avait quitté Paris
« pour venir entendre son oratorio ; Chopin avait
« interrompu ses leçons pour l'accompagner :
« c'est ainsi qu'une fois encore nous nous som-
« mes trouvés réunis. Je pouvais dès lors jouir
« pleinement du Festival ; nous ne nous quit-
« tâmes plus et nous louâmes en commun une
« loge au théâtre où devait se donner le concert.
« Inutile d'ajouter que, le lendemain matin,
« nous étions tous trois au piano : cette séance

« m'a fait éprouver de bien vives jouissances.
 « Leur toucher, à tous deux, s'est encore per-
 « fectionné: Chopin est présentement un des
 « premiers pianistes de notre époque, un second
 « Paganini jouant des choses entièrement nou-
 « velles et toutes sortes d'impossibilités qu'on
 « n'aurait jamais osé rêver. Hiller, lui aussi, est
 « un exécutant remarquable: son jeu puissant
 « n'exclut point une certaine grâce coquette. Ils
 « ont toutefois développé quelque peu leur ta-
 « lent sous cette préoccupation vraiment pa-
 « risienne de la recherche de l'effet et des oppo-
 « sitions violentes: c'est ainsi qu'ils perdent
 « souvent de vue la mesure et le calme, hors
 « desquels il ne saurait exister de sentiment
 « réellement musical. Peut-être vais-je trop
 « loin moi-même dans la voie opposée: c'est
 « ainsi que nous suppléons à nos imperfections
 « mutuelles et que que tous trois nous avons
 « quelque chose à apprendre l'un de l'autre, je
 « le pense du moins: il me semblait seulement
 « que j'avais la tournure d'un maître d'école,
 « tandis qu'on les aurait pris pour des *mirliflors*
 « ou des *incroyables* (1). Après le Festival, nous
 « fîmes route ensemble jusqu'à Düsseldorf où
 « nous passâmes une très-agréable journée à
 « causer et à faire de la musique, puis le lende-

(1) En français dans l'original.

« main je les accompagnai à Cologne d'où ils
« sont partis ce matin même pour Coblenz par
« le bateau à vapeur. Moi, de mon côté, je re-
« gagnai mon domicile. Ainsi se termina ce
« charmant épisode. »

J'ose à peine, dans l'intérêt de mes lecteurs, ajouter quelques lignes à cette délicieuse lettre: je ne puis pourtant résister à la tentation de revenir une fois encore « sur ce charmant épisode » et, la plume en main, de récapituler et de m'appesantir sur les divers incidents qui l'ont composé, quand bien même ces incidents ne concerneraient point spécialement l'ami auquel ces pages sont consacrées.

Mon père mourut au printemps de l'année 1833, et j'allai habiter pendant l'été suivant chez ma mère à Francfort. J'étais à cette époque entièrement absorbé par l'étude des oratorios de Händel, dont les partitions m'avaient été fort obligeamment prêtées par Ferdinand Ries. Je ne connaissais point encore « Deborah, » et sa lecture me frappa si agréablement que j'en commençai la traduction en allemand sans avoir encore en vue un but bien déterminé. Il m'arriva parait-il, de parler à Ries de cet essai, car, à mon retour à Paris avec ma mère dans l'automne de cette même année, je reçus une lettre de lui dans laquelle il me demandait si je me sentais disposé à traduire le livret de cet oratorio en

ajoutant à la musique quelques accompagnements; le tout devait être exécuté au prochain Festival Bas-Rhénan: il exigeait surtout que ce travail fût prêt pour le nouvel an. J'acceptai avec le plus grand plaisir cette proposition: je terminai mon travail au temps fixé, et je reçus en récompense une invitation pour le Festival. Chopin, avec lequel j'étais en commerce intime et journalier d'amitié, se laissa facilement persuader de m'accompagner: nous étions, en conséquence, en train de combiner notre itinéraire, quand là nouvelle nous parvint que le Festival n'aurait point lieu à la Pentecôte, mais qu'il serait probablement renvoyé à une date ultérieure. A peine nous étions-nous consolés de ce retard que je fus informé de l'autorisation accordée pour le jour de la Pentecôte. Je courus aussitôt porter la nouvelle à Chopin; mais il me répondit avec un sourire mélancolique qu'il ne pouvait plus y aller. Le fait est que sa bourse s'ouvrait sans cesse quand il s'agissait d'aider les émigrants polonais, ses compatriotes; or, il avait réuni les fonds nécessaires à son voyage; mais ce dernier ayant été différé, quarante-huit heures avaient suffi pour vider sa caisse. Comme je refusai obstinément de me séparer de lui, il réfléchit et me dit qu'il pensait pouvoir arranger la chose. Tirant alors d'un carton le manuscrit de sa charmante Valse en *mi bémol*, il courut la

porter chez Pleyel et revint avec cinq cents francs ! Qui fut alors plus heureux que moi ? Nous fîmes un excellent voyage à Aix-la-Chapelle. J'eus l'honneur de loger dans la maison de l'*Oberbürgermeister*, et Chopin prit un appartement tout à côté. Nous nous rendîmes sans tarder à la répétition de « Deborah » où, à mon grand plaisir et à ma non moins grande surprise je rencontrai Mendelssohn, qui se joignit de suite à nous. Il semble qu'à cette époque, on n'avait à Aix-la-Chapelle, qu'une bien maigre idée de la grandeur du génie de Félix, car ce fut seulement douze années plus tard, c'est-à-dire un an avant sa mort, qu'on se résolut à lui confier la direction du Festival de cette ville.

A l'exception de quelques morceaux de « Deborah », l'impression que me produisit cette fête musicale s'est complètement effacée de mon esprit. Mais je me rappelle encore parfaitement la journée que nous passâmes ensemble à Düsseldorf, où l'Académie réorganisée tout récemment par Schadow brillait à cette époque de tout l'éclat de la jeunesse. Mendelssohn avait dirigé le Festival tenu dans cette ville au printemps de l'année précédente, et il était entré dans ses nouvelles fonctions de directeur de la musique dans l'automne de cette même année. Il occupait deux jolies chambres au rez-de-chaussée de la maison de Schadow, travaillait à

son « *Saint-Paul* », fréquentait les jeunes peintres de l'Académie, montait à cheval, et goûtait en un mot le plaisir de vivre dans un milieu sympathique. Pendant toute la matinée du jour que nous passâmes à Düsseldorf, nous ne fîmes que nous asseoir à tour de rôle au piano de Félix, et l'après-midi fut consacré à une promenade que nous avait proposée Schadow.

L'aspect général et le ton de la société dans laquelle nous fûmes introduits me produisirent une impression que je n'oublierai jamais. Je crus voir un prophète au milieu de ses disciples. Schadow, dont chacun pouvait admirer les manières pleines d'élégance et de dignité, la noble tête et la parole éloquente, avait autour de lui un certain nombre de jeunes hommes, grands artistes pour la plupart, et dont quelques-uns étaient remarquablement beaux : tous l'écoutaient humbles et silencieux et semblaient trouver parfaitement naturel d'être sermonnés par lui. Professer, émouvoir et encourager la jeunesse, ou la gourmander sévèrement à l'occasion, tout cela même en dehors de l'atelier, était si complètement devenu pour Schadow une seconde nature, qu'au moment où Félix lui vint annoncer son intention de nous accompagner le lendemain jusqu'à Cologne, il ne put s'empêcher de lui demander d'un ton sérieux ce qu'il en adviendrait de « Saint-Paul » avec toutes ces

excursions et ces distractions multipliées. Mendelssohn répondit tranquillement, mais avec fermeté, que tout serait prêt à temps. Nous trouvâmes au terme de notre promenade un café et un jeu de boules. Félix, qui nous avait accompagnés à cheval, me prêta sa monture pour le retour. Chopin, de son côté, restait parfaitement étranger à nos compagnons de route : ne pouvant se départir de son extrême réserve habituelle, il eut le soin de se tenir tout le temps à côté de moi, observant chaque chose, mais ne communiquant qu'à moi seul et à voix basse le résultat de ses observations. Schadow, toujours hospitalier, nous pria de revenir passer la soirée chez lui : nous nous y rencontrâmes avec quelques jeunes peintres qui donnaient alors les plus grandes espérances. La conversation s'anima par degrés, et les choses seraient allées pour le mieux si le pauvre Chopin, oublié dans un coin, n'était point resté en dehors de la causerie générale ; mais Mendelssohn et moi, nous savions bien qu'il prendrait sa revanche, et cette idée nous donnait une certaine gaieté intérieure. Enfin le piano fut ouvert. Je commençai ; Mendelssohn suivit ; puis nous priâmes Chopin de jouer quelque chose. A cette invitation, des regards d'incrédulité se fixèrent à la fois sur sa personne et sur la nôtre, mais il avait à peine exécuté quelques mesures, que tous les audi-

teurs, Schadow en tête, demeurèrent saisis : on n'avait jamais rien entendu de pareil. Des transports de plaisir s'emparèrent de l'assistance qui ne se lassait point de demander encore quelque morceau. Le comte Almaviva laissait enfin tomber son masque, et chacun resta muet de surprise.

Le lendemain, Félix nous accompagna en bateau à vapeur jusqu'à Cologne, où nous arrivâmes assez tard, dans l'après-midi. Il nous emmena visiter l'Église des Apôtres, ainsi que le pont, sur lequel nous nous dîmes adieu d'une façon assez originale. Le regard plongé dans la rivière, je venais, paraît-il, de faire quelque réflexion bizarre, quand Félix s'écria tout à coup : « Voici Hiller qui devient sentimental : que le ciel nous protège ! *Adieu* (1) : au revoir » ; — et il partit.

Un an après je reçus la lettre suivante :

« Düsseldorf, 26 février 1835.

« Cher Hiller,

« J'ai un service à te demander. Tu trouveras
« sans doute bien mal de ma part de commencer
« ainsi cette première lettre que j'aurais dû
« t'écrire, depuis longtemps, de mon propre

(1) En français dans l'original.

« mouvement. Je pense comme toi à cet égard :
« daigne pourtant considérer que je suis à la
« fois le plus mauvais correspondant et l'homme
« le plus excédé de travail du monde entier
« (Louis-Philippe peut-être excepté) ; et tu
« m'excuseras, j'en suis sûr. Ainsi donc, je t'en
« prie, écoute ma requête, et j'espère que le
« souvenir de temps plus heureux te la fera favo-
« rablement accueillir.

« Tu n'as point sans doute oublié, depuis l'an
« passé, le genre de musique qu'on exécute
« d'ordinaire pendant le deuxième jour des Fes-
« tivals. Une Symphonie, une Overture et deux
« ou trois grands morceaux pour chœur et or-
« chestre, quelque chose d'écrit dans le style du
« *Davidde penitente* », de Mozart, de la même
« longueur ou bien plus court et d'un style plus
« gai, avec des paroles entièrement profanes, ou
« bien seulement un grand morceau, comme,
« par exemple, le « *Meerestille* », de Beethoven :
« tel est, en général, le genre de programme de
« ce concert. Comme je suis chargé de diriger
« le prochain Festival de Cologne, je désire
« savoir si Cherubini n'a point écrit quelque
« œuvre qui me pourrait servir pour la seconde
« journée ; je désire savoir encore s'il voudrait
« bien me céder cette composition en cas qu'elle
« soit en manuscrit. M'ayant dit que tu étais en
« excellents termes avec lui, j'ai pensé que tu

« pouvais me donner les meilleurs renseigne-
« ments à cet égard. Si, par hasard, cette œuvre
« est imprimée, dis-moi ce que tu en penses, et
« donne m'en le titre complet, de façon que je
« me la procure. Il m'importe peu que les pa-
« roles soient latines, françaises ou italiennes,
« et que le texte, comme je te l'ai dit, soit sacré
« ou profane. La condition essentielle est que
« cette œuvre soit écrite pour chœur et orches-
« tre : dans le cas où son exécution exigerait un
« certain temps (une demi-heure par exemple),
« j'aimerais qu'elle fût divisée en plusieurs mou-
« vements : enfin, si, parmi ces derniers, il n'en
« existe aucun d'une certaine longueur, je leur
« préférerais un morceau unique qui serait
« court. Il paraît qu'à l'occasion de la Révolu-
« tion, Cherubini a écrit un certain nombre de
« grands hymnes qui doivent être très-beaux ;
« ne s'en trouverait-il pas parmi eux quelqu'un
« qui me convienne parfaitement ? Il m'est
« tout à fait impossible de trouver ici une com-
« position réunissant ces conditions, tandis que
« la chose te sera facile et n'exigera de ta part
« qu'une course d'une heure ou deux. J'ai donc
« le ferme espoir de te voir accomplir ce que je
« te demande, d'autant que tu es intime avec
« Cherubini et qu'il te dira à toi-même, direc-
« tement, ce qu'il a composé dans ce genre et le
« lieu où je me le pourrai procurer.

« Il me semble inutile d'ajouter que je préfère
« trouver quelque chose qui soit totalement in-
« connu des musiciens. Tu t'imagineras aisé-
« ment combien tous les membres du Comité du
« Festival, la corporation complète des *Oberbur-*
« *germeisters*, la ville entière de Cologne, tout
« le monde enfin, serait heureux d'écrire à Che-
« rubini et de faire auprès de lui la démarche
« dont je te charge. On lui offrirait volontiers
« une rémunération ; mais avec ses façons
« étranges, cette proposition pourrait fort bien
« tomber dans un moment où il serait de mé-
« chante humeur : peut-être s'en soucie-t-il fort
« peu ; pour tous ces motifs, j'estime qu'il est
« préférable de te charger de l'affaire, sauf à
« m'écrire après ce que je devrai faire. Mon
« seul désir est de posséder de bonne musique
« pour le second jour du Festival : voilà pour-
« quoi j'attache autant d'importance à la pré-
« sente demande ; voilà pourquoi je compte sur
« toi pour y satisfaire.

« Tu me donneras en même temps des nou-
« velles de cette existence que tu mènes à toute
« vapeur. De temps à autre, le *Messenger* ou le
« *Constitutionnel* m'annonce que tu donnes une
« soirée, ou que tu joues avec Baillot les sonates
« de Bach ; mais ces entrefilets sont toujours
« fort courts. Il me tarde de savoir si tu as une
« occupation fixe et régulière ; si tu as beaucoup

« écrit et quelles sont ces compositions ; enfin,
 « à quelle époque tu comptes revenir en Alle-
 « magne. Tu vois donc que je suis toujours le
 « même.

« Mon oratorio (1) sera complètement terminé
 « dans quelques semaines, et Schelble m'annonce
 « qu'il le fera exécuter en octobre prochain par
 « la société « Cœcilia. » J'ai aussi composé
 « quelques nouveaux morceaux de piano, que je
 « compte publier prochainement. Chaque fois
 « qu'un trait surauné me trotte en tête, je pense
 « à toi et au conseil que tu m'as donné : j'espère
 « fermement débarrasser enfin mon cerveau
 « d'idées de ce genre. Tu concluras peut-être
 « de ce fait que je pense souvent à toi, mais tu
 « peux croire que je n'ai nul besoin de cette cir-
 « constance pour te rappeler à mon souvenir.
 « Mes trois Ouvertures ne sont point encore édi-
 « tées : j'ai reçu aujourd'hui même une lettre
 « de Härtel m'informant qu'elles sont chez le
 « relieur et que je les recevrai dans quelques
 « jours. Dès que j'en aurai l'occasion, je t'en
 « enverrai un exemplaire, comme je te l'ai
 « promis ; j'en ferai autant pour ma symphonie,
 « dès qu'elle aura paru. Pour ma part, j'aurai
 « grand plaisir à te relever de ta promesse de
 « m'envoyer ces caricatures de plâtre, si tu veux

(1) Saint Paul.

« en leur place m'expédier quelques exemplaires.
« de compositions nouvelles, chose que je trouve
« bien préférable. Rappelle-moi au souvenir de
« Chopinetta, et fais moi savoir ce qu'il a écrit
« récemment. Dis lui que la musique militaire
« m'est venue donner une sérénade, le jour an-
« niversaire de ma naissance : elle a joué,
« parmi d'autres morceaux, sa mazurka en si
« *bémol* avec accompagnement de trombones et
« de grosse caisse. Il y avait de quoi mourir de
« rire d'entendre l'effet produit par le passage
« en *sol bémol* exécuté à la basse par deux bas-
« sons. *A propos* (1), j'ai vu l'autre jour la Sym-
« phonie Fantastique de Berlioz arrangée par
« Listz, et je l'ai jouée d'un bout à l'autre ; une
« fois de plus encore, je n'ai pu comprendre
« comment tu peux trouver à cette œuvre une
« signification quelconque. Je ne conçois rien
« de plus insipide, de plus ennuyeux : tout cela
« est du pur philistinisme, car il a beau s'effor-
« cer de faire sérieusement le fou, il n'y par-
« vient pas une seule fois. Quant à ton Listz,
« avec ses deux doigts sur une seule touche,
« quel rapport peut donc bien avoir avec lui un
« simple provincial comme moi ? A quoi bon tout
« cela ? Décidément, il faut encore mieux qu'il
« soit à Paris qu'ici, ne fût-ce que pour M^{me} de S.

(1) En français dans l'original.

« (sœur de M^{me} de M.) qui est réellement par trop
 « jolie et qui habite présentement Paris : (ici il
 « n'y a pas une seule personne jolie.) Là bas en-
 « core se trouve une nombreuse et fort agréable
 « société : (dis mille choses de ma part à Cuvil-
 « lon, Sauzay et Listz, et aussi à Baillot ; garde-
 « toi bien d'en faire autant à M.... M^{me}.... et l'en-
 « fant ; recommande bien surtout à Chopin de ne
 « me point oublier auprès d'Eichthal) ; là-bas
 « aussi je sais qu'on s'amuse beaucoup, mais cela
 « ne m'empêche point de désirer vivement ton
 « retour en Allemagne.

« Assez de bavardages comme cela. Souviens-
 « toi de m'écrire bientôt ; c'est-à-dire dès que tu
 « auras les renseignements que je te demande.
 « Rappelle-moi au souvenir de ta mère, et con-
 « serve-toi en joie et prospérité.

« Ton

« Félix Mendelssohn-Bartholdy. »

« Düsseldorf, 14 mars 1835.

Cher Hiller,

« Mille remerciements pour ta chère gentille
 « lettre qui m'a fait le plus grand plaisir. Tu
 « n'es pourtant pas aimable de prétendre que
 « je serai forcé de t'écrire encore, grâce à cette
 « affaire ; car je l'aurais fait de toutes manières.
 « Si tu désires tenter cette expérience, réponds-

« moi sur-le-champ, et tu verras avec quelle
« promptitude je t'écrirais de nouveau. C'est
« ainsi que je connaîtrai ton genre de vie, tes
« occupations et que je m'en pourrai faire une
« peinture fidèle.

« En ce qui me concerne, je n'ai point grand'-
« chose à te dire ; je n'ai nulle idée de quitter
« l'Allemagne pour aller en Angleterre. Qui a
« pu t'annoncer une nouvelle de ce genre ? Il
« n'en est pas de même touchant la question de
« savoir si je demeurerai à Düsseldorf au delà
« du terme de mon engagement, qui prend fin en
« octobre prochain. Ici, je te l'avoue tout sim-
« plement, il n'y a rien à faire en musique : je
« soupire après un meilleur orchestre, et j'ac-
« cepterai probablement une autre offre qu'on
« m'a déjà faite. J'aurais désiré m'affranchir
« complètement pendant quelques années de
« tout engagement, entreprendre une sorte de
« voyage artistique et me moquer des directo-
« rats musicaux et autres choses de ce genre,
« mais mon père n'approuve point cette idée,
« et, en cela, je dois suivre aveuglément son
« sentiment. Tu sais que, dès l'époque où je
« débutai à Düsseldorf, la chose que je désirais
« davantage était d'avoir une tranquillité ab-
« solue pour écrire quelques ouvrages d'une
« certaine importance : ces derniers seront ter-
« minés en octobre prochain, et j'ose le dire,

« j'espère n'avoir point perdu mon temps. Ajoute
« à cela que je me suis fort bien amusé, car les
« peintres sont d'excellents camarades et mènent
« joyeuse vie ; l'ensemble de la population a le goût
« et le sentiment de la musique, mais les ressources
« de la localité sont tellement restreintes, que la tâche
« de directeur devient à la longue extrêmement ingrate ;
« il y dépense en pure perte son temps et sa peine. Les
« musiciens de l'orchestre n'attaquent jamais ensemble
« au signal de mon bâton ; pas un d'eux n'est vraiment
« solide ; la flûte domine toujours dans les *piano* ;
« pas un Düsseldorfois n'exécute avec égalité un triole
« t ; en sa place ils jouent tous une croche ou deux
« doubles croches ; les *allegros* se terminent toujours
« deux fois plus rapidement qu'ils n'ont commencé,
« et le hautbois joue des *mi naturels* dans le ton d'*ut mineur*.
« Quand il pleut, ils apportent leur violon sous leur
« habit et le tiennent à l'air quand le temps est beau.
« Ah ! si tu venais une fois m'entendre conduire cet
« orchestre, la force de quatre chevaux serait impuissante
« à t'y ramener de nouveau. Et pourtant, parmi ces
« musiciens, il en est un ou deux qui feraient honneur
« à n'importe quel orchestre, y compris celui de ton
« Conservatoire : mais voilà justement la misère en
« Allemagne ; les trombones basses, les timbales,

« la contrebasse sont excellents, tandis que tout
« le reste est vraiment abominable. Il existe
« encore ici une Société Chorale, composée de
« cent vingt membres, que je dirige une fois
« par semaine. Ils chantent très-bien et très-cor-
« rectement Händel, donnent pendant l'hiver
« six concerts d'abonnement, et chantent pen-
« dant l'été deux messes par mois. Tous les *dilet-*
« *tanti* se disputent à la mort, et personne ne
« veut chanter les solos; ou plutôt tous le dési-
« rent, mais ils détestent de se mettre en avant,
« bien qu'ils arrivent toujours à le faire; mais
« tu n'ignores pas ce qu'est la musique dans une
« petite ville d'Allemagne. Que le ciel nous
« protège !

« Tu vas trouver assez singulier le chemin
« que je prends pour t'amener à la question de
« ton retour en Allemagne. Tu vois que je ne
« suis point encore découragé par la façon
« agréable et verbeuse avec laquelle tu as re-
« fusé mon invitation à dîner. Tout au contraire,
« j'aimerais que tu répondisses, une bonne fois,
« sérieusement, à ma question : A quelle condi-
« tion serais-tu content de vivre en Allemagne,
« et quelle est précisément cette condition ?
« Nous n'avancerons guère la solution de cette
« affaire si nous ne l'examinons qu'en théorie,
« comme nous l'avons fait jadis devant la mai-
« son de poste d'Aix-la-Chapelle. Présentement,

« j'aimerais savoir positivement, dans le cas où
 « une place deviendrait vacante en Allemagne,
 « celle de Hummel par exemple, ou de Spohr à
 « Cassel, ou de Grund à Meiningen, ou bien
 « encore celle de directeur de la musique d'une
 « petite Cour, si tu consentirais à l'accepter et
 « à quitter Paris ? Attaches-tu une grande
 « importance aux avantages pécuniaires ? Ne
 « consentiras-tu dans aucun cas à revenir ? Ou
 « bien encore, sont-ce l'attrait et l'excitation de
 « ta vie actuelle qui te captivent aussi puissam-
 « ment ? Ne te fâche point, je te prie, de toutes
 « ces questions, et fais-leur une réponse aussi
 « explicite que possible. Il est dans le cours
 « naturel des choses qu'une place devienne
 « bientôt vacante en Allemagne ; tu t'imagi-
 « ras aisément le bonheur que j'éprouverais de
 « te sentir plus près de moi, autant pour ma
 « satisfaction personnelle que dans l'intérêt de
 « la bonne musique.

« Et maintenant, parlons affaires. J'ai tout
 « d'abord mille remerciements à t'adresser pour
 « la promptitude avec laquelle tu as mené à
 « bonne fin la négociation dont je t'ai chargé.
 « Je préfère que tu m'envoies le motet en *mi bé-*
 « *mol* « *Iste die* » avec le « *Tantum ergo* » à
 « cinq voix : tu y joindras la marche du couron-
 « nement tirée de la Messe du Sacre ; c'est là
 « tout ce dont j'ai besoin.

« Un Monsieur Bel de Cologne passera chez
 « toi prendre ces partitions : tu les lui donneras
 « pour qu'il me les expédie ; il devra, de son côté,
 « te solder les avances que tu as faites, — tous
 « services dont je te remercie encore mille fois.
 « Je n'ai encore reçu de Francfort ni tes chants,
 « ni tes études ; mais, d'autre part, tes *Réveries*
 « sont là, sur mon piano : j'en suis redevable à
 « une de mes connaissances qui me communique
 « les recueils français chaque fois qu'ils renfer-
 « ment quelque composition de toi ou de Chopin.
 « Ta *Réverie en fa dièze majeur* est ma favo-
 « rite : elle me plaît beaucoup ; celle en *la bémol*
 « est pleine de charme et d'originalité. Je t'en
 « prie, raconte-moi exactement ce que tu fais et
 « ce que tu as le projet de faire. Je vois, d'après
 « ce que tu m'écris, que tu te proposes de traiter
 « quelque grand ouvrage : tu ne m'as point dit
 « ce que c'était.....

« Ton F. M.-B. »

« *P. S.* — Bendemann, Schirmer et Hilde-
 « brand, tous, me prient de les rappeler à ton
 « souvenir, et désirent te voir revenir bientôt
 « ici. »

A la fin de l'année 1847, quand je revins occu-
 per, à Düsseldorf, le poste de directeur de la
 musique, je trouvai celle-ci dans un état de
 prospérité tout différent du sombre tableau

tracé dans les lignes ci-dessus par Mendelssohn, Les douze années d'énergie dépensées dans ce but, par Julius Reitz, n'étaient point restées stériles. Lors de ma nomination au poste de Cologne, en 1850, je m'arrangeai de façon à assurer ma succession à Robert Schumann.





CHAPITRE IV.

FRANCFORT ET LEIPZIG. — 1836-1837.

MA mère chérie, renonçant à vivre à Paris pour me permettre de faire un voyage en Italie, chose que je rêvais depuis longtemps, nous repartimes pour Francfort, au printemps de l'année 1836. A peine arrivé, je courus à Düsseldorf où se célébrait, cette année, le Festival du Bas-Rhin, sous la direction de Mendelssohn : on y devait donner aussi donner « Saint-Paul » pour la première fois. Le lieu choisi pour le concert était le jardin Becker (actuellement le « Ritter-saal » contigu à la salle de musique de la ville), mais ce local était trop étroit pour contenir à la fois l'orchestre et un auditoire fort nombreux : de plus, dans l'exécution du chœur : « Dormeurs, éveillez-vous », le bruyant éclat des trompettes et des trombones tombant du haut de la galerie dans la salle écrasait complètement les autres parties. Arrivé trop tard pour assister à la répétition, j'eus la mauvaise chance d'entendre cette œuvre nouvelle pour la première fois dans de

très-mauvaises conditions, isolé comme je l'étais au milieu d'une salle où régnait une chaleur étouffante : je m'explique donc aisément le peu d'impression que j'éprouvai d'abord. Mais le public, qui l'avait entendue déjà deux ou trois fois, manifestait hautement son enthousiasme ; les artistes jouaient et chantaient avec une réelle inspiration, et, le troisième jour, quand, parmi d'autres morceaux, on répéta le chœur « Lève-toi, parais », je l'entendis d'une oreille fort différente et je me trouvai devenu aussi enthousiaste que personne. Cet oratorio n'a fait que me plaire davantage dans la suite, surtout la première partie que je considère comme une des compositions les plus nobles et les plus belles de Mendelssohn.

Ce dernier était vraiment le point central de Festival, non-seulement comme directeur, compositeur et pianiste, mais aussi en sa qualité d'hôte affable et agréable, se chargeant volontiers des diverses présentations, mettant en rapport entre elles les personnes comme il faut, en accompagnant ces petits services d'un mot charmant pour chacun. C'est là que je vis pour la première fois Sterndale Bennett : j'y renouvelai amitié avec Ferdinand David, un ancien camarade d'enfance ; j'eus aussi le grand plaisir de me rencontrer encore avec les jeunes peintres de l'atelier de Schadow, dont plusieurs étaient

déjà devenus célèbres. Outre « Saint-Paul », je me rappelle seulement avoir entendu, le troisième jour du Festival, la sonate à Kreutzer, de Beethoven, exécutée par Mendelssohn et David avec un brio et un fini merveilleux.

Je revins à Francfort, où Félix arriva quelques jours après moi. La première chose qu'il y trouva fut un compte-rendu du Festival (le seul qu'il lut), dans lequel on parlait de « Saint-Paul » sur ce ton à la fois dédaigneux, hautain et blessant dont certains critiques sont parfois accoutumés d'user envers les artistes dont le talent est immensément supérieur au leur. Il lui fallut un certain temps pour se consoler de l'injurieuse diatribe dont son œuvre de prédilection venait d'être l'objet sous le couvert d'une appréciation critique ; — en attendant, l'écrivain avait atteint son but.

Une indisposition ayant contraint notre excellent ami Schelble de se retirer quelque temps chez lui, à Hüfingen, près Baden, Mendelssohn promit de le suppléer durant son absence dans les fonctions de directeur de la Société « Cœcilia ». Il remplit donc cet office pendant six semaines, et ce court espace de temps lui suffit à imprégner cette Société d'une influence inspiratrice. Il y fit chanter Händel et Bach, et surtout la cantate si splendidement belle de ce dernier : *Gottes Zeit ist die allerbeste Zeit* ». Il

possédait l'art de communiquer aux choristes l'enthousiasme dont il était pénétré lui-même : il y réussissait au point de les électriser. Il sut en même temps gagner tous les cœurs autant par sa serviabilité que par la politesse et la bonté qui accompagnaient chacune de ses paroles.

Il demeurait dans une grande maison, propriété de Schelble, qui était située à l'angle de la « *Schöne Aussicht* »; on y découvrait une vue charmante sur les bords de la rivière, tant en amont qu'en aval. Toujours heureux de recevoir ses amis, il aimait à l'occasion à être interrompu dans ses travaux par quelques visiteurs sympathiques. La maison que nous possédions au « *Pfarreisen* » étant assez proche de celle qu'il habitait, nous allions fréquemment l'un chez l'autre. L'ardente affection dont me couvrait ma mère chérie n'altérait pourtant point son jugement au point [de lui faire méconnaître des talents supérieurs aux miens, aussi adorait-elle Félix qu'elle cherchait à obliger de tout son pouvoir. Elle eut bientôt découvert ses plats favoris : elle le gâta même si bien, l'entourant de ces mille et une petites attentions, témoignages ordinaires de l'affection, qu'à la fin il se sentit tout à fait à l'aise à la maison. Souvent elle nous faisait la surprise de commander une voiture pour nous permettre de faire des excursions dans les charmants environs de Francfort. Dans une de ces

promenades, j'eus l'occasion de voir mon ami passablement en colère. C'était près du village de Bergen : notre cocher ayant dit ou fait quelque bêtise, Mendelssohn, l'accablant d'injures, sauta furieux hors de la voiture et déclara que rien ne le pourrait décider d'y remonter. Nous nous punîmes ainsi nous-mêmes, et ma mère conçut une telle frayeur en nous voyant rentrer le soir fort tard, harassés de fatigue et couverts de sueur, obligés comme nous l'avions été de faire toute la route à pied. A souper, Félix ne pouvait s'empêcher de rire de l'aventure, tout en continuant de soutenir *mordicus* qu'il avait eu raison d'agir comme il avait fait.

Je me souviens qu'un jour, dans l'après-dîner, Mendelssohn, trouvant mes études sur le piano, s'assit de suite à l'instrument, et les joua toutes les vingt-cinq à la file avec un style vraiment splendide. Ma mère était en extase : « Quel « homme étonnant que Félix ! » me dit-elle toute rayonnante de plaisir. Lui, de son côté, était enchanté de la joie qu'il nous donnait, mais il avait tellement chaud, et son excitation était si grande, qu'il courut de suite à ma chambre se jeter sur un canapé de cuir sur lequel il aimait à se reposer.

Nous reçûmes à cette époque plusieurs visites intéressantes et agréables, entre autres celle du fameux suédois Lindblad, compositeur de

lieder, dont l'accent du Nord rendait l'aimable gaité particulièrement charmante. Bien qu'il soit resté fort peu de temps à Francfort, nous eûmes souvent néanmoins le plaisir de le voir. Un matin, après que Mendelssohn eut joué son Ouverture de *Méhusine*, « cette musique s'écoute elle-même » dit-il : si cela était vrai, elle ne pouvait qu'être enchantée de ce qu'elle entendait.

Le printemps de cette même année nous offrit un intérêt tout particulier par l'arrivée de Rossini à Francfort, et par les rendez-vous à peu près quotidiens qu'il eut chez nous avec Mendelssohn. Le plus illustre des maîtres accompagnait la baronne Jacques Rothschild, venue à Francfort pour assister au mariage d'un des membres les plus jeunes de la famille : nul doute que la baronne n'ait voulu rehausser encore l'éclat de la fête par la présence du célèbre compositeur. Sa haute culture intellectuelle la mettait à même d'apprécier les meilleures qualités de Rossini : elle avait eu, pendant son assez long voyage, l'occasion d'observer la profondeur des aperçus qu'il émettait sur le beau et la jouissance que lui faisaient éprouver les splendeurs de l'art et de la nature. Avec « Guillaume Tell », Rossini était parvenu à l'apogée de sa renommée : sa glorieuse personnalité avait de même atteint, en ce temps, son plus haut pé-

riode, si je puis m'exprimer ainsi. L'énorme embonpoint de ses années de jeunesse avait disparu pour faire place à un ensemble de formes amples et nullement disproportionnées : le port superbe de sa personne révélait la puissance du penseur et l'esprit de l'humoriste ; en un mot, tout son être rayonnait de santé et de bonheur. Il s'exprimait en français aussi bien qu'en italien, et cela avec un timbre de voix d'une douceur mélodieuse. Le long séjour qu'il avait fait à Paris, son commerce habituel avec la société la plus distinguée, avaient transformé le jeune Italien hautain en homme du monde plein de dignité, de grâce et d'urbanité, enchantant chacun par son irrésistible amabilité. Un matin, qu'à notre plaisir il était venu nous voir, il se mit à nous conter les impressions diverses qu'il avait éprouvées pendant son voyage à travers la Belgique, quand il fut interrompu soudain par un coup de sonnette. Bien sûr que c'était Mendelssohn, je courus ouvrir la porte du corridor, et je vis apparaître en effet Félix, accompagné de Julius Rietz, nouvellement arrivé à Francfort. Je les prévins de la présence de Rossini : Mendelssohn en parut enchanté ; mais Rietz, malgré mes sollicitations, persista à ne point vouloir entrer et s'en alla. Rossini accueillit Félix avec un respect marqué et des démonstrations tellement amicales, qu'au bout de quelques minutes,

la conversation s'anima et reprit son cours, Il pria Mendelssohn de lui jouer quelque chose : celui-ci fit bien quelque résistance, mais enfin il céda, et tous deux convinrent de se retrouver à la maison, le lendemain matin. Ces rendez-vous se renouvelèrent les jours suivants, et il était charmant de voir Félix, malgré ses résistances intérieures, se trouver obligé, chaque fois, de céder aux amabilités dont l'accablait le maestro : celui-ci cependant restait debout à côté de lui au piano, écoutant tout avec le plus profond intérêt, exprimant ensuite plus ou moins ouvertement sa satisfaction. Je ne puis nier ce fait (parfaitement naturel du reste), que Félix, avec son air juvénile, exécutant ses propres ouvrages devant un compositeur dont les mélodies régnaient sur le monde du chant, jouait, dans une certaine mesure, un rôle inférieur, comme il arrive toujours, du reste, quand un artiste se fait connaître à un de ses confrères sans qu'il y ait réciprocité. Aussi Mendelssohn commença-t-il bientôt à se révolter. Un matin, comme nous prenions notre bain dans le Mein, il me dit : « Si ton Rossini continue à marmotter des observations comme celles d'hier, je ne lui jouerai plus rien. — Qu'a-t-il donc marmotté ? Pour mon compte, je n'ai rien entendu. — Mais moi, je l'ai entendu. Tandis que je jouais mon *Caprice*, en *fa dièze mineur*, il grommelait entre

« ses dents : *Ça sent la sonate de Scarlatti.* (1) »
« — Eh bien ! je ne découvre rien de bien épou-
« vantable dans ce propos. — Ah ! bah ! » —
Cela n'empêcha point Félix de lui jouer encore
du piano le lendemain. Je dois ajouter que Ros-
sini se souvint toujours avec un vif plaisir de sa
rencontre avec Mendelssohn, et qu'il exprima
toujours hautement l'admiration que lui inspi-
raient ses talents.

Rossini produisit réellement une impression
écrasante sur la colonie entière des musiciens
de Francfort. Le lendemain de son arrivée,
j'allai avec lui, en voiture, faire visite aux prin-
cipaux artistes de la ville : je remplis à l'égard
de quelques-uns d'entre eux le rôle d'interprète.
Plusieurs faillirent s'évanouir d'émotion et de
surprise en voyant paraître le grand maître. Ma
mère invita, dans la suite, tous ces Messieurs
(ainsi qu'un ou deux artistes étrangers, de pas-
sage à Francfort) à une *soirée* en l'honneur de
Rossini. Il était presque comique de voir com-
bien chacun s'efforçait de briller de son mieux,
devant le grand chef de la légère École ita-
lienne. Le capellmeister Guhr exécuta une So-
nate de sa composition ; Ferdinand Ries joua
l'Étude qui lui servit à se produire pour la pre-
mière fois avantageusement à Londres ; Aloys

(1) En français dans l'original.

Schmitt nous donna un Rondo ; quelque autre artiste, un Nocturne. Mendelssohn se tordait de rire à l'aspect de cette comédie. Rossini se montra, ce soir-là, plus cérémonieux qu'il ne m'arriva jamais de le voir : très-poli, très-aimable et très-complimenteur ; — de fait, *trop* complimenteur. Le lendemain, il n'était plus le même, et sa finesse d'humour avait reparu. On avait organisé en son honneur, au « Mainlust », un grand dîner, auquel furent conviées les célébrités de tout genre, y compris Mendelssohn. A la fin du festin, le héros du jour se mit à se promener de long en large dans le jardin, en causant, selon son habitude. Cependant, la foule encombrait les alentours du jardin, dans l'espérance de voir le grand homme. Quantité de gens se poussaient, se pressaient et s'efforçaient d'attirer son attention pour obtenir de lui un simple regard, tandis qu'il semblait ignorer même leur présence. Je ne vis jamais compositeur recevoir une pareille ovation en plein air, excepté peut-être ce même Rossini, au jour de ses funérailles.

L'année 1836 doit compter parmi les plus importantes de la vie de Mendelssohn ; ce fut, en effet, à cette époque, qu'il fit la connaissance de sa future femme, fille de madame Jeanrenaud, veuve d'un pasteur de l'Église réformée française, établi à Francfort. Il était mort dans la fleur de l'âge, et sa veuve vivait, à cette date, avec ses

enfants, dans la maison de ses parents, les Souchays, famille qui jouissait dans la ville d'une grande considération. On leur avait présenté Félix, qui se sentit bientôt irrésistiblement attiré par la grâce et la beauté de Cécile, l'aînée des jeunes filles. Ses visites devinrent de plus en plus fréquentes : mais il montrait toujours une réserve telle, à l'égard de celle qu'il avait choisie, qu'un jour, en présence de son mari, elle me dit en riant que pendant plusieurs semaines, elle ne pouvait s'imaginer être la cause des visites de Mendelsshon ; elle attribuait plutôt ces dernières, au plaisir qu'il devait éprouver à voir sa mère, dont la vivacité juvénile, les talents, la distinction et le babillage dans le plus pur dialecte francfortois, rendaient la fréquentation on ne peut plus attrayante. Bien qu'à cette époque Félix causât peu avec Cécile, il ne faisait qu'en parler davantage, une fois hors de sa présence. Soit qu'il fût couché après le dîner sur le canapé de ma chambre, soit durant les longues promenades que nous faisons avec le docteur S. pendant les belles nuits d'été, il se livrait à de véritables dithyrambes sur sa grâce enchanteresse et sa beauté. Dans l'art, comme dans sa conduite, il resta toujours naturel. Quand il parlait de Cécile, il ouvrait son cœur entier avec une franchise et une simplicité charmantes, mélangées d'une nuance de douce gaîté. D'autres fois,

il le faisait avec un sentiment profond : sa passion resta néanmoins toujours contenue, et les manifestations de sa tendresse ne furent jamais désordonnées. On constatait facilement la sincérité de son affection à la difficulté qu'on éprouvait de lui faire aborder un sujet qui ne touchât par quelque côté à l'objet de sa passion. Je ne connaissais point encore Cécile à cette époque ; aussi mon rôle se bornait-il à celui d'un auditeur sympathique. La tragédie française nous enseigne toute l'ingratitude du rôle de confident : je n'avais même point la satisfaction d'être le dépositaire unique des secrets de Félix, car S. assistait souvent à ces épanchements intimes de Mendelssohn. Mais, d'autre part, du moins, j'avais là quelqu'un avec qui je pouvais m'entretenir de toutes ces révélations, et l'affection que nous portions à Félix nous faisait endurer avec plaisir la monotonie qui accompagne presque toujours les propos enthousiastes d'un amant. Les assiduités de Mendelssohn ne restèrent point secrètes : toute la société de Francfort en suivait le cours avec beaucoup d'intérêt et de curiosité, et les observations que je recueillis alors me prouvèrent que, dans certains cercles, il ne suffit point à un homme de posséder le génie, l'éducation, la renommée, d'être aimable et riche, et d'appartenir à une famille jouissant d'une considération égale à sa célébrité, pour

être par là même jugé digne de jeter les yeux sur une jeune fille de naissance patricienne. Je ne pense point qu'aucun propos de ce genre soit jamais arrivé aux oreilles de Mendelssohn.

Au commencement d'août, il se rendit aux bains de mer, autant pour se refaire la santé que pour mettre son amour à l'épreuve de l'absence, ainsi que nous l'apprend Devrient, son biographe parfaitement informé. Peu de temps après son départ, je reçus de ~~La Haye~~ la lettre suivante, dans laquelle règne un ton de maussaderie pleine d'humour, qui décèle, bien mieux que ses plaintes pathétiques, la peine qu'il avait à supporter ces quelques semaines de séparation.

La Haye

« S'Gravenhage, 7 août 1836.

Cher Hiller. — Combien je désirerais être auprès de toi au « Pfarreisen » à te parler de la Hollande, au lieu de t'en écrire. Je crois qu'il est impossible à Francfort de se faire une idée de l'ennui qui règne à la ~~Hague~~. *Haye*

Si tu ne réponds point de suite à cette lettre, en ayant bien soin de griffonner au moins huit pages dans lesquelles tu me parleras de Francfort, du « Farthor » (1), de toi-même, de ce qui te concerne, de la musique et du monde entier

(1) L'habitation des Jeanrenaud en était voisine.

des vivants, je tournerai probablement ici en marchand de fromage, et on ne me reverra jamais plus là-bas. Pas une seule pensée raisonnable ne m'a traversé la tête depuis que j'ai quitté l'hôtel de Russie. Je commence maintenant à m'accoutumer par degrés à ce singulier genre de vie. J'ai donc renoncé à l'espoir de me voir venir quelque idée sensée, et je passe mon temps à compter les jours qu'il me faut rester encore ici et à me réjouir d'avoir pris aujourd'hui mon sixième bain, avec lequel j'ai achevé le quart de ma corvée. Dix fois déjà, à ma place, tu aurais fait ta malle, tourné le dos au pays du fromage, dit quelques mots incompréhensibles à ton compagnon de voyage et regagné tes pénates. Je serais bien heureux d'en faire autant ; mais je suis retenu par un certain Philistinisme dont tu me sais doué. Il m'a fallu rester trois jours au lieu de deux à Düsseldorf, tant il était difficile de persuader à S. de partir ! Je crois que ces quelques journées ont encore accru ma tristesse. Là, chaque chose me semblait porter l'empreinte du passé, et certain souvenir fatal, dont tu sais que je ne m'émeus guère, y venait aussi jouer son rôle. On y racontait que le dernier Festival avait été fort beau ; mais cela ne m'a pas fait paraître le temps moins long. Je dus encore subir des propos sans fin sur Schindler, sur ses écrits et ses réfutations,

chose fort peu amusante. Je dinai chez X.... ; cela m'a encore rappelé le temps d'autrefois.

Rietz n'est point malade présentement ; mais il a l'air si fatigué, si tracassé, il est tellement surchargé de travail par le camp musical de Düsseldorf, tandis que, d'autre part, le camp opposé le malmène au point que sa vue m'a serré le cœur. La pluie accompagna notre bateau à vapeur jusqu'à Rotterdam, où Schirmer, qui était venu avec nous, descendit pour prendre le steamer du Havre et se rendre de là à Paris ; — oh ! combien j'aurais désiré me trouver alors au Pfarreisen ! — car c'est là que commencèrent réellement nos misères. S. devint méchant, il trouvait tout trop cher : nous ne pouvions nous procurer ni logement, ni voiture ; et, bien que les Hollandais ne comprissent pas un mot d'allemand, il s'acharnait à leur adresser la parole en cette langue. Son petit garçon, lui aussi, devint insupportable, et les anicroches ne firent que se multiplier. Enfin, nous avons maintenant un logis à la Hague, et tous les matins, nous allons en voiture à Scheveningen prendre un bain qui nous met en excellente humeur. Rien ne peut altérer l'effet que produit la mer là-bas, à Scheveningen, avec sa longue ligne verte qui borne toujours l'horizon, mystérieuse et insondable comme par le passé. Les poissons et les coquillages que la marée jette à la côte sont, de même,

toujours aussi jolis. Cela n'empêche point qu'il soit difficile de voir quelque part une mer plus prosaïque : les dunes ont un air triste et désolé, l'eau réfléchit à peine les objets, tant le niveau de la côte est bas : la mer ayant très-peu de fond sur les bords possède la même couleur que la rive ; c'est tout à fait au large, seulement, que la teinte change avec la profondeur. Du reste, pas un grand navire ; on ne voit ici que des bateaux de pêche de moyenne grandeur ; aussi ne me sens-je pas gai du tout, quoiqu'aujourd'hui un Hollandais se soit emparé de moi pendant que je me promenais sur le bord de la mer et m'ait dit, en me la montrant : « Hier solle se nu majestuousische Idee sammele (1). » Je lui répondis à part moi : « C'est une vraie pitié que « tu ne sois pas dans le pays du poivre, et moi « dans celui du vin. » Il ne me reste pas même ici la ressource de m'isoler, car on y rencontre des amateurs de musique qui se formalisent dès qu'on a l'air de les éviter. Ajoute à cela la présence de quelques dames de Leipzig qui se baignent à Scheveningen avec les cheveux déroulés et flottants sur leurs épaules, ce qui est passablement dégoûtant ; elles n'en attendent pas moins de votre part des égards et des politesses. Pour

(1) Vous allez maintenant faire ici provision d'idées majestueuses.

te donner une idée du point où je suis parvenu, je te dirai que mon unique consolation est M. de X. ; lui aussi s'ennuie, et cette communauté d'humeur a établi entre nous une sorte de sympathie. Il regarde continuellement la mer avec un air qui semble indiquer, de sa part, le pouvoir de la dessécher à sa volonté, du jour au lendemain : cela m'importe peu, et je préfère beaucoup me promener avec lui que dans la société des dames de Leipzig aux longues chevelures. Enfin, je suis le précepteur du petit S..., je l'aide à traduire Cornelius Nepos, à tailler ses plumes, à couper ses tartines, à faire le thé matin et soir. Aujourd'hui je l'ai câliné pour le faire entrer dans l'eau, chose à laquelle son père n'a jamais réussi, n'ayant pu jusqu'alors vaincre la frayeur de l'enfant. Telle est, en raccourci, la vie que je mène à la Hague, c'est pourquoi je voudrais bien être au Pfarreisen.

Mais, je t'en prie, écris-moi bientôt, et donne m'en des nouvelles pour me réconforter un peu. Heureux était le temps que nous passions à Francfort ! Je parle rarement de ces choses ; aussi bien j'éprouve un grand contentement de te dire présentement toute la reconnaissance que pour cela je te garde au fond du cœur. Je n'oublierai jamais, ni nos promenades de nuit au bord du Mein, et les heures que j'ai passées chez toi, ni les après-dînées pendant lesquelles

je restai couché sur ton canapé, tandis que tu étais si fort ennuyé et que par contre, moi, je ne l'étais guère. Quel dommage que nous nous rencontrions si rarement et pendant de si courts instants ! La réalisation du fait contraire nous donnerait tant de plaisir à tous deux ! Penses-tu qu'alors peut-être nous finirions par nous brouiller ? Moi, je n'en crois rien.

Depuis mon départ, as-tu songé à notre ouverture de Leipzig qui me plaît tant ? Que je la trouve finie, je t'en prie, à mon retour ; elle ne te prendra guère, maintenant, qu'une après-midi ou deux ; tu n'a presque plus qu'à copier. Et mon morceau pour piano, où en est-il ? Je n'ai encore pu penser de musique ici, mais j'ai peint et dessiné beaucoup ; peut-être aussi rapporterai-je quelque œuvre nouvelle. Que fait la Société « Cœcilia » ? Est-elle encore en vie, ou bien dort-elle et ronfle-t-elle ? Combien de choses sont passées qui faisaient intimement partie de notre vie de Francfort ! X... m'a dit aujourd'hui que H... est marié. Est-ce vrai ? Alors il faut que, toi aussi, tu te maries bientôt. Je te propose de nouveau Madame M... L'as-tu revue, ainsi que la dame de Darmstadt ? Donne-moi des nouvelles de tout Francfort. Dis à Mlle J... que je n'ai qu'une gravure suspendue dans ma chambre : elle représente « *la ville de Toulon* » ; je suis donc obligé de penser à elle comme à une Tou-

lonnaise. N'oublie pas de me rappeler tout spécialement au souvenir de ta mère, et réponds-moi très, très-vite. Si je ne perds point patience, je demeurerai ici jusqu'au vingt-quatre ou jusqu'au vingt-six août et je me mettrai alors en route, par terre ou par eau, pour la Ville Libre de Francfort. Combien j'y voudrais être présentement ! Puisses-tu être rôti, s'il t'arrive de montrer cette lettre à quelqu'un ! Tu me mettrais alors dans la nécessité de me pendre : ainsi donc brûle-la, mais écris-moi de suite, *poste restante à la Haye*. Adieu, pense bien à moi et réponds-moi vite.

Ton F. M.-B.

On comprendra facilement que je n'aie point détruit cette lettre, et personne ne me reprochera, je pense, de ne l'avoir point tenue plus longtemps secrète. Quelques jours après sa réception, il me survint un petit accident. J'étais en train de me baigner dans un endroit peu profond de la rivière, quand, en sautant, il m'arriva de poser le pied sur un morceau de verre pointu. Je me coupai probablement une petite veine, car j'atteignis à grand'peine le rivage, tandis qu'un mince filet de sang jaillissait de la blessure. La vue m'en amusa plus qu'elle ne m'effraya, mais il me survint vers le soir une sorte d'attaque nerveuse qui me laissa dans une

grande prostration. Quelques jours après cet accident, le médecin me conseilla de changer d'air et m'envoya à Hombourg, petite localité qui était, à cette époque, tout à fait idyllique et retirée. Près de la source minérale se trouvait une petite maison où je m'installai avec ma mère : il ne restait plus alors à Hombourg que deux douzaines, tout au plus, de baigneurs Francfortois. Ce fut donc de Hombourg que j'écrivis à Mendelssohn une lettre à laquelle il fit la réponse suivante :

« La Hague, 18 août 1836.

« Ta lettre m'apporte de bien mauvaises nouvelles, et le ton qui règne tout au travers me donne une idée de l'inquiétude et de l'ennui que t'a causés ton accident. J'espère néanmoins que tu vas mieux maintenant et que tu ne subis plus l'influence de la triste situation d'âme qui te dicta les lignes que je viens de recevoir. Du moment pourtant qu'il a fallu t'envoyer à la campagne, j'ai dû présumer que ton indisposition présentait un certain caractère de durée : puis, j'ai pensé à ta vigoureuse constitution, aux attaques nerveuses qui sont un peu la conséquence de ton épuisement, et j'ai conclu forcément, mon pauvre

« ami, que la chose devait être fort sérieuse et
« qu'il te fallait armer de beaucoup de patience.
« Puisses-tu être présentement un peu calmé ;
« puissé-je aussi te retrouver à Francfort aussi
« vigoureux et bien portant que par le passé !
« Chose singulière ! Moi aussi, il y a huit ou dix
« jours, je me suis fait mal au pied en me bai-
« gnant : ce n'a été, à la vérité, qu'une simple
« foulure, ne présentant point la gravité de ton
« accident, mais depuis, je ne peux que me traî-
« ner péniblement, en boitant. Ce petit malheur
« qui établit entre nous une certaine sympathie,
« n'est pourtant point fait pour rendre mon
« séjour en ce pays plus agréable. Du moment,
« en effet, qu'il est impossible, sur une pareille
« plage, d'exercer ses membres en toute liberté,
« il ne reste vraiment plus rien à faire. Ne t'at-
« tends point à trouver ma lettre gaie, tu t'expo-
« serais à prendre l'intention pour le fait lui-
« même ; maintenant qu'il me faut marcher
« clopin-clopat, je suis plein de caprices et me
« sens peu propre à donner des consolations.
« De plus, S... est parti depuis quelques jours,
« me laissant isolé au milieu de gens « parlant
« une langue étrangère », de sorte que je reste
« seul maintenant pour avaler l'ennui, tandis
« qu'auparavant nous pouvions, du moins, jurer
« de compagnie. Le bain semblait beaucoup
« l'épuiser ; il craignait à la fin de tomber sérieu-

« sement malade, aussi n'ai-je point osé le
« presser de rester. Il doit être présentement
« bien tranquille et confortablement installé à
« Düsseldorf, tandis que moi je demeure seul ici,
« avec notre appartement complet sur les bras :
« je puis dormir dans trois lits si je veux. Ce
« qu'on appelle la petite cure consiste à prendre
« vingt et un bains, minimum du nombre exigé,
« paraît-il, pour obtenir un résultat salulaire.
« Deux heures après mon vingt et unième bain
« je serai parti. Je rêve déjà d'Emmerich et de
« la frontière prussienne comme d'un Naples ou
« de tout autre pays aussi beau. Je prendrai
« lundi ce vingt et unième bain si impatientement
« attendu ; puis le bateau à vapeur me fera
« remonter le Rhin qui est vraiment la voie la
« plus courte pour me rapatrier. Je m'arrêterai
« un jour à Horschheim chez mon oncle que j'ai
« eu à peine le temps d'entrevoir à mon dernier
« passage ; et, le dimanche soir, 28 août, j'es-
« père pouvoir célébrer, à Francfort même,
« l'anniversaire de la naissance de Goëthe, en
« compagnie d'excellent vin du Rhin : tu ne
« peux imaginer combien, en écrivant ces
« lignes, je soupire après cet instant. Ne pour-
« rons-nous point dès l'abord passer une soirée
« ensemble ? Je crains vraiment que tu ne restes
« trop longtemps à ton Hombourg. Qui sait alors
« si je pourrai t'y aller voir ? Où est situé ce Hom-

« bourg? Est-ce Hombourg *vor der Höhe*? Ou
« bien *Hessen* Hombourg séjour du Prince,
« ou quelque autre village du même nom? Il me
« semble me souvenir d'un autre Hombourg
« dans le Taunus : si celui-ci est le tien, ne
« pourrions-nous point nous donner rendez-vous
« quelque part, le 28 courant, entre Francfort et
« Mayence? Ce serait charmant! Nous ferions
« notre entrée à Francfort en passant devant
« la tour du veilleur, et toute la soirée nous
« jaserions délicieusement ensemble. Si tu veux
« me rendre heureux, écris-moi quelques lignes
« à ce sujet, et parle-moi de ta santé; indique-
« moi soigneusement où et comment je te ren-
« contrerai, et donne-moi de bonnes nouvelles
« de toi-même et des tiens. J'ai bien vu que ta
« dernière lettre t'a coûté quelque effort; je t'en
« suis d'autant plus reconnaissant; mais, je t'en
« supplie, fais encore un autre effort bienveil-
« lant, ne fût-ce que pour griffonner quelques
« lignes à l'adresse de Herr Mendelssohn à
« Coblenz : de cette façon, ta lettre me parvien-
« dra sûrement et rapidement. Je compose peu;
« mais en revanche, je dessine beaucoup : je
« voudrais bien être au Pfarreisen! Pardonne-
« moi cette stupide lettre. Au revoir, et puis-
« sions-nous, bien portants tous deux, nous ren-
« contrer heureusement sur le Mein.

Toujours ton F. M.-B. »

Conformément au désir exprimé dans cette lettre, j'offris à Mendelssohn de lui donner rendez-vous à Höchst, point que je pouvais commodément atteindre de Hombourg. Rien de tout ceci n'arriva pourtant, comme on le verra par les lignes suivantes :

« Coblenz, 27 août 1836.

« Cher vieux Drame, (1)

« Ta lettre m'est parvenue hier à Cologne, et
 « c'est ici seulement, aujourd'hui même, qu'il
 « m'est possible d'y faire une courte réponse,
 » car il vaut mieux parler qu'écrire. Je ne sau-
 « rais te dire au juste à quelle époque je partirai
 « de Mayence pour gagner Francfort, en pas-
 « sant par Höchst. *Par ordre de Moufti (chi-
 « rurgien)* (2), il me faut appliquer des sangsues
 « aujourd'hui même sur mon malheureux pied :

(1) Je venais d'écrire ma première ouverture de concert en *ré mineur* que j'avais mentionnée une ou deux fois sous la rubrique de « *Ouverture pour le vieux drame de Fernando* ; » de là le sobriquet de « *Vieux Drame* » et autres qualifications analogues que l'on verra souvent répétées dans ce livre. Plus tard, quand je me décidai à publier cette œuvre, j'en supprimai le titre qui me semblait impropre, puisqu'il se rapportait à un drame ayant vieilli peu à peu et longtemps après la composition de l'ouverture.

(2) En français dans l'original.

« je dois donc rester ici demain et me tenir
« tranquille ; il serait par trop horrible d'arriver
« à Francfort pour y garder la chambre. Je
« compte y rentrer lundi soir : peut-être me
« sera-t-il possible de partir demain matin :
« mais, de toutes façons, je ne sais point avec
« assez de certitude ce que je ferai, pour te fixer
« un *rendez-vous*. Je dois obéissance aux sang-
« sues. En tous cas, je n'aurais pu t'accompa-
« gner à Hombourg ; je me sens trop attiré vers
« la Vieille Ville Libre, et tu sais combien je
« brûle de la revoir. Reviens-y bientôt toi-
« même, je t'en supplie, et adresse-moi quelques
« mots, *poste restante*, à Francfort. Ils me di-
« ront l'époque de ton retour et la manière dont
« il devra s'effectuer, de façon que je puisse
« aller à ta rencontre. Rappelle-moi au souvenir
« des tiens, et conserve-toi heureux et bien
« portant, en majeur et en accords de 6-4 de
« toutes sortes.

« Ton F. M.-B. »

Les fiançailles de Mendelssohn eurent lieu pendant mon séjour à Hombourg : ce fut un véritable événement sur lequel on fit force commentaires. Félix vint à la maison passer un après-midi avec sa fiancée et sa sœur : il avait si peu de temps à rester auprès de Cécile, qu'on ne pouvait guère exiger davantage d'un amou-

reux aussi heureux. Vers la fin de septembre, sinon plus tôt, ses occupations l'obligèrent à retourner à Leipzig ; il ne put même assister à une grande fête champêtre donnée au « Sandhof », par les grands parents de Cécile, pour célébrer les fiançailles. Il partit dans une vieille carriole que ma mère lui prêta et à laquelle il fit atteler des chevaux de poste. J'avais remis à une date postérieure mon voyage en Italie, afin de prendre la direction de la Société « Cœcilia ». Peu après, je reçus la lettre suivante :

« Leipzig, 29 octobre 1836.

« Mon cher Ferdinand,

« Cécile dit que tu es fâché contre moi : en
« cela tu as presque tort, car mon long silence
« mérite réellement d'être excusé. Tu ne peux
« te figurer de quelle somme de travail je suis
« accablé. Le public de Leipzig se montre vrai-
« ment par trop fanatique de musique : il est
« insatiable. Tous les jours, à peu d'exceptions
« près, j'ai une ou deux répétitions, ou bien une
« répétition et un concert. Quand, à la fin de ma
« tâche, je suis épuisé à force de m'égosiller et
« de battre la mesure, il [me répugne de m'as-
« seoir à mon bureau pour t'écrire. Si tu avais
« été un bon camarade, tu m'aurais envoyé de-

« puis longtemps quelques lignes, tu te serais
« dit : S'il n'écrirait point le premier, c'est qu'ap-
« paremment il ne le peut : donc, c'est à moi de
« le faire », car tu n'as ni autant d'ennuis, ni
« autant de besogne. Et puis, comme tu vois
« souvent Cécile, tu aurais bien dû m'en donner
« des nouvelles, chose à laquelle tu n'as point
« songé, et pourtant tu attends qu'on admire ta
« générosité ! J'oublierai tout cela cependant,
« mais à la condition que tu ré pares prompte-
« ment ta faute en m'écrivant de suite, pour me
« raconter tout ce qui t'est avvenu depuis le
« 19 septembre, à minuit.

« De moi-même, je n'ai vraiment rien à dire.
« Je dirige les concerts d'abonnement et autres.
« et je voudrais de tout mon cœur être au Fahr-
« thor. Il ne te manque point de choses à me
« conter : ce que tu as fait, comment se portent
« les tiens, si tu es en veine d'écrire et si tu en
« as le temps. Donne-moi des nouvelles de mon
« morceau de piano, et aussi de la Société « Cœ-
« cilia » ; dis-moi si ma fiancée a l'air de se bien
« porter ; comment le temps se passe, quand tu
« es chez elle ; parle-moi de Schelble, du gros
« P., et de tout ce Francfort que j'aimerais tant
« habiter présentement, tandis que toi, peut-
« être, tu préférerais Leipzig. Cher Ferdinand,
« écris-moi le plus vite possible sur toutes ces
« choses.

« Somme toute, moi aussi, j'ai aussi quelques
« détails à te donner touchant notre deuxième
« concert d'abonnement et ton Ouverture en *mi*,
« qui nous a fait à tous le plus grand et le plus
« réel plaisir. Elle a produit à l'orchestre un
« effet neuf et charmant; il est juste d'ajouter
« qu'elle a été jouée avec beaucoup d'entrain.
« Certains passages qui m'avaient produit au
« piano une assez pauvre impression, ont été ad-
« mirablement mis en lumière par l'orchestre.
« Ce trait descendant très-large et très-accen-
« tué (ton passage favori), dans lequel les rondes
« procèdent *fortissimo*, a surtout produit un
« effet splendide; mes instruments à vent l'ont
« attaqué avec une énergie telle que c'était une
« jubilation de les entendre. David l'a fait exé-
« cuter à la fois par tous les instruments à cordes
« avec le talon de l'archet. Il aurait fallu que tu
« fusses là : combien tu aurais joui du délicieux
« effet produit par l'accalmie des instruments à
« vent et la rentrée *pianissimo* en *mi majeur* !
« L'ensemble de la composition m'a donné plus
« de plaisir que jamais, et je la préfère certai-
« nement aux productions actuelles que je con-
« nais. Ce qu'on nomme le public, a été moins
« charmé que je ne m'y attendais et que je ne
« l'espérais, car c'était justement l'espèce de
« composition qu'il peut et doit comprendre.
« J'attribue son indifférence à ce fait qu'il n'a

« encore vu ton nom sur aucune composition
« orchestrale, ce qui en Allemagne rend l'audi-
« teur tout à fait chiche d'enthousiasme. Il est
« donc fort heureux, que précisément le lende-
« main le directeur du théâtre m'ait fait deman-
« der l'Ouverture pour un concert qui sera donné
« dans une quinzaine de jours au théâtre. Je la
« lui ai promise : (j'espère que ceci ne te désol-
« blige en rien). Le 8 janvier prochain, nous
» exécuterons celle en *ré mineur*; puis, à la fin
« de l'hiver, nous les redirons très-probablement
« toutes les deux ensemble. J'ignore ce qu'on en
« a écrit dans les gazettes, car je ne les lis point.
« Fink m'a écrit que c'était une belle œuvre, et
« Schumann compte faire un long article à son
« sujet. Plaise à Dieu que tout ceci soit bon !
« La chose n'est point de grande conséquence.
« Ce qui importe davantage, est l'approbation
« que lui ont donnée la plupart des musiciens
« de Leipzig. A quand mon morceau de piano ?

« Tu feras bien de ne plus t'ennorgueillir au-
« tant de ta Société « Cœcilia », nous organisons
« en effet, ici, à Leipzig, une exécution d' « Is-
« raël en Egypte » qui sera parfaite. Avec
« l'orgue et l'orchestre, nous aurons plus de
« deux cents chanteurs dans l'église. Je m'at-
« tends à un résultat superbe. Le concert aura
« lieu dans huit jours, et c'est encore là une des
« choses qui me mettent la tête à l'envers, car

« rien n'est moins aisé que de conduire un aussi
« grand nombre d'amateurs, de dames et de
« messieurs, qui tous à la fois chantent et crient
« à tue-tête et ne restent jamais tranquilles. A
« cet égard, tu es mieux partagé à la Société
« Cæcilia », dont tous les membres sont dressés
« à l'obéissance; mais, d'autre part, ils se cri-
« tiquent entre eux, ce qui n'est point, non plus,
« très-joli. N'importe! crois-moi si tu veux,
« mais je voudrais bien être au Fahrthor, et
« aussi au Pfarreisen. Stamaty réside, en ce
« moment, à Leipzig : il étudie sous ma direc-
« tion le contrepoint; je lui ai avoué ne le point
« connaître à fond moi-même, propos qu'il attri-
« bue à une excessive modestie de ma part. Et
« la voiture? Comment pourrai-je t'en remercier
« assez!...

« Es-tu franc-maçon? A la loge de Leipzig,
« existent, paraît-il, des chants pour quatre
« voix d'hommes, qu'un franc-maçon seul a pu
« composer. As-tu toujours l'intention de partir
« au printemps pour l'Italie? Je t'en prie, cher
« Ferdinand, écris-moi vite et longuement;
« pardonne-moi mon long silence, et ne me pu-
« nis point d'avoir employé pour t'écrire une
« feuille de petit format, en m'en expédiant une
« semblable.

« Mes meilleurs souvenirs à ta mère, écris-

« promptement, et garde-toi en joie et prospé-
« rité.

« Ton F. M.-B. »

Quelque temps après, je reçus la lettre sui-
vante :

« Leipzig, 26 novembre 1836.

« Cher Ferdinand,

« Je te renvoie ton Ouverture. Si tu me
« boudes pour en avoir gardé l'autographe, je te
« le rapporterai moi-même à Noël prochain et l'é-
« changerai alors contre ma copie. Je te resti-
« tuerai en même temps le manuscrit des chants
« dont tu avais besoin : je suis allé le prendre
« chez Hoffmeister. Je voudrais te remercier
« mille fois de ta longue et délicieuse lettre,
« mais maintenant qu'avec l'aide de Dieu je
« pense être à Francfort dans trois semaines, à
« compter d'aujourd'hui, je ne me sens point en
« disposition convenable d'y répondre : il me
« sera beaucoup plus doux et agréable de le
« faire moi-même en personne. Depuis long-
« temps, je t'aurais renvoyé l'Ouverture, si le
« copistene me l'avait autant fait attendre. Celle
« en *mi*, doit être donnée, de nouveau, à l'un
« des prochains concerts, et je serais vraiment
« curieux de connaître, dès à présent, l'opinion
« du public sur celle en *ré mineur*. Quant à la

« voiture, je compte revenir moi-même dedans
« à Noël. Je l'ai fait réparer quelque peu, et le
« charron m'a déclaré qu'elle était maintenant
« en bon état. Tu remercieras bien ta mère de
« me l'avoir prêtée. Stamaty retournant à Paris,
« passera par Francfort dans quelques jours. Je
« soutiens qu'il a de l'Allemagne et du contre-
« point double par dessus les oreilles (1); dans
« trois semaines, moi aussi, je reverrai Franc-
« fort, s'il plaît à Dieu. Oh ! si j'étais donc au
« Pfarreisen ! La première chose que je ferai
« sera de courir te dire bonsoir, et puis, je tour-
« nerai à droite. Aujourd'hui, je peux seulement
« te dire : « *Auf Wiedersehen!* ». Rappelle-moi
« au souvenir de ta mère.

« Ton F. M.-B. ».

Je n'ai point grand'chose à dire du court séjour qu'il fit près de sa fiancée au temps de Noël de cette année, sinon que nous nous vîmes plus souvent que les circonstances ne me l'auraient fait espérer. Il prenait un très grand intérêt aux séances de la Société « Cæcilia » qui répétait « Saint-Paul » sous ma direction : c'était alors la troisième fois qu'on montait cet ouvrage : Félix venait, en effet, de le faire exécuter, lui-même, récemment à Leipzig, et

(1) En français dans l'original.

l'oratorio en question avait été donné pour la première fois au Festival de Düsseldorf alors qu'il était en manuscrit.

Peu de temps après le retour de Mendelssohn à Leipzig, je reçus les lettres suivantes :

« Leipzig, 10 janvier 1837.

« Cher Ferdinand (Vieux Drame),

« Laisse-moi tout d'abord te remercier du
« *nervus rerum* (1) que tu m'as prêté et que je te
« renvoie : il m'a été fort utile car je n'en avais
« presque plus en arrivant ici. Ne crois pas
« pourtant que cela ait été la principale cause
« de l'affreux abattement que j'ai ressenti quand
« je suis rentré dans ma chambre, au soir de
« mon retour. J'étais tellement triste que, mal-
« gré ton cœur de pierre, tu aurais eu pitié de
« moi. Pendant deux grandes heures, assis dans
« une sorte d'hébètement, je me suis mis à mau-
« dire *in petto* les concerts d'abonnement. Ce
« vieux refrain m'a ramené à Hafiz et au désir
« de revoir le Pfarreisen où je me sens si heu-
« reux. Avoue-le toi-même : quel plaisir puis-je
« prendre aux neuf concerts que je dois con-
« duire encore, ainsi qu'aux symphonies de H...

(1) Argent.

« et de S...? Je t'envoie ces quelques lignes
« pour te prévenir que nous jouons après demain
« une symphonie de Molique : cela m'a contraint
« de renvoyer ton Ouverture au Concert sui-
« vant, dont le programme comprendra, de
« même, un Concerto pour piano de Bennett, la
« scène du sacrifice « d'Idomeneo » et la sym-
« phonie en *si bémol* de Beethoven. Je ne pen-
« sais point t'écrire avant vendredi prochain ;
« mais ce retard m'oblige, dès à présent, à sau-
« vegarder ma réputation d'homme d'affaires : tu
« recevras donc encore une lettre de moi à cette
« date. Si tu veux être prudent, je te donne le
« conseil de me répondre avant cette époque,
« sinon, je massacrerai ton Ouverture ou plutôt
« j'intriguerai contre elle et je m'arrangerai de
« façon à la faire tomber *secundum ordinem*
« *Melchisedech*.... Tu me félicitais, un jour
« d'avoir conquis l'amitié de tous les Composi-
« teurs allemands ; le contraire aura lieu cet
« hiver, et je serai en délicatesse avec eux tous.
« Je viens de mettre de côté six nouvelles sym-
« phonies : Dieu seul sait à quoi elles ressem-
« blent ! Pour moi je désire l'ignorer. Il n'en est
« aucune qui puisse plaire ; je resterai seul
« pourtant à supporter le blâme sous le prétexte
« qu'en fait de musique nouvelle, de symphonies
« surtout, je ne permets à aucun compositeur
« vivant de se produire avantageusement. Bonté

« du Ciel ! Les Capellmeisters ne devraient-ils
« point avoir honte d'eux-mêmes et se frapper
« la poitrine ? Ils gâtent tout, en effet, avec leur
« sottise conscience artistique et cette misérable
« préoccupation qu'ils ont toujours de pour-
« suivre « l'étincelle divine. » Quand aurai-je
« mon morceau de piano, « Drame ? » J'ai envoyé
« aujourd'hui même à l'éditeur mes six préludes
« et fugues (1) : on ne les jouera guère, je le
« crains. Veux-tu me mettre dans l'enchante-
« ment ? Parcours-les un moment pour me dire
« s'il en est quelqu'un qui te charme et s'il s'en
« trouve aussi qui te déplaît. Les fugues
« d'orgue (2) seront éditées le mois prochain :
« *me voilà perruque !* (3). Je voudrais bien sentir
« ma tête traversée de quelque bon trait bril-
« lant pour le piano ; j'en ai besoin pour dissiper
« toute mauvaise impression. Mon Dieu ! Je ne
« me soucie plus guère que d'une chose, le
« calendrier. Pâques tombe de bonne heure cette
« année : je voudrais que ce fût tout de suite.
« En tous cas, j'ai prévenu mes directeurs que
« des affaires de famille m'obligeraient de partir
« immédiatement après le dernier concert (le
« 17 mars), sans pouvoir diriger aucun oratorio,

(1) Pour piano. op. 35.

(2) Trois préludes et fugues pour l'orgue, op. 37.

(3) En français dans l'original.

« ni le mien, ni celui de l'Ange Gabriel. Ils ont
« trouvé cela fort juste. Ah ! si du moins je
« n'avais point aussi longtemps à attendre !
« Combien de fois me faudra-t-il subir la gelée,
« la pluie et le dégel, me faire raser, boire mon
« café le matin, diriger des symphonies et me
« promener avant qu'arrive ce mois de mars
« tant désiré ? Schumann, David et Schleinitz
« (ce dernier, bien que ne te connaissant point)
« se rappellent à ton souvenir. Je te quitte pour
« aller dîner. Nous répétons Molique, cet après-
« midi : il y a fête, ce soir, en l'honneur des
« nouveaux mariés (les David), car il faut te dire
« que David a épousé une Russe qui réside pré-
« sentement à Leipzig : il est notre « Concert-
« meister » et il a pour beau-frère le prince
« Lieven. Inutile de t'en conter plus long. Bien
« des souvenirs et d'heureux souhaits, de ma
« part, à ta mère chérie, et mille compliments
« à Mlle J.... Sur ce, adieu, et n'oublie pas
« ton

FÉLIX M.-B. »

« Leipzig, 24 janvier 1837.

« Mon cher Ferdinand,

« Jeudi dernier, dans la soirée, nous avons
« joué ton Ouverture en *ré mineur*, et je viens
« te rendre compte de l'exécution. Elle a

« fort bien marché ; nous avons plusieurs
 « fois répété le morceau avec le plus grand
 « soin, et nombre de passages ont grande-
 « ment surpassé mon attente. Le plus char-
 « mant de tous est sans contredit celui en
 « *ré mineur*, que les instruments à vent exécu-
 « tent *piano*. La mélodie qui suit produit un
 « admirable effet ; il en est de même du commer-
 « cement du passage travaillé, du *forte* en *sol*
 « *mineur*, du *piano* qui le suit (ton passage fa-
 « vori), et aussi des mesures où les timbales et
 « les instruments à vent jouent *piano* en *ré ma-*
 « *jeur*, tout à fait à la fin. La dernière partie a
 « produit à l'orchestre un meilleur effet que je
 « ne l'aurais supposé d'abord. Je dois cependant
 « t'avouer qu'après la première répétition, con-
 « fiant comme je le suis dans la bonne entente
 « qui règne entre nous, je n'ai pu m'empêcher
 « de changer les basses de la mélodie en *la* (avec
 « ses reproductions dans les tons de *fa* et de *ré*)
 « depuis le *staccato* jusqu'aux notes tenues. Tu
 « ne saurais avoir l'idée du caractère instable
 « qu'avait l'accompagnement primitif. J'espère
 « donc que tu ne m'en voudras point de la
 « liberté que j'ai prise ; je suis sûr que tu aurais
 « agi de même à ma place, tant l'effet produit
 « était loin de celui que tu avais rêvé !

« Mais il me vient à l'esprit une réflexion que
 « j'éprouve le besoin de te communiquer. L'Ou-

« verture, au Concert même, n'a point empoi-
« gné les musiciens, comme je le désirais : elle
« nous a tous laissés un peu froids. Cette im-
« pression ne vaudrait guère la peine d'être
« notée si je n'avais en même temps constaté un
« fait remarquable, sur lequel tous les artistes
« que j'ai interrogés sont tombés d'accord, à
« savoir : Que le premier motif, le commence-
« ment tout entier de l'ouvrage, les mélodies
« en *la mineur* et en *la majeur* leur avaient
« causé à tous un vif plaisir, mais qu'à partir de
« cet endroit, l'intérêt pris par eux à l'œuvre ne
« faisait que décroître jusqu'au point de détruire
« l'impression favorable produite par le début,
« et céder la place à une complète indifférence.
« Voilà qui est important, ce me semble ; car nous
« touchons encore ici à un sujet sur lequel nous
« avons déjà longuement discuté, et il te faut
« persuader dorénavant que tu peux communi-
« quer à ton prochain l'indifférence avec laquelle
« tu considères, parfois, les choses de ton art.
« Je ne te soufflerais mot de tout cela si je
« n'étais aussi complètement certain de l'empire
« absolu qu'un homme peut exercer sur lui-
« même en ces matières. Ils n'ont que faire ici,
« le Génie et le Talent, fussent-ils poussés à
« leur extrême puissance ! La volonté seule se
« trouve, en effet, engagée dans cette affaire.
« Rien, à ma connaissance, ne me saurait répu-

« gner autant qu'un blâme infligé, soit à la
« nature, soit au genre de talent d'un homme ;
« c'est attrister cet homme et le tourmenter
« inutilement, car on ne peut ajouter une coudée
« à sa taille. Tout effort, toute lutte sont donc
« superflus ; le mieux est de se taire et d'aban-
« donner la responsabilité à Dieu. Mais il n'en
« est pas de même en ce qui concerne ton œuvre
« dans laquelle les motifs et tout ce qui consti-
« tue à proprement parler le talent et l'inspira-
« tion, (appelle cela du nom que tu voudras), se
« trouvent aussi bons que puissants et beaux :
« les développements seuls pèchent par leur
« insuffisance. Ce point est un de ceux qui légi-
« timent l'intervention de la critique ; il compte,
« en effet, parmi ceux qui offrent au compositeur
« et à son œuvre le plus de facilité d'amende-
« ment et de progrès. De même qu'un homme
« ayant reçu du Ciel d'admirables qualités se
« trouve dans l'obligation de produire quelque
« chose de grand, sous peine d'encourir le
« reproche mérité (selon moi) d'avoir profané les
« dons que le ciel lui a octroyés ; de même,
« j'estime qu'il est juste de faire l'application
« de ces mêmes principes aux productions musi-
« cales. Ne viens point me dire que les choses
« sont comme elles doivent être, Non, je n'ignore
« point que nul musicien ne peut mettre au jour
« des pensées, ou manifester des talents diffé-

« rant de ceux dont l'a doté la nature ; mais je
« sais aussi qu'il les peut développer d'une façon
« originale. Ne viens point me dire encore que
« mes observations sont l'effet d'une méprise et
« que ta manière de traiter une idée est à la
« hauteur de l'idée elle-même : je ne suis point
« de cet avis. Je pense, au contraire, que tu
« possèdes autant de talent qu'aucun musicien
« vivant, mais c'est tout au plus si je connais un
« morceau de ta composition qui soit suffisam-
« ment travaillé. Les deux Ouvertures sont sûre-
« ment tes meilleurs morceaux, mais plus tu
« t'exprimes clairement, plus aussi on sent ce
« qui te manque : ce défaut est d'une nature
« telle, qu'à mon sens, tu ferais bien d'y remé-
« dier le plus tôt possible.

« Ne m'interroge point sur les moyens : tu les
« connais mieux que moi, c'est l'affaire, soit
« d'une promenade, soit d'un moment ; bref,
« d'une pensée. Tu auras peut-être raison de te
« moquer de moi pour toute cette longue his-
« toire ; en revanche, tu aurais tort d'en prendre
« de l'humeur ou de m'en tenir rancune. Cette
« supposition est sans doute une folie de ma part,
« mais compterait-on beaucoup de musiciens
« qui supportassent cela d'un confrère ? De
« même que chacune de mes paroles doit te ré-
« véler la sincérité du goût et de l'admiration
« que je professe pour ton talent, de même je

« rends hommage à la vérité en affirmant que
 « tu n'es point parfait. Voici encore une affir-
 « mation qui blesserait plus d'un musicien. Tu
 « ne leur ressembles en rien, j'en suis certain ;
 « car tu sais combien ces choses me tiennent au
 « cœur.

« Quant au passage de Bach auquel tu fais
 « allusion, il se trouve que je n'ai point la parti-
 « tion ; il me serait, de même, difficile de me la
 « procurer de suite ici. Je n'ai jamais considéré
 « ce passage comme étant le résultat d'une er-
 « reur, bien que l'édition fourmille généralement
 « de fautes ; en conséquence, ta version me
 « semble incorrecte. Je pense que dans la phrase
 « « Tu les frappas », le *la bémol* est absolument
 « nécessaire et tout à fait dans l'esprit de Bach.

« Mes meilleures amitiés,

« Ton F. M. »

On a pu lire dans le second volume publié des lettres de Mendelssohn, l'épître que je viens de reproduire, dans laquelle Mendelssohn me sermonne avec tant d'affection. Il était juste de la citer ici, et je crois devoir ajouter quelques mots touchant la question sur laquelle « nous avons si longuement discuté », selon l'expression de Félix. Malgré mon désir de ne rien objecter à ses [critiques, vu les circonstances dans lesquelles elles se produisirent, je suis pourtant

obligé de convenir qu'à l'heure où j'écris ces lignes, je prétends encore avoir raison. De ce qu'un homme est né compositeur, c'est-à-dire doué d'un pouvoir intérieur, élaborant naturellement avec toute la force de l'instinct des œuvres grandioses, il ne s'ensuit pas qu'il soit dispensé d'étudier et de s'assimiler tout ce qui peut être appris, et cela avec autant et plus de patience même que si le but de cette étude était purement spéculatif. Mais la question s'élève tout d'abord de savoir où ce pouvoir inné cesse, pour céder la place au travail de l'artiste. Dans l'opinion exprimée ci-dessus par Mendelsshon, tout ce qui se peut ranger dans la catégorie de l'invention de la mélodie appartient au premier-pouvoir; la seconde catégorie comprend le développement de l'idée mélodique, développement qui suppose chez le musicien une volonté puissante, alliée à une somme énorme de capacité et d'habileté pour pétrir magistralement les matériaux qu'il a sous la main. Cette manière de voir, que nombre de personnes partagent peut-être, avait dans Félix une double origine : la première résidait dans sa nature harmonieuse, la seconde dans son éducation artistique parfaitement achevée. Sans doute, on ne saurait nier la spontanéité plus grande des idées mélodiques, et, quoique l'acceptation ou le rejet de la première inspiration suppose évidemment l'intervention

du sens critique, je ne crois point pourtant que, dans ce cas, le choix soit aussi indéterminé qu'il le devient plus tard, quand il s'agit d'élire les idées sur lesquelles on devra tisser le travail harmonique. Cela n'empêche point qu'on ne commette, à mon sens, une véritable méprise, en prétendant que le développement postérieur de l'idée est moins sous la dépendance spontanée du génie qui fit la première découverte. En supposant, en effet, que ce développement reste dans les bornes des études théoriques de l'artiste, il ne saurait produire d'impression, à moins que les mêmes qualités qui présidèrent à la création poétique n'entrent elles-mêmes en jeu à un degré égal dans les deux cas, de manière à infuser dans ce développement la même fraîcheur, la même vie et la même originalité. Un compositeur habile et savant aura toujours droit sans doute à un hommage mérité, mais cet hommage ne saurait être poussé au point de lui reconnaître du génie. On peut même affirmer sans crainte d'être contredit, qu'un génie dans lequel se trouvent réunies la spontanéité de l'idée et la puissance de la réflexion, combinées à la fraîcheur de l'imagination, doit être estimé de beaucoup supérieur à celui qui se borne à créer simplement des idées mélodiques : j'entends par là des idées qui, ayant à peine dépassé la forme la plus élémentaire, n'exigent point immédiate-

ment le secours du ciseau le plus solide et de la lime la plus fine. A l'appui de cette opinion, je citerai les chefs-d'œuvre qui sont l'honneur de notre art. Dans les meilleurs ouvrages des cinq grands maîtres : Bach, Händel, Haydn, Mozart et Beethoven, il est impossible de séparer l'idée de son développement; du moment où cette distinction se peut faire, la musique cesse d'être grande. A dire vrai, on pourrait énumérer de nombreux cas dans lesquels la puissance du génie se manifeste précisément dans des ouvrages qui sont le développement de germes comparativement futiles, de même qu'il arrive aussi d'observer parfois dans les compositeurs d'un rang inférieur une faiblesse et une pauvreté égales, et dans l'invention de l'idée, et dans son développement. S'il existe d'ingénieux compositeurs dont les œuvres ont une « forme » (ce mot tant usité et dont généralement on abuse) qui n'est point au niveau de l'idée mère issue directement de leur inspiration, ce défaut a plutôt sa source dans une incapacité naturelle que dans leur éducation. J'estime, en effet, que nous exagérons le rôle de l'éducation et du développement artistique en ne voyant dans les dons naturels qu'une simple faculté de créer des mélodies. Parmi les innombrables qualités dont la nature dote l'homme qu'elle a destiné à être un grand compositeur, une des plus essentielles consiste

dans l'énergique volonté qu'il possède de creuser et de développer ses propres idées. Il paraîtra peut-être désespérant de prétendre que, dans l'art, cette qualité, elle aussi, est innée, mais il est encore plus désespérant de voir tant de gens qui possèdent cette faculté, ne point avoir pour cela les matériaux nécessaires pour la mettre en œuvre.

Mendelssohn, lui aussi, était doué de toutes ces qualités, mais seulement dans une mesure moindre que *les plus* grands de ses prédécesseurs. Il possédait de même à un très-haut degré cette infatigable ténacité qui lui faisait apporter les soins les plus minutieux aussi bien que la plus grande énergie dans l'expression de son idéal. Il ne pouvait imaginer que les choses pussent être autrement ; et pourtant, à la fin de la lettre que je viens de rapporter, il admet lui-même que les meilleurs compositeurs sont presque toujours à moitié inconscients. Que signifiaient autrement ces mots qu'il a écrits ci-dessus : « Ce n'est que l'affaire d'une promesse ou d'un moment, bref, d'une pensée ? »

Ai-je besoin d'ajouter que mon intention ne fut jamais de nier la nécessité du travail le plus courageux, le plus sérieux et le plus soutenu ?





CHAPITRE V.

FRANCFORT, LONDRES, LEIPZIG, BERLIN.

1837-1839.

MENDELSSOHN se maria le 28 mars : la cérémonie fut célébrée dans l'église réformée française, confession à laquelle appartenait la jeune mariée. Il paraissait étrange, dans une occasion aussi solennelle, d'entendre adresser une harangue française à un homme aussi profondément allemand, mais on n'y prit garde, tant la simplicité du service et la fascination exercée par le jeune couple impressionnèrent et attendrirent l'assistance. J'avais composé un chant de noce pour la réception des nouveaux mariés dans la maison de leurs grands parents. Pour le faire exécuter, je dus avoir recours à l'assistance de dames qui faisaient partie d'une petite société chorale dont les séances se tenaient une fois par semaine, sous ma direction, chez les E... Malgré l'admiration et l'idolâtrie de toutes ces jeunes femmes pour Mendelssohn, malgré la louable et délicate attention qu'elles manifestaient en venant fêter

un aussi grand artiste, malgré la permission qui nous avait été octroyée avec empressement, ce ne fut point sans une nuance d'embarras que le gracieux essaim pénétra, sous ma conduite, dans une maison étrangère et, aux yeux des domestiques ébahis, prit sa position en rang de bataille pour attendre l'arrivée de la noce. Mais Mendelssohn et sa femme furent si agréablement surpris et touchés de ce procédé, et les membres si nombreux de la famille se montrèrent, comme on devait s'y attendre, si parfaitement aimables, que les belles chanteuses eussent bientôt oublié leur position singulière pour se mettre entièrement au niveau de la joie de leur entourage.

Les jeunes époux allèrent passer quelques semaines à la charmante ville de Fribourg en Brisgau. Il aurait été difficile de trouver un lieu s'harmonisant davantage avec leurs goûts et leurs natures poétiques. Fribourg est, en effet, une riante petite ville, dont les rues sont traversées par de clairs ruisseaux. Elle est entourée d'un cercle de ravissantes collines et les environs en sont charmants par les divers points de vue d'où l'on découvre à la fois la montagne, la rivière, la vallée et la plaine. Si l'on ajoute à tous ces agréments les habitudes et le langage simples et hospitaliers du Sud de l'Allemagne, on conviendra que nul endroit n'était mieux

choisi pour y passer une lune de miel. Je dois rappeler que Cécile dessinait à ravir. Elle composa avec Félix un journal unique dans son genre (1), qu'ils me permirent de voir à leur retour et dans lequel, outre leurs souvenirs de voyage, tous deux avaient consigné tour à tour des dessins, paysages, maisonnettes, petites scènes auxquelles ils se trouvèrent mêlés, bref, une quantité de choses faites sous l'impression du moment. Durant leur absence, la vive et communicative Madame Jeanrenaud me donna continuellement de leurs nouvelles. L'heureux couple revint à Francfort dans le courant de mai. Félix, à cette date, écrivait à Devrient : « Je te « dirai seulement que je suis en excellente « humeur et parfaitement heureux. Loin d'avoir « cette surexcitation que je croyais devoir « éprouver, je me sens aussi calme et rassis que « si les événements qui me sont survenus « étaient la chose la plus naturelle du monde. » Telle fut l'heureuse disposition d'esprit dans laquelle je le trouvai à son retour. Mais quel étonnement n'éprouvai-je point lorsqu'il me montra le résultat musical de son voyage, la composition du 42^e Psaume ! Mon étonnement s'explique de lui-même, car je n'avais alors vu

(1) Actuellement dans la possession de la fille cadette de Mendelssohn, M^{me} Wach, à Bonn.

que le titre de l'ouvrage; et le pathos tendre et passionné qui règne tout au travers de cette composition a vraiment sa source dans une confiance exclusive en Dieu et dans un sentiment d'absolue soumission à ses volontés. Tel est le principal caractère de cette œuvre, caractère qui s'harmonise admirablement avec les impressions de bonheur parfait que Félix ressentit à cette époque. Le chœur final dont les paroles n'appartiennent point au Psaume et qu'il composa plus tard à Leipzig, ne me semble point en rapport avec les autres morceaux.

Toutefois, je dois d'abord protester contre la méprise à laquelle pourraient donner lieu mes paroles, à savoir : « Que toute création artistique est en général le produit de l'inspiration « du moment. » Même dans le cours ordinaire de la vie, la disposition d'esprit change et varie avec une telle mobilité, que l'impression du moment serait évidemment impuissante à enfanter une œuvre de quelque unité. D'autres lois plus élevées régissent ces matières. Toutefois, il paraîtra naturel, qu'ayant été mis en présence d'une œuvre produite pendant un semblable voyage de noces, je me sois permis de faire des observations et de tirer quelques conclusions que je n'aurais point osé reproduire, si, dès cette époque, elles ne s'étaient imposées à mon esprit.

Au milieu d'invitations et de distractions de tout genre dont le jeune couple était sans cesse assailli, Félix trouva le temps d'écrire son beau quatuor en *mi mineur*, dont je suivais la composition avec un intérêt très-vif. Je ne dois point, non plus, passer sous silence une des dernières séances que tint sous ma direction la Société Cœcilia. Cette séance fut tout entière consacrée à fêter les jeunes mariés. Le programme se composait principalement de morceaux tirés de « Saint-Paul » accompagnés simplement au piano. Je me souviens encore de l'enchantelement que manifesta Mendelssohn à l'audition de quelques-uns de ses chorals que je faisais exécuter *a capella* par le Chœur.

J'étais alors sur le point d'entreprendre mon voyage d'Italie. Mendelssohn, sur ces entrefaites, était parti sur les bords du Rhin, et nous espérons le revoir sous peu, mais nous fûmes déçus dans notre attente. Voici la première lettre qu'il m'écrivit : elle est datée de Bingen.

Bingen, 13 juillet 1837.

« Cher Ferdinand,

« Quand dernièrement, à Hombourg, tu
« montas en voiture et partis avec tes dames,
« j'aurais dû pressentir que nous ne nous rencon-
« trerions point de longtemps : j'en ai présente-

« ment la certitude. Il est assez étrange que les
« choses soient arrivées ainsi, car maintenant
« je ne puis retourner à Francfort avant d'avoir
« accompli mon voyage en Angleterre. Dans une
« semaine ou dix jours au plus, je me rendrai à Co-
« blenz d'où je descendrai le Rhin en bateau à va-
« peur : en septembre je compte passer une demi-
« journée à Francfort : tu seras alors fort loin
« dans les montagnes, peut-être même déjà de
« l'autre côté des Alpes. Qui sait à quelle épo-
« que et dans quel lieu nous nous rencontrerons
« encore ! nullement changés, je l'espère ! Que
« de choses n'aurions-nous pas à nous dire avant
« cette longue séparation ! Le principal est main-
« tenant de nous ménager à une date quelconque
« un heureux rendez-vous.

« Je n'ai pu m'arranger différemment, et je
« n'avais point prévu mon voyage de Bingen. Je ne
« m'attendais point à rencontrer ici un logement
« disponible à l'hôtel : en tout cas, je supposais
« ce dernier aussi peu confortable que celui de
« Hombourg, ce qui m'aurait obligé de retour-
« ner de suite à Francfort, à l'hôtel de Russie.
« Contrairement à notre attente, nous avons
« trouvé ici un hôtel fort supportable : nous
« jouissons d'une vue magnifique, et puis, les
« environs s'offraient à nous si beaux et si va-
« riés, qu'au bout de quelques jours, je remis à
« plus tard mon projet de retour à Francfort :

« maintenant enfin, j'y ai complètement renoncé,
« car j'espère que les miens m'accompagneront
« encore un peu plus loin.

« Tu ne peux te figurer combien ce charmant
« pays du Rhin m'impressionne chaque jour
« davantage, et combien je l'aime. Jadis je
« l'avais souvent parcouru, mais toujours d'une
« façon superficielle. En bateau, je suis en cinq
« minutes au « Mäusethurm » mon endroit fa-
« vori, ou bien encore vis-à-vis, à Rüdesheim.
« Comme le Rhin est beau quand le temps me-
« nace pluie, et parfois même aussi, après de ré-
« cents orages !

« Grâce à Dieu, ma chère Cécile est gaie : sa
« santé est excellente. Tu ne me croirais peut-
« être point si je te disais que je l'aime chaque
« jour davantage, et pourtant ceci est vrai à la
« lettre. Jen'ai guère travaillé, ces derniers jours;
« j'entends dire seulement par là que je n'ai pas
« beaucoup écrit, mais j'ai en tête un nouveau
« quatuor à cordes tout à fait achevé, et je pense
« terminer la semaine prochaine mon concerto
« de piano. Tes conseils ont été suivis en grande
« partie dans les changements que j'ai apportés
« au quatuor en *mi mineur* : il me semble en
« être devenu meilleur. Je me le jouai dernière-
« ment à moi-même sur un atroce piano, et le
« plaisir qu'il me donna fut plus réel que je ne

« l'aurais supposé d'abord. C'est ainsi que je
« passe mes jours qui tous sont également heu-
« reux.

« Cette lettre a pour but de te rappeler notre
« convention de nous écrire, toi le 15, et moi le
« 1^{er} de chaque mois. Cher Ferdinand, veillons
« à ne point perdre cette bonne habitude. Quand
« bien même nos lettres ne devraient contenir
« que quelques lignes : une correspondance régu-
« lière est chose si précieuse ! Je te prie de
« laisser pour moi, chez les Souchay, un exem-
« plaire de ta symphonie en *mi mineur* dès
« qu'elle t'arrivera de Paris. Je pourrai l'empor-
« ter alors en septembre à Leipzig, et j'aurai
« grand plaisir à l'étudier sérieusement et à
« l'entendre de nouveau. La Société « Cécilia »
« avait projeté de tenir spécialement en ton
« honneur une autre soirée musicale que j'avais
« promis de conduire, mais il m'a fallu y renon-
« cer encore. Qu'en est-il résulté après tout ? Les
« fortes têtes musicales de Francfort continuent-
« elles de se montrer réciproquement les dents ?
« X... te découvre-t-il ses chicots ? La stupidité
« de la conduite tenue dans cette circonstance
« par les musiciens allemands m'a plus fâché
« que je ne l'ai fait paraître, à cette époque, il
« faut croire que c'était la volonté de Dieu.
« Ainsi donc, que le diable les emporte ! Même

« leur vie de tous les jours n'est qu'un enfer sur
 « la terre. Adieu, voici que je suis retombé dans
 « le style furieux.

« Jusqu'au premier août, tu peux m'adresser
 « tes lettres ici, *poste restante* ; du premier au
 « dix août, envoie-les à Coblenz, *poste restante* ;
 « du dix au vingt, à Dusseldorf, *dito* ; depuis
 « cette époque jusqu'au vingt septembre à Lon-
 « dres, aux soins de C. Klingemann, Hobart
 « Place, Eaton square, Pimlico ; enfin à partir
 « des derniers jours de septembre, expédie-les à
 « mon adresse ordinaire de Leipzig. Suis-je
 « assez précis ? Et mon morceau de piano ? Dois-
 « je encore compter sur lui ? Dis-le-moi une fois
 « pour toutes, car j'aimerais avoir quelque chose
 « de bon et de nouveau à jouer, et pour cela j'ose
 « à peine compter sur mon concerto.

« Et maintenant, au revoir, cher ami : écris-
 « moi prochainement. Rappelle-moi mille fois
 « au souvenir de ta mère, et remercie-la de l'af-
 « fection et de la bonté qu'elle m'a si souvent
 « témoignées ; pense à moi quelquefois, et sou-
 « haitons-nous mutuellement une heureuse et
 « prochaine rencontre.

« Ton F. M.-B. »

Moi aussi, à cette époque, je commençais mes
 voyages en parcourant pédestrement la Forêt
 Noire. Je passai quelques journées délicieuses à

Bade, en compagnie de mon ami nouvellement marié, Ferdinand David, et de sa femme si aimable, si agréable et si distinguée. De là, je gagnai le Tyrol ; et puis, vers la fin de l'automne, je me rendis en Italie, où je demeurai l'hiver. Ma mère, qui ne pouvait supporter mon absence vint m'y rejoindre dès que la saison, devenue moins rigoureuse, lui permit d'entreprendre le voyage. Les lettres que Mendelssohn m'écrivit en ce temps et dont je relate quelques-unes ci-dessous, donneront, mieux que je ne l'aurais pu faire moi-même, une idée exacte de la richesse de son organisation et de la sincérité de son affection.

« Londres, 1^{er} septembre 1837.

« Cher Ferdinand,

« Me voici de fort méchante humeur, loin de
« ma femme, et plongé dans le brouillard de
« Londres ; je suis assis à ma table et en train
« de t'écrire parce que ta lettre d'avant-hier
« m'y oblige ; autrement, je ne l'aurais point
« voulu faire, tant je me sens aujourd'hui triste
« et maussade ! Voici neuf jours que j'ai quitté
« Cécile à Düsseldorf. Bien qu'accablé de cha-
« grin, j'ai pu supporter les premières journées
« de séparation, mais maintenant que je suis
« lancé dans le tourbillon de Londres où les
« grandes distances, la foule, les affaires, les or

« ganisations de Concerts et les questions d'ar-
« gent me brisent la tête, je n'en puis plus et
« voudrais bien être auprès de Cécile, laisser là
« Birmingham et jouir de la vie plus que je ne le
« fais à l'heure présente. Comprends-tu ce que
« cela veut dire? Et penser que j'ai encore trois
« semaines de ce régime! que je suis obligé de
« jouer l'orgue le 22 à Birmingham, et d'être
« encore à Leipzig, le 30! Je voudrais bien en-
« voyer promener toute cette affaire. Vraiment,
« une preuve que j'aime bien ma femme, c'est
« que l'Angleterre, le brouillard, le bœuf et la
« bière me semblent avoir cette fois-ci un goût
« affreusement amer, et cependant ils me plai-
« saient tant autrefois! Tu fais vraiment un
« voyage superbe, et ma lettre verra un bien plus
« beau pays que moi, puisqu'elle va courir vers
« Innsprück. Demande, je te prie, à Innsprück,
« quelques renseignements sur Herr Christanell
« de Schwatz: il m'a écrit deux fois et se dit
« grand amateur de musique: j'aimerais en
« savoir davantage à son sujet. Il paraît donc
« aussi que tu penses sérieusement à ton « Jé-
« rémie », ce qui ne t'empêche point, en attendant,
« d'arpenter la route d'Italie dans l'espoir de
« composer des opéras pour la saison. Tu es
« bien décidément un insensé « Vieux Drame ».

« Les choses vont ici leur train ordinaire.
« Nombre de mes connaissances sont, soit à la

« campagne, soit en voyage. Les Moschelès sont
« allés passer quelques semaines à Hambourg ;
« je ne pourrai donc les voir. Thalberg est en
« train de donner des concerts à Manchester et
« dans d'autres villes ; partout il a produit un
« effet extraordinaire ; on l'accueille admirable-
« ment et j'espère le pouvoir rencontrer. Ro-
« senhain est à Boulogne et reviendra sous peu ;
« Benedict est à Putney, à *la campagne*. Made-
« moiselle Clara Novello court d'un Festival à
« l'autre, et ne visitera probablement point l'Ita-
« lie avant le printemps prochain ; d'ici là, elle
« se rendra à Leipzig pour nos concerts (par-
« donne-le moi, je te prie : j'aurais, en ta faveur
« renoncé à sa possession, mais le devoir !) Sur
« le bateau à vapeur du Rhin, j'ai rencontré
« Neukomm toujours poli et inabordable comme
« par le passé ; il me témoigna toutefois un inté-
« rêt amical ; il m'a questionné, à diverses re-
« prises, à ton sujet, etc., etc. Simrock m'a pro-
« mis de t'écrire directement et d'entrer en
« rapport avec toi au sujet des manuscrits. Je lui
« ai déclaré que j'ignorais si tu avais quelque
« chose à lui donner pour le moment, et que tes
« conventions avec lui visaient plutôt l'avenir.
« T'a-t-il écrit ?

« Je n'ai pas eu de nouvelles de ma famille de
« Berlin depuis si longtemps (voici plus de cinq
« semaines), que je commence à être inquiet, ce

« qui augmente encore mes souffrances morales.
 « J'ai beaucoup composé durant notre séjour sur
 « les bords du Rhin, mais ici, je ne puis que
 « jurer et soupirer après ma Cécile. Quel bien
 « peut me faire tout le contrepoint de l'univers
 « quand elle n'est pas auprès de moi ? Je dois
 « mettre fin ici à ma lettre et à mes doléances,
 « sous peine de subir les railleries dont tu m'ac-
 « cableras sans doute, exposé comme tu l'es,
 « aux rayons du beau soleil d'Innsprück. Écris-
 « moi de nouveau à Leipzig, où je voudrais être
 « déjà. Il y a quinze jours, Chopin, paraît-il, est
 « venu à Londres tout à fait à l'improviste ; il
 « ne reçut et ne visita personne ; il est reparti,
 « après avoir admirablement joué, un soir, chez
 « Broadwood. On le dit encore très-malade et
 « malheureux. Cécile a dû présenter elle-même
 « mes amitiés aux tiens. Ainsi donc, adieu, cher
 « Drame », et pardonne-moi cette lettre horri-
 « blement bête ; elle est malheureusement la
 « représentation exacte de moi-même.

« Ton Félix M.-B. »

« Comme font les jeunes filles, je réserve pour
 « le *post-scriptum* la chose la plus importante.
 « Ne recevrai-je donc jamais ta symphonie en
 « *mi mineur* ? Envoie-la moi, je te prie. Quant à
 « mon morceau de concert, je vois que tu m'as
 « triché. Expédie-moi ta symphonie en *mi mi-*

« *neur* : les habitants de Leipzig devront l'en-
« tendre.... et l'aimer. »

« Leipzig, 10 décembre 1837.

« Mon cher Ferdinand,

« Je te remercie de tout cœur de m'avoir écrit
« en novembre, malgré l'irrégularité de ma cor-
« respondance, irrégularité dont je ne me serais
« jamais cru capable. L'aménagement tout ré-
« cent de ma nouvelle maison, de nombreux
« concerts, beaucoup de besogne, bref, toutes
« sortes d'empêchements qu'un vrai Philistin
« comme je suis, ne peut qu'énumérer à un Ita-
« lien vif et intelligent comme toi, tels que mon
« installation comme maître de maison, comme
« habitant et comme chef d'orchestre des con-
« certs d'abonnement, tout cela m'a empêché de
« t'écrire régulièrement, le mois passé. C'est
« précisément ce qui me fait te prier encore au-
« jourd'hui instamment de nous en tenir rigou-
« reusement à l'engagement que nous avons pris
« de correspondre régulièrement tous les mois,
« malgré l'étrange différence de nos positions
« et de notre milieu respectifs. Je pense qu'il
« doit être doublement avantageux et intéressant
« pour chacun de nous de recevoir mutuellement
« de nos nouvelles, maintenant que nous sommes
« plus que jamais étrangers l'un à l'autre, et que,

« par ce motif, nous devons resserrer davantage
« les liens de notre amitié. J'éprouve une singu-
« lière impression en pensant à Milan, à Listz,
« à Rossini, et à ta situation dans un pareil mi-
« lieu ; peut-être en est-il de même pour toi,
« quand, de ta Lombardie, tu songes à ton ami
« et à Leipzig. La prochaine fois, tu devras m'é-
« crire une longue lettre pleine de menus'détails :
« tu ne peux imaginer combien ils m'intéressent.
« Tu me diras où tu demeures, ce que tu es en
« train de composer ; tu me raconteras tout ce
« qui sera possible, sur le compte de Listz, de
« Pixis et de Rossini, sur la blanche cathédrale
» et le Corso. J'aime tant ce pays enchanteur
« qu'il me sera doublement agréable de recevoir
« de tes nouvelles pendant que tu l'habites ; tu
« prendras garde de ne te point servir de demi-
« feuille de papier. Raconte-moi bien si tu jouis
« du pays et si tu t'extasies, comme je l'ai fait
« moi-même. N'oublie rien de tout ceci : aie bien
« soin de humer l'air avec la satisfaction, et de
« flâner des journées entières, avec la régularité
« que j'y ai mise moi-même ; mais il est fort inu-
« tile de te le recommander : ne le feras-tu point
« sans cela ?

« Tu me demandes si je suis content de ma
« position à Leipzig ? Juge toi-même si j'en ai point
« lieu d'en éprouver quelque satisfaction, habi-
« tant comme je le fais avec Cécile une jolie

« maison, neuve et confortable, dont la vue
« donne sur les jardins, sur la campagne et les
« tours de la ville : goûtant pour la première
« fois, depuis que j'ai quitté la maison pater-
« nelle, une joie calme et un bonheur tranquille,
« et pouvant faire le bien au milieu de la bien-
« veillance universelle qui nous entoure. Je suis
« résolu de m'en tenir à cette place ou de n'en
« accepter aucune. Je me suis senti confirmé
« dans cette résolution par les bruits qui courent
« sur le poste occupé par X. à (***) . La force de
« dix chevaux et dix mille thalers ne pourraient
« m'attirer dans cette ville, avec sa petite cour,
« qui, par son peu d'importance même, est plus
« prétentieuse qu'une grande : on s'y trouve con-
« finé dans d'insignifiantes occupations musi-
« cales, sans compter l'obligation tyrannique d'y
« demeurer toute l'année, pour y diriger le
« théâtre et l'opéra, au lieu d'avoir, comme ici,
« un congé de six mois. Parfois pourtant, je me
« prends à penser que la chose la meilleure se-
« rait de n'avoir aucune place. Après avoir di-
« rigé les concerts pendant deux mois, je me
« sens plus épuisé que si j'avais composé toute
« la journée pendant deux ans : c'est à peine si
« je puis écrire quelque peu l'hiver. Quand,
« après m'être prodigué sans relâche, je consi-
« dère le produit final de mon activité, je trouve
« un résultat sinon négatif, du moins fort peu

« intéressant en ce qui me concerne, et notam-
« ment quand des ouvrages, universellement re-
« connus beaux, sont donnés une fois de plus ou
« sont exécutés avec une perfection plus grande.
« Je ne prends d'intérêt réel qu'aux nouvelles
« choses, malheureusement fort rares. Combien
« souvent j'ai songé à me retirer tout à fait, à
« ne plus conduire d'orchestre, pour me livrer
« entièrement à la composition ! Je suis arrêté
« par le charme réel qui s'attache à une entre-
« prise musicale parfaitement organisée, ainsi
« qu'à sa direction. Mais, à Milan, comment te
« soucierais-tu de ces questions ? Il me faut t'en
« parler cependant, puisque tu me demandes
« comment je me trouve ici. J'ai ressenti la
« même impression qu'à Birmingham. Nulle
« part, autant que dans cette dernière ville, je
« n'ai produit avec ma musique un effet aussi
« décisif ; jamais, jusqu'à ce jour, je ne vis pu-
« blic ravi aussi entièrement par moi seul ; et
« pourtant, dans tout cet enthousiasme, je sen-
« tais quelque chose (comment dirais-je), quelque
« chose d'instable et de léger, qui, loin de m'en-
« courager, m'a bien plutôt attristé et abattu. Il
« advint que j'avais devant les yeux l'antidote de
« tout cet enthousiasme dans la personne de
« Neukomm, qui a été complètement éliminé,
« cette fois-ci. Reçu tout d'abord de la façon la
« plus froide, on l'a entièrement mis de côté

« dans tous les arrangements du Festival, tandis
« qu'il y a trois ans à peine, on l'applaudissait,
« on le portait aux nues, l'estimant d'emblée
« bien supérieur à tous les autres compositeurs.
« Tu me diras sans doute que sa musique ne vaut
« rien : en cela nous sommes parfaitement d'ac-
« cord ; mais ils sont tout à fait incapables d'une
« appréciation raisonnée, ceux qui étaient si fort
« ravis à cette époque, et qui affichent présente-
« ment une pareille supériorité. Cette histoire
« m'a pénétré d'indignation, et la conduite égale
« et calme de Neukomm m'a paru doublement
« digne de louanges et empreinte de dignité en
« comparaison de la leur. Cette fermeté dans
« sa manière d'agir me fait l'aimer davantage.
« Figure-toi que je suis allé directement de
« l'orgue à la malle-poste. J'ai voyagé six jours
« et cinq nuits sans interruption avant d'atteindre
« Francfort : j'ai poursuivi ma route le lende-
« main pour arriver ici, quatre heures seulement
« avant le premier concert. Nous avons déjà
« donné huit concerts dans le genre de ceux que
« tu connais, et nous avons exécuté le « Messie »
« à l'église. Cet hiver, Clara Novello est notre
« étoile ; nous l'avons engagée pour six con-
« certs, et elle a réellement ravi le public tout
« entier. Quand j'entends cette robuste petite
« personne, avec sa voix au timbre si pur, et
« son chant animé, je songe à la façon dont je te

« l'ai enlevée à toi et à l'Italie, où elle devait se
 « rendre directement, tandis que son voyage est
 « présentement remis au printemps. En la persua-
 « dant de venir ici, j'ai rendu le plus grand service
 « à notre cause, car cette fois, elle seule est l'âme
 « et la vie de nos concerts, et comme je tel'ai déjà
 « dit, le public en raffole. L'air de *Titus* avec ac-
 « compagnement de *corno di bassetto*, la *Polacca*,
 « tirée des *Puritains* de Bellini, un *Air anglais*,
 « de Händel, ont monté l'enthousiasme du pu-
 « blic jusqu'à la frénésie : il ne jure plus que par
 « Clara Novello, et prétend que, hors d'elle, il
 « n'est point de salut. Elle a amené avec elle sa
 « famille, gens qui sont tous fort agréables. Nous
 « parlons beaucoup et souvent de toi.

« La plus belle parmi les nouvelles composi-
 « tions que nous avons exécutées est sans con-
 « tredit la « *Glorreicher Augenblick* ». de Bee-
 « thoven, longue cantate avec chœurs et so-
 « los, etc., qui dure bien trois quarts d'heure :
 « elle a été écrite en l'honneur des trois mo-
 « narques qui se rencontrèrent au Congrès de
 « Vienne. On y trouve des choses splendides,
 « entre autres une cavatine, une prière tout à
 « à fait dans le grand style de Beethoven, mais
 « dont les paroles sont d'une stupidité pitoyable ;
 « le passage, par exemple, où l'on fait rimer
 « « *Heller Glanz* » avec « *Kaiser Franz* », est
 « suivi d'une grande fanfare de trompettes.

« Mais, voici que Haslinger vient de changer
« entièrement les paroles de cette œuvre qu'il
« intitule présentement : « *La louange de la*
« *Musique* »; le texte en est encore plus niais
« que le précédent, car il y fait rimer « poésie »
« avec « noble harmonie » et la fanfare de trom-
« pettes suit encore avec beaucoup moins d'à-
« propos. Voici notre façon de passer le temps
« en Allemagne.

« David a joué, l'autre jour, en public, mon
« quatuor en *mi mineur*; il doit le redire aujour-
« d'hui même, sur le désir spécial qui lui en a été
« manifesté : je suis curieux de connaître l'im-
« pression que j'en vais recevoir. Il me plut da-
« vantage la dernière fois qu'il ne fit d'abord :
« cela ne m'empêche point d'attribuer à cette
« œuvre une assez mince importance. J'ai en-
« trepris un nouveau quatuor qui présentement
« est presque terminé : il me semble meilleur.
« J'ai écrit aussi quelques nouvelles romances,
« parmi lesquelles tu en trouverais plusieurs qui
« te plairaient probablement; mais je présume
« que tu ne pourras admettre mon concerto de
« piano. C'est ta faute. Pourquoi donc aussi ne
« m'as-tu pas envoyé le morceau que tu m'avais
« promis? Tu ignores peut-être que l'éditeur de
« musique Ricordi expédie souvent ici des pa-
« quets de musique à Wilhelm Härtel. Tu pour-
« rais me le faire tenir quelque jour par son

« entremise. Voici certes une délicate façon de
 « t'en faire souvenir ! Il m'a fallu faire transcrire
 « la partition de ta symphonie en *mi mineur*
 « d'après les parties séparées, car la partition
 « du premier morceau, écrite tout entière de ta
 « main, différait totalement des parties d'or-
 « chestre auxquelles elle était jointe. L'*andante*
 « *allegretto* était en *si bémol* au lieu d'*ut majeur*,
 « les deux derniers morceaux ne se ressem-
 « blaient guère ; bref, je ne savais que faire, et
 « ce fut seulement hier que le copiste me fit le
 « plaisir de me remettre l'ancienne partition,
 « qui est pour moi une vieille connaissance : je
 « la jouai immédiatement d'un bout à l'autre.
 « Elle est couchée sur le programme d'un des
 « concerts de janvier, dont elle formera à elle
 « seule la seconde partie. Les deux mouvements
 « du milieu sont tout à fait beaux. Assez causé
 « comme cela. Rappelle-moi mille fois au sou-
 « venir de Listz : dis-lui bien tout le plaisir que
 « j'ai à penser souvent à lui. Ne m'oublie point
 « auprès de Rossini, s'il prend toutefois quel-
 « que intérêt à mon souvenir, et surtout, garde-
 « moi ton affection.

« Ton Félix. »

« Leipzig, 20 janvier 1838.

« Drame » de Milan, tu commences ta lettre

(1) Elle n'a jamais été gravée.

« en manifestant un dédain et un mépris tels
« pour les observations que je t'ai présentées au
« sujet de l'exactitude, que j'avais presque r -
« solu, d'abord, d'être moi-même très-ponctuel,
« en second lieu de ne te plus parler de cela.
« Comme tu le vois par la date de la présente
« épître, je n'ai point persévéré dans la première
« résolution ; je ne puis donc répondre d'obser-
« ver la seconde et de ne point glisser de temps
« à autre la même idée dans mes lettres : libre
« à toi, si tu veux, d'en tenir compte ou de ne
« t'y point arrêter. Tu vois que je ne caresse
« plus l'espoir de devenir meilleur (c'est-à-dire
« que je suis incorrigible). Toute plaisanterie à
« part, je t'aurais écrit au nouvel an pour te re-
« mercier de tes chers bons souhaits et te présen-
« ter les miens, si je n'en avais été empêché de la
« façon la plus fâcheuse par une indisposition
« ou même une maladie qui m'est survenue pen-
« dant les derniers jours de l'année, et qui n'a
« point encore disparu complètement, j'ai le re-
« gret de te l'apprendre. Mon esprit en a été
« fort abattu, et par moments mon désespoir fut
« tel qu'aujourd'hui même, je t'écris dans l'in-
« certitude où je suis de savoir quand j'irai
« mieux. Comme il m'est déjà arrivé il y a qua-
« tre ans, j'ai souffert d'une surdité complète
« d'une oreille, avec des douleurs accidentelles
« à la tête et au cou, etc. ; la faiblesse de l'oreille

« a duré sans aucune interruption, et tu imagi-
« neras aisément mon supplice quand je te dirai
« que je fus néanmoins obligé de diriger l'or-
« chestre et de jouer le piano, car je n'ai gardé
« la chambre que pendant une quinzaine de jours,
« et pourtant je n'entendais ni les sons de l'un,
« ni ceux de l'autre. Cette indisposition dispa-
« rut la dernière fois au bout de six semaines :
« Dieu veuille qu'il en soit de même présente-
« ment ! J'ai beau faire appel à tout mon cou-
« rage, je ne puis me défendre d'une certaine
« appréhension en présence de l'impuissance des
« remèdes que j'ai employés ; il arrive même par-
« fois qu'étant dans la même chambre que les
« miens, je ne puis saisir un mot de leur conver-
« sation.

« J'ai encore un autre sujet plus grave d'in-
« quiétude, dont j'espère chaque jour être déli-
« vré et qui assiège sans relâche mon esprit.
« Voici quinze jours que ma belle-mère est ar-
« rivée : tu devines sans doute pour quel motif.
« Quand on pense que le bonheur d'un homme,
« que son existence entière dépend d'un seul et
« inévitable instant, on ne peut imaginer l'é-
« trange profondeur de l'impression que l'on res-
« sent. Peut-être irai-je mieux avec les beaux
« jours ! je ne crois point avoir vu encore un pa-
« reil hiver. Pendant quinze jours sans disconti-
« nuer nous avons eu de quatorze à vingt-deux

« degrés de froid. Hier, le temps s'est un peu
« radouci, mais il nous est survenu une tempête
« de neige qui continue toujours; les rues sont
« presque en totalité bloquées. Et toi, que fais-
« tu à Milan ?

« Je te dois mille remerciements pour les dé-
« tails de ta dernière lettre : ils m'intéressent
« plus que tu ne pourrais l'imaginer, vivant
« comme tu le fais au milieu de tant de choses
« qui paraissent ici fabuleuses. Quand tu m'écri-
« ras, il te faudra me parler longuement de Mi-
« lan, de ton psaume, de la façon dont ils l'ont
« chanté; dis-moi si tu as déjà entrepris la com-
« position d'un opéra, et quel est le genre que tu
« as adopté; raconte-moi le *début* de Pixis;
« parle-moi, en un mot, de tout ce que tu fais et
« de tout ce que tu aimes. Les choses vont ici
« leur train musical ordinaire. Nous avons un
« concert d'abonnement par semaine, et tu sais
« fort bien ce que nous y faisons. Au nouvel an,
« où la séance commence toujours par un mor-
« ceau de musique religieuse, nous avons exé-
« cuté mon psaume : « *Comme le cerf brame* ». Je
« lui ai ajouté un nouveau chœur final fort tra-
« vaillé; le psaume entier me plaît beaucoup,
« car c'est une des rares choses de ma compo-
« sition qui me laisse présentement autant d'en-
« thousiasme que j'en eus après l'avoir écrite.
« Une symphonie de Taglichsbeck dont on

« avait fait le plus grand éloge à Paris, où elle a
 « été donnée au Conservatoire, n'a, en revan-
 « che, produit ici qu'une assez faible impression
 « et ne m'a point semblé posséder trace d'origi-
 « nalité.

« Le pianiste Henselt était ici peu avant le
 « jour de l'an ; il est incontestable qu'il joue
 « d'une façon exquise. Nul doute qu'il n'appar-
 « tienne au premier rang des pianistes ; reste à
 « savoir s'il aura le courage de surmonter les
 « scrupules de sa conscience allemande, sa timi-
 « dité en un mot, de façon à se faire générale-
 « ment connaître et se produire à Londres et à
 « Paris. Il s'exerce tout le jour, de sorte qu'il
 « est tellement épuisé et ses doigts sont telle-
 « ment fatigués, le soir, au moment de donner
 « le concert, que son jeu perd alors sa couleur
 « poétique ordinaire pour paraître imparfait et
 « mécanique. Sa grande spécialité est d'exécu-
 « ter des accords d'une grande étendue. Il ne
 « cesse tout le jour d'élargir ses doigts, et en-
 « tre autres choses il exécute ce passage *prestis-*
 « *simo* :



« Ses études sont charmantes, et forment un

« trait saillant de ses concerts. Présentement,
« il est parti pour la Russie.

« Au concert qu'il donna ici, nous avons joué
« ton ouverture en *mi mineur* : elle a été fort
« bien rendue et nous a fait à tous le plus grand
« plaisir.

« J'aurais donné prochainement l'Ouverture
« de Fernando, mais au lieu de m'envoyer la par-
« tition corrigée, ta mère m'a fait remettre les
« parties séparées dont je n'avais nul besoin,
« puisque nous les possédons ici. Je n'ai reçu
« que la partition de la symphonie en *mi mineur*,
« celle que tu as si fort recommandé de brûler :
« c'est là une sommation à laquelle je désobéi-
« rai sans aucun scrupule. Il est singulier que le
« dernier morceau m'en déplaise toujours au-
« tant, tandis que j'aime chaque jour davantage
« le deuxième et le troisième. L'exécution en a
« été fixée à l'un des concerts du mois de février.
« Le public a fort bien accueilli l'autre jour une
« symphonie de Burgmüller de Dusseldorf.
« Schleinitz m'apporta hier ta romance en *sol*
« *mineur* (dans « l'Europe ») : il me la chanta et
« prit son amusement à m'en faire deviner l'au-
« teur. A mon grand dépit, je ne pus y parvenir :
« aussi bien ai-je été réellement fâché contre
« moi-même, car le début aurait dû me le faire
« connaître, ainsi que la cadence en *sol mineur*
« au milieu du morceau. En fait de choses nou-

« velles, j'ai presque entièrement terminé le
 « quatuor à cordes (1) et une sonate pour piano
 « et violoncelle, (2). Avant-hier j'ai remis à
 « Breitkopf et Härtel six chants à quatre par-
 « ties pour différentes voix, et quelques baga-
 « telles pour chanter en plein air ou dans des
 « réunions. La Novello qui a fait ici *la pluie et*
 « *le beau temps*(3) fut couverte de vers et de fleurs
 « à son concert d'adieu : on l'a acclamée et ap-
 « plaudie sans fin : elle est partie chanter à Ber-
 « lin. Quand elle repassera par Leipzig, elle nous
 « donnera peut-être encore deux arias que la
 « ville lui a demandés à genoux. Elle sera en
 « Italie au printemps. Dans quelle partie ? Elle
 « ne le sait guère plus que moi jusqu'à présent.
 « Cet hiver, elle a donné une magnifique impul-
 « sion à nos concerts. En supposant même que
 « nous trouvions quelque difficulté à la rempla-
 « cer, le bon effet qu'elle a produit aura quel-
 « que durée.

« Que dis-tu de la mort subite de Ries ? Ç'a
 « été pour moi un grand coup, et j'en ai reçu
 « une étrange sensation, précisément parce que
 « les manières et les façons d'agir de Ries à
 « mon égard m'avaient grandement déplu ; mais

(1) Op. 44, n° 3.

(2) Op. 45.

(3) En français dans l'original.

« une aussi terrible nouvelle fait oublier un mo-
« ment tout le reste. Une fatalité étrange sem-
« ble planer sur cette société « Cæcilia ». Je ne
« vois personne qui puisse ou veuille en pren-
« dre présentement la direction. Il y a huit jours
« à peine, Ries avait une légère attaque de
« goutte et de jaunisse, et voici que deux jours
« après seulement, il meurt subitement !

« Si tu étais maintenant en Allemagne, je te
« dirais bien d'aller à Weimar occuper le poste
« de Hummel (1) : on y doit trouver plus d'un
« agrément. Peut-être cette place restera-t-
« elle vacante jusqu'à ton retour. Je sais que tu
« as toujours beaucoup aimé Weimar. Somme
« toute, si tu voulais seulement revenir, ce ne
« seraient point les places qui te feraient défaut,
« les hommes seuls manquent ; je vois cela clai-
« rement maintenant ; c'est encore ma vieille
« antienne que je te chante. Et toi, tu prétends
« savoir depuis longtemps à quoi t'en tenir à
« cet égard. Pour mon compte, je désire n'en
« être point encore là. »

« Leipzig, 14 avril 1838.

« Cher Ferdinand,

« Mon long silence t'aura sans doute indis-

(1) Hummel était mort le 17 octobre 1837.

« posé contre moi : je ne puis que te demander
« pardon encore, dans l'espérance de voir des
« sentiments plus bienveillants remplacer ta co-
« lère à l'aspect de ma griffe que tu connais si
« bien. Combien de choses sont arrivées entre la
« présente lettre et celle que je t'écrivis la der-
« nière fois ! Quelques-uns de ces événements
« ont interrompu forcément ma correspondance.
« Ta mère t'aura sans doute appris que Cécile
« m'a donné un fils, le quatre février dernier ;
« mais tu ne sais peut-être point encore que,
« vers la fin du même mois, elle est tout à coup
« tombée affreusement malade : pendant quatre
« jours et quatre nuits elle a lutté contre une
« fièvre terrible et d'autres maux de toute es-
« pèce. Dieu soit loué ! La voici remise ; assez
« lentement pourtant, mais plus vite encore
« qu'on n'aurait osé l'espérer : c'est récemment
« seulement que toute trace de maladie a dis-
« paru. Elle est redevenue gaie comme par le
« passé, et a repris cette bonne et fraîche mine
« que tu te souviens lui avoir vue. Aucune lettre,
« aucune parole ne pourraient te donner l'idée
« de tout ce que j'ai souffert pendant ce temps :
« tâche de te le figurer toi-même. Maintenant que
« toute inquiétude a disparu, que ma femme et
« mon enfant se portent bien, je me sens profon-
« dément heureux et nullement *philisterhaft*.
« Ris tant que tu voudras ; cela m'est égal : il est

« trop charmant et trop délicieux de voir un tout
« petit être comme celui-là, qui a apporté avec
« lui au monde les yeux bleus et le nez retroussé
« de samère, et qui sourit chaque fois qu'elle en-
« tre dans la chambre, tant il la reconnaît bien!..
« Ils ont l'air si heureux tous deux que je ne me
« possède pas de joie. Maintenant je puis décli-
« ner *mensa* ou faire des gammes avec n'importe
« qui, et aussi longtemps qu'on voudra et te per-
« mettre volontiers de rire de moi. Dans quel-
« ques jours, j'emmène Cécile à Berlin pour lui
« faire connaître toute la famille et notamment
« la plus jeune de mes sœurs. Paul et sa femme
« étaient ici le mois dernier, ils ont tenu l'enfant
« sur les fonts. Nous avons donné à ce petit
« homme les prénoms de Carl Wolfgang Paul. Je
« verrai comment ma femme se trouvera chez nous
« à Berlin, et si tout marche bien, j'irai seul au
« festival de Cologne dans quatre semaines, et
« je reviendrai tout de suite après à Berlin, de
« façon à passer tranquillement l'été ici ou là-
« bas, et travailler ferme. Autrement, Cécile
« viendra avec moi à Cologne, ce qui ne plaira
« ni à ma mère ni à mes sœurs : je pense donc
« qu'elle demeurera probablement avec elles, et
« l'an prochain seulement elle visitera peut-
« être le Rhin avec moi.

« Tels sont mes plans pour le moment. Et toi ?
« A ta place, je serais certainement parti hier

« pour me trouver à Rome le vendredi saint et le
« dimanche des Rameaux : je me suis mis dans
« l'idée que tu l'as dû faire. A l'occasion du Di-
« manche des Rameaux, je pense toujours à la
« Chapelle du pape et aux palmes dorées. C'est,
« en fait de cérémonie grandiose, la chose la
« plus splendide et la plus solennelle que j'aie
« jamais vue : cela me fait désirer que tu la
« connaisses pour que tu sois de mon avis.
« Merci des choses si amusantes que tu me ra-
« contes sur Milan et sur la vie que tu y mènes.
« Comme il est singulier de t'y retrouver au mi-
« lieu de ta société de Paris : Listz, Nourrit,
« Pixis, etc. !. Tout ceci doit être extrêmement
« intéressant, et déjà je me réjouis du récit dé-
« taillé que tu m'en feras un jour à Leipzig. Tu
« en auras assez à me conter. Ta peinture du su-
« prême honneur d'un Hofcapellmeister à (***) et
« de la sublime patience du public allemand est
« horriblement vraie et réussie. J'en ai eu d'é-
« tranges preuves pendant la dernière saison
« d'hiver. Par exemple à propos du poste de (***)
« où l'on m'aurait désiré (probablement parce
« que deux ou trois correspondants de journaux
« l'avaient décrété ainsi), on usa des plus belles
« ruses pour m'engager d'en faire la demande,
« dans la répugnance qu'ils éprouvaient à parler
« franchement, sur tout à un musicien. Ils y furent
« pourtant forcés à la fin, et j'eus à mon tour le

« plaisir de leur refuser tout net et fort poliment :
« voilà donc encore une preuve à l'appui de ta
« lugubre description. Et pourtant il existe dans
« notre Allemagne quelque chose que je ne sau-
« rais définir, qui a pour moi un attrait tout par-
« ticulier, et que j'aimerais te faire partager.
« C'est toujours le même refrain que tu as en-
« tendu deux cents fois et que tu as discuté qua-
« tre cents. Il est bien vrai qu'en Italie le théâtre
« tel que tu le dépeins a plus de vie que le nôtre,
« mais quant à ce dernier, tu devrais travailler
« avec nous à l'améliorer. Ce n'est malheureu-
« sement point ce que font A... et ses disciples
« qui chaque jour s'enfoncent davantage dans
« le borbier, où ils disparaîtront bientôt sans
« laisser de trace. »

« Mais parlons de quelque chose de mieux.
« Peux-tu et veux-tu m'envoyer une copie de
« ton psaume ? et aussi d'autres morceaux de ta
« composition ? Tu remettras ton paquet à Ri-
« cordi qui fait de fréquents envois à W. Härtel.
« Ce serait de ta part une délicate attention
« dont j'ose te prier mille et mille fois. J'ai été,
« moi aussi, fort occupé cet hiver. L'autre jour,
« David a joué à l'une de ses séances publiques
« un nouveau quatuor à cordes en *mi bémol* de
« ma composition : tu y verras, je pense, un
« progrès marqué. Un troisième quatuor est
« déjà sur le chantier ; j'ai, de même, terminé un

« morceau de concert pour piano et orchestre
 « (sorte de Sérénade et Rondo, car je ne compte
 « vraiment plus sur les tiens), enfin un psaume
 « nouveau, le 95°. Je crois t'avoir écrit déjà que
 « j'avais ajouté quatre morceaux au 42° psaume.
 « Viennent ensuite des chants à quatre parties
 « destinés à être exécutés en plein air, et diver-
 « ses autres bagatelles qui s'attendraient à être
 « rognées et brossées quelque peu par toi, si tu
 « étais ici. *A propos* (1), ceci n'est-il point co-
 « mique ? On vient d'exécuter à Dresde pour la
 « première fois mon « Saint-Paul » après toutes
 « sortes de préliminaires merveilleux, et dix
 « jours avant la séance, R. m'a écrit une lettre
 « officielle dans laquelle il me déclare qu'on se
 « proposait d'abrégéer un peu la première partie
 « et qu'on allait supprimer, en conséquence, le
 « chœur : « Debout, relevez-vous. » ainsi que le
 « choral : « Dormeurs debout, » parce que ces
 « morceaux retardaient inutilement la marche
 « de l'action ! J'ai eu la sottise d'éprouver tout
 « le jour une affreuse contrariété à cette déclai-
 « tion si présomptueusement naïve : toi, tu vas
 « trouver cela très-drôle, j'en suis sûr.

« Clara Novello sera réellement bientôt en
 « Italie. Elle s'y rendra directement de Munich
 « où j'apprends qu'elle se trouve. De Leipzig

(1) En français dans l'original.

« elle est allée à Berlin, où elle a obtenu un suc-
« cès tel que je redoute pour elle de l'en avoir
« vue contracter quelque habitude de présomp-
« tion. On raconte, en effet, qu'elle a produit
« une assez pauvre impression à Dresde et à
« Vienne, villes qu'elle a visitées immédiate-
« ment après Berlin.

« Dans cette dernière capitale, tout au con-
« traire, elle a donné deux concerts elle a chanté
« deux fois pour les pauvres, quatre fois au
« théâtre, deux fois à la Cour et ailleurs encore,
« que sais-je ? Souviens-toi d'avoir pour elle
« toutes sortes d'attentions quand elle volera
« dans tes bras.

« Et maintenant, il me faut terminer cette
« lettre, bien que j'aie encore une quantité de
« choses à te dire. Je t'en écrirai davantage la
« prochaine fois. Ma femme t'envoie ses meil-
« leurs souvenirs. Notre voyage prochain lui
« donne beaucoup d'occupation. Je te prie de
« m'écrire à Berlin (Leipziger Strasse n° 3) :
« c'est ainsi que tu auras des nouvelles de Ber-
« lin en échange de celles de Milan ; c'est là
« aussi le meilleur moyen pour nous de rappro-
« cher les distances qui nous séparent. Mais,
« au revoir, cher Ferdinand, sois heureux et
« continue d'aimer toujours,

Ton F. M.

« Berlin, 15 juillet 1838.

« Cher Ferdinand,

« Puisque Dieu a formé toutes sortes de
« créatures pour errer sur la terre, et que parmi
« elles se doit compter la race des mauvais
« correspondants dont je fais partie, ne t'irrite
« point de m'en voir posséder la nature. Il m'est
« impossible de faire couler l'encre à certains
« moments, et si je pouvais obtenir des répon-
« ses (de toi par exemple) sans écrire moi-même
« le premier, je ne saurais vraiment plus com-
« ment m'y prendre pour le faire à l'avenir.
« Mon long silence et la raideur de mon écri-
« ture t'indiqueront assez que je suis dans une
« de ces époques. Mais, comme je te l'explique
« ci-dessus, je désire une réponse. Je souhaite
« de te voir trouver pour le commencement de
« ta lettre une façon nouvelle de sermon; je se-
« rai sûr en ce cas de la recevoir bientôt.
« Tu auras en outre à me répondre en ma qua-
« lité d'homme d'affaires, car je parle affaires en
« te demandant des nouvelles de l'ouverture que
« tu nous a promise pour nos concerts. Qu'en
« est-il advenu ? Nous la recevrons bientôt, j'es-
« père, pour la coucher tout d'abord sur le pro-
« gramme d'un des premiers concerts de sep-
« tembre prochain. Ne va point me répondre
» que, de mon côté, je ne t'ai point envoyé par

« Härtel mes propres compositions, comme tu
« le désirais : tu sais que depuis cette époque je
« suis venu ici à Berlin, ce qui a dérangé le
« train ordinaire de mon existence, et en outre,
« à quoi ces compositions pourraient-elles bien
« te servir présentement ? Je préfère te les jouer
« toutes, *en gros*, quand tu reviendras enfin au
« *Vaterland*. Mais la chose est fort différente
« en ce qui concerne tes œuvres qui servent à
« nos concerts et nous plaisent beaucoup ; du
« reste, tu nous les as promises, et j'ai à cœur
« de ne point te voir manquer de parole. Je sou-
« haite donc que tu finisses et que tu expédies
« de suite ton ouverture. Je m'y intéresse plus
« que je ne l'ai fait depuis longtemps pour tout
« autre morceau de musique, de même que je
« m'intéresse beaucoup aussi aux détails de
« tout genre, que tu me donnes sur ton existence
« en Italie. J'imagine que tu dois être mainte-
« nant avec ta mère sur le lac de Côme. Quelle
« délicieuse existence ne devez-vous point me-
« ner ! Je suppose de même que tu flânes avec
« Listz, que tu fais la cour à la Novello, qui,
« paraît-il, est à Milan où elle prend des leçons.
« Est-elle encore ta favorite ? Que dis-tu de son
« chant et de sa physionomie ?

« Depuis le mois de mai je suis ici dans mon
« ancienne demeure. J'éprouve une singulière
« impression en la voyant changée autant que

« je suis changé moi-même : je m'y sens pour-
« tant en famille et aussi confortablement que
« si je ne l'avais jamais quittée. Et puis les
« miens vivent ici fort retirés ; nous voyons très-
« peu le monde de Berlin et ne sommes guère
« en contact qu'avec les familiers de la maison ;
« tout ceci a son bon et son mauvais côté.

« En jetant autour de moi les regards d'un
« étranger parfaitement libre de préjugés, je
« dois avouer toute la satisfaction que j'ai éprou-
« vée en ne me voyant point fixé ici, bien que je
« le regrette par rapport à ma famille, mais le
« climat et l'air de Berlin ne sont vraiment bons
« à rien. Cette ville est le lieu le plus convena-
« ble pour l'étude, le travail et l'isolement, mais
« nullement pour jouir de l'existence. Je vois
« clairement maintenant tout ce qui, jusqu'à
« présent me paraissait obscur dans ma vie pas-
« sée ; je connais l'origine de certaines hostili-
« tés personnelles, et la nécessité de ma fausse
« position : les trois mois que je viens de passer
« à Berlin m'ont été, à cet égard, fort utiles.
« Présentement nous sommes contents l'un de
« l'autre, et à tout prendre, j'aime beaucoup
« cette ville depuis que je me suis débarrassé
« de cette misérable affaire et qu'il m'est loisible
« de jouir sans aucune amertume de tout ce qui
« s'y rencontre de bon.

« Le lendemain de notre arrivée, nous sommes

« allés le soir au théâtre entendre l' « Armide »
« de Glück : je ne crois point avoir jamais
« éprouvé autant de plaisir à l'audition d'un
« opéra. Cette masse de chanteurs et d'instru-
« mentistes parfaitement exercés et fort habile-
« ment conduits par Spontini, la salle splendide
« pleine à suffoquer, l'excellente *mise en scène*,
« et par dessus tout cette admirable musique,
« ont fait sur moi une telle impression que je
« fus bien obligé de convenir en moi-même qu'il
« était impossible de rien faire de ce genre dans
« les petites villes avec de petits moyens et un
« petit public. Ici, c'est tout autre chose. Mais
« combien souvent depuis ne me suis-je point
« trouvé dans la nécessité de réformer cette
« opinion ! Le lendemain du jour dont je te
« parle, ils célébrèrent un Festival prétendu
« « Commémoratif de Beethoven », et ils exé-
« cutèrent sa symphonie en *la majeur* d'une
« façon tellement atroce que je fus bientôt obli-
« gé de demander pardon à mes petites villes et
« à mes petits moyens. La dureté et la négli-
« gence de l'exécution furent telles que je ne les
« rencontrai jamais nulle part au même degré :
« la cause m'en a semblé reposer dans l'ensem-
« ble du tempérament officiel prussien auquel
« la musique convient juste autant que la cami-
« sole de force convient à l'homme : encore n'en
« a-t-il pas conscience. Il m'est arrivé, depuis,

« d'entendre nombre de quatuors, et de sym-
« phonies, j'ai assisté à de nombreux concerts
« privés, et j'en suis venu au point de demander
« complètement pardon à ma petite ville. Dans
« la plupart des concerts de Berlin, la musique
« est traitée avec autant de négligence, de pau-
« vreté et de présomption que dans le passé :
« cela explique aussi bien mes colères d'autre-
« fois que l'imperfection des méthodes em-
« ployées par moi pour remédier à ce mal. Ces
« imperfections me semblent, du reste, intime-
« ment liées au sable, à la situation du milieu,
« à la vie officielle, de sorte qu'on a beau ren-
« contrer une bonne chose par ci par là, il est
« difficile de connaître le fond. Parmi ces bonnes
« choses on doit compter les opéras de Glück.
« N'est-il point singulier de voir la salle toujours
« comble, et le public enchanté, applaudir et
« rappeler les chanteurs ? N'est-ce point l'uni-
« que endroit peut-être au monde où pareille
« chose soit possible ? Et puis, le lendemain
« soir, la salle est tout aussi remplie à la repré-
« sentation du « Postillon ». Dire qu'en Bavière
« la musique est proscrite des églises catho-
« liques et protestantes, sous le prétexte qu'elle
« profane le lieu saint ; tandis que les chorals
« sont devenus obligatoires au théâtre ! Que le
« diable les emporte ! La chose essentielle, en
« attendant, est d'avoir autant que possible du

« nouveau, car il ne manque point encore de
« bonnes et belles choses au monde ; c'est pour
« cela que je désire autant ton ouverture et ton
« opéra.

« Tu as sans doute appris que je suis allé au
« Festival de Cologne. Tout a bien marché.
« L'effet de l'orgue a été superbe avec Händel,
« et davantage encore avec Bach, dont on exé-
« cuta une composition récemment découverte
« et que tu ne connais pas : elle contient un grand
« double chœur. Cette œuvre même, d'après
« mon propre sentiment du moins, manquait de
« l'intérêt qui s'attache naturellement à l'audi-
« tion d'une composition nouvelle qu'on n'a
« point encore exécutée. Tu ne peux te figurer
« combien j'aime cette sorte d'incertitude qui
« laisse au public aussi bien qu'à moi-même le
« champ libre pour exprimer une opinion. En ce
« qui concerne Beethoven, Händel et Bach, on
« sait d'avance ce qui sera et ce qui doit être,
« bien que l'attente soit souvent dépassée. Tu
« aurais tout à fait raison de prétendre que les
« choses vont mieux en Italie, où l'on sert cha-
« que année au public de nouvelle musique, ce
« qui oblige ce public à changer tous les ans d'o-
« pinion, si ces opinions et cette musique étaient
« seulement un peu meilleures. A ces mots,
« je te vois te redresser et me répondre : « Que
« signifie cette expression *meilleure* ? » Eh bien

« si tu désire le savoir, c'est quelque chose de
« plus conforme à mon goût. Mais l'Allemagne
« me semble vraiment possédée du démon. Voici
« que Gühr vient de diriger deux exécutions
« terriblement brillantes de la « *Création* ».
« Toutes les gazettes parlent du passage : « que
« la lumière soit », passage dans lequel les mu-
« siques de quelques régiments autrichiens et
« prussiens, que Gühr avait placés dans l'église,
« firent éclater *fortissimo* leurs instruments !
« Et la société Cœcilia obéit à V., le meilleur
« chef qu'elle puisse avoir, autant qu'il m'est
« permis d'en juger, et S. fait des discours en
« l'honneur de Mozart ! Et tout cela n'est guère
« de mon goût. Ce dernier, après tout, est peut-
« être perverti chez moi (j'en ai parfois le vague
« soupçon), mais tel qu'il existe, je dois en tirer
« pourtant le meilleur parti possible, bien que
« j'éprouve certainement autant de difficulté
« pour avaler la plupart de ces choses que la ci-
« gogne mise en présence d'un potage servi dans
« une assiette plate. La cigogne me fait penser
« à mon petit garçon qui est robuste, gras et
« joyeux : il a les traits et le caractère de sa
« mère, et cela me donne une joie inexprima-
« ble ; car c'est bien la meilleure chose qu'il
« puisse faire. Cécile est florissante de santé et
« t'envoie ses compliments.
« Mais je ne t'ai encore rien dit de tout ce que

« j'ai composé : j'entends par là, le genre de
« musique : deux rondos pour piano, un avec
« orchestre, l'autre sans orchestre : deux so-
« nates, l'une avec accompagnement de violon,
« l'autre avec accompagnement de violoncelle
« et un psaume. Présentement, j'ai en tête un
« troisième quatuor à Cordes et une symphonie;
« je les en ferai bientôt sortir : la symphonie
« est en *si bémol*. Et toi ? Veux-tu, oui' ou non,
« m'envoyer l'Ouverture ? Mille compliments
« affectueux à ta mère. Jouis de la vie dans ce
« pays béni, et pense toujours à moi avec plai-
« sir.

« Ton F. M. B. »

« Berlin, 17 août 1838.

« Ta lettre d'hier m'a tellement enchanté que
« je ne veux point tarder de te l'apprendre.
« C'est la plus aimable que tu m'as écrite jus-
« qu'à présent, et je l'ai lue et relue avec un
« plaisir nouveau, tant elle reflète une situation
« d'âme heureuse et tranquille : le commence-
« ment, le milieu et la fin en sont également
« empreints de bonté et d'affection. Combien je
« suis heureux de te voir jouir de tant de bon-
« heur ? Je t'en félicite de tout mon cœur, ou
« plutôt je m'en réjouis avec toi, car je vois,
« d'après ta lettre, combien tu es digne de le

« goûter. Quel séjour délicieux ne dois-tu pas
« faire avec ta mère à Bellaggio ! C'est pour
« t'avoir senti imprégné de ce sentiment de bon-
« heur que j'ai éprouvé autant de plaisir à la
« lecture de ton épître : j'avoue que je ne m'y
« attendais guère. Les nouvelles de ton ora-
« torio ne me semblent pas déjà si mauvaises,
« et tout ceci me fait voir que tu mènes présen-
« tement le genre de vie que je t'ai toujours
« souhaité et que je t'ai toujours recommandé
« partout. Puisse le ciel te le conserver et te faire
« toujours penser à moi aussi affectueusement
« que dans ta dernière lettre !

« Les Babyloniens devaient sans doute avoir
« des trompettes à soupapes (en fait, tout Baby-
« lone n'était qu'une sorte de vaste trompette à
« soupapes), car des Orientaux luxurieux et
« arrogants n'auraient pu s'accommoder sans
« peine de simples trompettes en *ut*. Mais, je
« t'en prie, ne les appelle point *trompettes à pis-*
« *ton*, dans ta partition ; j'ai une sainte horreur
« du mot *piston* : tu vois que je me montre véri-
« tablement docteur en philosophie. Tout ceci
« est fort bien ; mais, dis-moi, quand l'oratorio
« sera achevé, pourrons-nous l'entendre en Alle-
« magne ? Cette demande n'est certes point
« déplacée. Souviens-toi seulement de le faire
« exécuter dans quelque ville qui soit à ma
« portée : je pourrai de cette façon y coopérer,

« c'est-à-dire prendre part à sa première exé-
« cution. Pourquoi ne choisirais-tu pas Leip-
« zig ? Ce serait superbe : tout le personnel des
« chanteurs et des instrumentistes de la ville se-
« rait fort bien disposé à ton égard et tout à ton
« service. Je te prie de faire en sorte que cet
« ouvrage soit bientôt terminé ; parle-m'en
« longuement pour que je puisse en avoir une
« sorte d'avant-goût.

« Je pense absolument comme toi au sujet de
« Listz et de la Novello. Tout en regrettant
« beaucoup que nous ne puissions avoir l'ouver-
« ture, je trouve tout naturel que tu ne veuilles
« pas en voir jouer un fragment avant son exécu-
« tion publique. Cette dernière aura-t-elle lieu
« l'hiver prochain ? As-tu définitivement arrêté
« à quatre parties l'esquisse de ton oratorio ?
« Voilà ce qui s'appelle travailler, et, en cela, tu
« me donnes l'exemple pour les dix opéras et les
« dix oratorios que je dois écrire, selon toi, pen-
« dant les vingt années qui vont s'écouler. Je
« t'assure que j'aurais le plus grand désir et le
« plus vif penchant à suivre ton conseil et ton
« exemple, si seulement je trouvais dans le
« monde un véritable poète, et si ce poète était
« mon ami. Je demande trop à la fois pour qu'il
« me soit facile de l'obtenir : la nécessité tran-
« chera la question. Les hommes de ce genre
« manquent en Allemagne, et c'est vraiment là

« un grand malheur. En attendant, et tant que
« je ne trouverai point ce poète, je me tirerai
« d'affaire tout seul, sans perdre pour cela l'es-
« poir de trouver un jour l'homme que je
« cherche.

« Ne t'ai-je point déjà remercié de ton psaume
« avec accompagnement d'orchestre et de ton
« chœur nuptial ? Je crois l'avoir déjà fait,
« mais si je me trompe, il faut que je te dise
« encore tout le plaisir que le premier de ces
« morceaux m'a donné, et combien chaque note
« du dernier m'a rappelé des jours heureux. J'ai
« reçu à Leipzig ton ouverture de Fernando
« remaniée. Je pense la donner à l'un des pre-
« miers concerts d'abonnement. Je t'écrirai lon-
« guement à cet égard, et te renverrai le ma-
« nuscrit de suite après : (probablement au
« commencement de novembre ; penses-tu que
« cela soit assez tôt ?) Je le ferai par l'intermé-
« diaire de Härtel et de Ricordi, en joignant au
« paquet deux ou trois choses nouvelles de ma
« composition. Le temps me tarde de connaître
« l'impression qu'elles feront sur toi en Italie.

« Mon séjour à Berlin tire présentement à sa
« fin, et je pense retourner dans quatre jours à
« Leipzig, où l'on compte exécuter mon « Saint-
« Paul », à l'église même : les répétitions com-
« menceront la semaine prochaine. Notre vie de
« famille a été charmante durant notre séjour

« à Berlin. Hier, quand tout le monde fut réuni
« pour prendre le thé, j'ai lu une bonne partie
« de ta lettre : elle nous a fait grand plaisir, et
« tous m'ont chargé de les rappeler à ton sou-
« venir. C'est ainsi que nous avons presque tou-
« jours passé les soirées ensemble, parlant po-
« litique, discutant, et faisant de la musique. Si
« tu savais combien cela est charmant et agréa-
« ble ! Pendant tout le temps de notre séjour nous
« n'avons accepté que trois invitations, et, en
« fait de musique autre que celle de réunions
« privées, je n'ai guère entendu que ce qu'il
« m'était impossible d'éviter : cette musique
« est, en effet, détestable, en dépit des excel-
« lentes ressources dont on dispose. La semaine
« dernière, j'ai assisté à une représentation
« d'Oberon » qui dépassa de beaucoup tout ce
« qu'on aurait pu rêver de mauvais. Je crois que,
« du commencement à la fin de cet opéra, il
« n'est point arrivé aux artistes d'aller une
« seule fois en mesure. A la *Sing-Akademie*,
« ils ont chanté un morceau de ma composition
« d'une façon tellement pitoyable que je me
« serais sérieusement fâché si Cécile, qui se
« tenait à mes côtés, ne m'avait répété sans
« cesse : « Mon cher mari, du calme. » Ils m'ont
« exécuté aussi quelques quatuors, estropiant
« invariablement les mêmes passages qu'ils
« estropiaient, il y a dix ans ; ce qui me met-

« tait encore aussi furieux qu'il y a dix ans :
« preuve bonne à ajouter à celles déjà connues
« de l'immortalité de l'âme.

« Mon troisième quatuor à cordes en *ré* (1) est
« terminé. Le premier morceau m'en plaît beau-
« coup ; je voudrais te le jouer en entier, et
« principalement le passage *forte* qui se trouve
« à la fin ; tu l'aimerais, j'en suis sûr. Je pense
« aussi, l'an prochain, composer un opéra sur
« un texte de Planché ; ce dernier m'a déjà
« remis deux actes de son libretto ; ils me plai-
« sent assez pour que je commence à les tra-
« vailler. Le sujet en est puisé dans l'histoire
« d'Angleterre, au moyen âge ; il est sérieux,
« car il contient un siège et une famine ; j'ai-
« merais beaucoup connaître la fin de ce li-
« bretto, qui sera terminé la semaine pro-
« chaine (2). J'espère aussi pouvoir obtenir cette
« année le livret d'un oratorio. Tu vois que
« de mon propre mouvement je suis déjà ton
« conseil ; mais, comme je te l'ai dit, le secours
« et l'invention du poète me font défaut, c'est
« là pourtant la chose principale. Les morceaux
« pour le piano ne sont point précisément les
« choses que j'écris avec le plus de plaisir ou
« qui me réussissent le mieux ; mais, de temps

(1) Op. 44, n° 1.

(2) Il s'agit ici du « Siège de Calais. »

« à autre, j'ai besoin de jouer quelque chose de
« nouveau. S'il m'arrive alors de concevoir des
« idées parfaitement appropriées au style du
« piano, bien que ne contenant point de traits
« réguliers, pourquoi ne les fixerais-je point sur
« le papier ? Et puis, il existe présentement
« dans la musique [de piano une branche très-
« importante, complètement négligée, telle que
« les trios, quatuors ou autres morceaux avec
« accompagnement d'instruments à cordes, et
« j'éprouve grandement le besoin d'avoir quel-
« que chose de nouveau dans ce genre. J'ai-
« merais contribuer quelque peu à combler cette
« lacune. Dans cette pensée, j'ai écrit tout ré-
« cemment une sonate pour le violon, une autre
« sonate pour le violoncelle, et je pense écrire
« prochainement deux trios. Je travaille en ce
« moment une symphonie en *si bémol* qui, je
« crois, sera bientôt terminée. Je souhaite seu-
« lement ne point voir arriver à Leipzig, cet
« hiver, un trop grand nombre de virtuoses
« étrangers. Fasse le ciel qu'il ne me tombe
« point, non plus, trop d'honneurs sur la tête ; je
« veux dire, trop de concerts à diriger. C'est
« ainsi que Herr F. est parti d'un seul trait pour
« Milan. Brrr !!... Sa présence seule suffirait à
« gâter ce chaud climat. Eh bien oui ! Tu le
« vois, il me faut digérer des êtres de ce cali-
« bre et demeurer à Leipzig, au lieu de résider

« à Cadenabbia où j'ai occupé une chambre
 « située juste en face de ton logement actuel.
 « Quand je t'écrivis sur le lac de Côme, j'éprou-
 « vais le plus vif désir de revoir encore ce para-
 « dis. Qui sait si je ne le ferai point l'an pro-
 « chain ou dans deux ans? Mais, avant tout, il
 « faut que tu arrives ici, en compagnie de ton
 « oratorio. Sais-tu que ma sœur Fanny est dans
 « le cas de t'aller voir prochainement? Elle
 « pense se rendre en Italie avec son mari et son
 « enfant, et ne revenir que l'an prochain (1).
 « Quand je saurai quelque chose de plus posi-
 « tif touchant leur voyage, je t'en ferai part
 « pour qu'elle soit sûre de ne point te manquer,
 « comme cela est arrivé à Franck. Et mainte-
 « nant, adieu ! Ecris-moi bientôt à Leipzig une
 « lettre aussi charmante que la dernière. Encore
 « une fois merci. Rappelle-moi au souvenir de
 « ta mère, et porte-toi bien : adieu.

« Ton Félix. »

« Leipzig, 15 avril 1839.

« Mon cher bon ami,

« Aujourd'hui je me sens tout particulière-
 « ment disposé à t'écrire et à causer un peu

(1) Voir Lettre à Fanny Hensel du 14 septembre 1839.

« avec toi. J'étais justement en train de penser
« au temps d'autrefois où, couché sur ton
« canapé, j'avais coutume de grogner et de
« t'obliger à me jouer du piano tant j'étais ena-
« mouré. Je pensais aussi au bonheur que nous
« aurions à nous revoir bientôt et à demeurer
« sérieusement ensemble ; et puis, je réfléchis-
« sais combien ce temps était éloigné. J'ai à
« t'entretenir aujourd'hui d'une quantité d'af-
« faires, et j'entre de suite en matière. Parlons
« tout d'abord de l'oratorio. Que veux-tu me
« dire par ces mots : « la responsabilité à pren-
« dre sur moi-même » et « le risque de parcou-
« rir à l'avance la partition », etc. ? Fou que tu
« es ! Crois-tu que je ne sache point tout ceci
« de longue date ? Ne sais-je point aussi le sort
« qu'aura sans doute une composition que tu
« aimes et que tu as eu grand plaisir à écrire ?
« Tu n'ignores point non plus l'impatience avec
« laquelle j'attends cette œuvre, et les soins
« assidus que je consacrerai à son exécution, si
« tu veux bien me la confier. M'est-il vraiment
« nécessaire de t'écrire tout ceci d'avance ? Toute-
« fois, pour ne point suivre exclusivement mon
« propre jugement et ne pas être seul à te faire
« ces promesses, j'ai communiqué aux direc-
« teurs des concerts la partie de ta lettre qui se
« rapporte à l'oratorio (*cum grano salis*), c'est-à-
« dire en omettant les passages où tu étales une

« trop grande modestie, et j'ai reçu la réponse
 « suivante du Stadtrath Porsche, secrétaire des
 « concerts. Je voulais d'abord t'envoyer l'origi-
 « nal de cette lettre, mais je préfère la copier,
 « car le papier en est si lourd, que le port de la
 « mienne serait en proportion.

« Honoré Monsieur (remarque le style offi-
 « ciel), — Conformément à votre obligeante
 « communication m'informant que Herr Ferdi-
 « nand Hiller travaille à Milan à la composi-
 « tion d'un oratorio : « *le Prophète Jérémie* »,
 » dont on attend un grand résultat, tant au point
 « de vue du mérite que de l'importance de l'œu-
 « vre, les directeurs des concerts m'ont chargé
 « de vous assurer qu'ils auraient grand plaisir à
 « voir cet ouvrage exécuté à l'un de leurs con-
 « certs de la prochaine saison d'hiver 1839-40,
 « si Herr Hiller a la bonté de nous envoyer sa
 « partition. Je suis avec la plus grande consi-
 « dération, etc., etc.

« Leipzig, mars 1839.

« PORSCHÉ. »

« Il est à souhaiter que tu ne rêves plus dé-
 « sormais de « la trop grande responsabilité »
 « que j'ai prise. L'occasion qui s'offre à toi en
 « ce moment, bien que de peu d'importance, te
 « donnera, j'espère, un peu de courage et te sera

« une excitation pour entreprendre une œuvre
« nouvelle. Dans tes prochaines lettres (que tu
« m'adresseras à Dusseldorf jusqu'à l'époque de
« la mi-mai, et à Francfort jusqu'à la fin de
« juin) tu auras soin de me toucher quelques
« mots à cet égard pour que je les communique
« aux directeurs ; il leur est en effet fort agréa-
« ble de se voir remarquer par un artiste tel que
« toi ; le comité des concerts a été, lui aussi,
« très-flatté de ta demande. Exécuter ton œuvre
« dans l'église n'est point chose facile ; il nous
« importe en effet de laisser reposer, pendant
« une année ou deux, nos concerts d'église,
« avant de les pouvoir reprendre d'une façon
« convenable, (il serait trop long de t'en expli-
« quer les motifs). Aussi bien, cette exécution
« aura-t-elle lieu dans la salle des concerts avec
« un chœur nombreux d'amateurs ; aie soin, en
« conséquence, de ne point ménager la partie
« chorale, et réponds-moi le plus vite possible.
« Dans quelques jours, Kistner t'enverra un pa-
« quet de musique : voici quatre semaines que
« je le lui ai remis tout préparé. Il m'a enfin posi-
« tivement promis de l'expédier. Tu y trouveras
« incluses la partition de mon 42^e psaume, celle
« de « Saint-Paul » et une sonate de ma compo-
« sition pour piano et violoncelle ; elle vient de
« paraître, et je te l'envoie seulement à cause
« de sa jolie couverture, et aussi parce que c'est

« une nouveauté ; autrement elle ne vaut pas
« grand'chose. Par'exemple, si tu n'es point sa-
« tisfait de mon psaume que je t'expédie dans
« un nouvel habit avec une vieille doublure, je
« me tuerai de désespoir. Le paquet mettra, pa-
« rait-il, six semaines à te parvenir ; il est
« adressé à Giovanni Ricordi, à Milan ; c'est
« donc à cette dernière adresse qu'il te faudra
« l'aller quérir, quand il en sera temps. Inutile
« d'ajouter que le contenu du paquet est en entier
« pour toi. Voici quinze jours que j'ai expédié à
« la Société Philharmonique tes deux ouvertu-
« res avec indications métronomiques. Aupara-
« vant, nous avons parfaitement exécuté celle
« en *ré mineur* à l'un de nos concerts de cha-
« rité ; j'ai pu constater, de nouveau, que les
« modifications apportées à cette œuvre l'avaient
« améliorée, sans altérer le cours naturel du dé-
« veloppement des idées. Et maintenant, mal-
« gré la honte que j'éprouve à le faire, il me
« faut te parler d'un article que j'ai lu dernière-
« ment ; tu en es le sujet, et j'avoue en avoir
« éprouvé un grand plaisir. Un matin, à la ré-
« pétition, une personne me remit un numéro
« d'un nouveau journal de musique (dont le di-
« recteur, Schumann, est resté tout cet hiver à
« Vienne) : ce numéro me concernait en partie,
« et tandis que je jetais un coup d'œil sur le
« reste de la feuille, je me trouvai tout à coup

« en présence d'un troisième fragment d'article
« dont les deux premiers avaient paru dans les
« numéros précédents avec ton nom en tête. Je
« l'emportai pour le lire à loisir, et je t'avoue
« que la plus grande partie m'en a donné le plus
« vif plaisir. On voit évidemment qu'il a été
« écrit par quelqu'un qui ne connaît point inti-
« mement ta personne ; mais, d'autre part, l'é-
« crivain connaît parfaitement chacune de tes
« œuvres. Il ignore même que tu as quitté
« Francfort ; cela ne l'a pourtant point empêché
« de recomposer assez fidèlement ton portrait
« d'après tes œuvres ; tout ceci prouve ses bonnes
« dispositions à ton égard. J'ai appris que l'au-
« teur est un allemand résidant à Varsovie. Le
« point capital, selon moi, est sa croyance assez
« fondée que tu es de mauvaise humeur, que
« tu es résolu à ne plus rien publier et même à
« ne plus rien composer, et il te conjure, au nom
« du ciel, de ne point donner suite à une pareille
« résolution, et surtout de ne point croire qu'on
« ne se tient pas au courant de tes agissements
« avec sympathie et plaisir, comme il le fait
« lui-même, par exemple. L'article porte en
« épigraphe les mots suivants : « Combien grande
« est la perte quand de pareilles têtes se repo-
« sent ! » Tu vois donc bien que l'écrivain ne sait
« rien de toi personnellement, et c'est juste-
« pour cela que j'ai éprouvé autant de plaisir à

« la lecture de cet article. Je te l'aurais en-
« voyé si je n'avais presque fait le serment de
« ne jamais inclure de découpures de journaux
« dans mes lettres.

« Ceci et une facétie que j'ai rencontrée à la
« dernière page de la gazette m'ont rappelé la
« pénible et saisissante nouvelle de la mort de
« Nourrit. Depuis bien longtemps je n'avais
« point éprouvé un chagrin aussi profond ; ç'a
« été pour moi un coup terrible. Sa mort a évo-
« qué en mon esprit les temps brillants et heu-
« reux où je le connus ; la nature franche, artis-
« tique et originale dont il me semblait doué ;
« les honneurs et la gloire qui l'accompagnaient
« partout ; sa femme et ses enfants. et la péni-
« ble affection d'un esprit qui trouva pour uni-
« que remède à sa situation l'anéantissement
« des souvenirs et du bonheur de son existence
« passée. Combien cette nouvelle n'a-t-elle pas
« dû te frapper ! Tu venais de me parler de lui
« dans ta dernière lettre ; tu l'avais rencontré
« tout récemment, et tu l'aimais tant ! Tout ceci
« est affreux, en vérité ! Comment penser à la
« renommée, à la célébrité, au bonheur, ou dé-
« sirer acquérir ces biens, quand on voit un
« homme extérieurement si heureux et intérieu-
« rement si hautement doué, être en même
« temps si profondément malheureux ! Ce fait
« contient en lui-même plus d'enseignements

« que le sermon le plus profond, et dès que cette
« pensée assiége mon cerveau, je ne puis plus
« l'en débarrasser. Communique-moi tout ce que
« tu sais à cet égard : n'épargne point les parti-
« cularités et les détails de tout genre. Je ne
« connais encore que ceux concernant la soirée
« de la veille et ses derniers moments. Dis-moi
« si tu sais quelque chose de plus, et surtout les
« motifs qui l'ont conduit à un aussi terrible
« abatement et à une pareille résolution. Se-
« rait-ce seulement les cris et les sifflets du
« théâtre, comme on l'a écrit dans quelques
« journaux ? Un homme ne devrait plus jamais
« paraître devant le public quand il a une fois
« gagné suffisamment d'argent pour ne point
« craindre de mourir de faim. On ne devrait ja-
« mais non plus choisir une profession dans
« laquelle l'homme est aussi brutalement placé
« sous la dépendance du public.

« Je vais maintenant répondre à quelques-unes
« des questions que tu me poses dans ta lettre.
« La Société Philharmonique a plusieurs direc-
« teurs : Sir G. Smart, Moschelès, Potter, etc.,
« desorte qu'il est impossible de dire à l'avance
« si ton ouverture tombera dans des mains ha-
« biles ou non. Je n'ai point encore pris de résolu-
« tion au sujet de mon opéra anglais. Le poète
« ne veut point modifier son livret, et moi de
« mon côté je ne veux point commencer d'é-

« crire laimusique avant de voir les change-
« ments opérés : c'est encore là le vieux, vieux
« refrain de l'ivrogne « Bohnenschmied ». Il me
« faut toujours le recommencer parce que je
« sais que j'ai raison. Gare à toi, par exemple,
« si tu t'avises de me faire l'éloge du « Giura-
« mento » de Mercadante ! J'ai eu assez long-
« temps à la maison la réduction pour piano de
« cet opéra, qui m'a causé assez de mauvais
« sang ; il me semble d'un vulgaire insupporta-
« ble, et ne contient pas une seule note dont je
« me soucie le moins du monde. Ne t'irrite
« point de mes paroles, je ne puis surmonter
« cette impression. Il est singulier que la façon
« dont cet opéra est composé, aussi bien que sa
« tournure et son aspect produisent, en général
« sur chacun un certain effet, mais ici à Leipzig
« le « Giuramento » fait piteuse figure dans ma
« maison, bien entendu. De ta vie tu n'écriras
« musique semblable ; non, cela n'est pas possi-
« ble ; aussi suis-je doublement content de la
« promesse que tu m'as faite de m'envoyer des
« morceaux de ton opéra ; je les attends avec la
« plus grande impatience.

« Je vais dans huit jours au Festival de
« Düsseldorf, où l'on exécutera le Messie, le
« premier jour. Le deuxième jour on donnera la
« symphonie héroïque de Beethoven, sa messe
« en *ut majeur*, une ouverture et mon 42^e

« psaume. Le troisième jour, on chantera au
 « théâtre l'Alceste de Glück, avec costumes et
 « et mise en scène complète. Cette représenta-
 « tion exigera l'aide de chanteurs qui viendront
 « de Berlin. Le Festival a encore lieu, cette
 « année, à la Pentecôte. De Düsseldorf nous
 « irons à Francfort assister à la noce de ma
 « belle-sœur, Julie Jeanrenaud, qui se marie
 « avec un jeune homme de cette ville, nommé
 « Schunk.

« Après avoir demeuré quelque temps à
 « Francfort, nous séjournons une quinzaine
 « de jours auprès de mon oncle sur les bords
 « du Rhin ; c'est là que se bornent mes châ-
 « teaux en Espagne. Enfin voici cette lettre
 « complètement terminée ; sa longueur est ab-
 « surde. Mille souvenirs à ta mère et aussi à
 « Mademoiselle J..., et écris-moi bientôt, cher
 « Ferdinand ; tes lettres me donnent tant de
 « plaisir !

Toujours ton Félix.

« Ma femme et mon fils vont bien et me prient
 « de les rappeler à ton souvenir. »

« Francfort, 27 juin 1839.

Mon cher ami,

« Ton frère prétend qu'il faut joindre un mot
 « de ma main à la lettre qu'il t'envoie. Chaque

« jour je pense à toi ; mes promenades dans la
« ville ou dans les bois, tout ici te rappelle tel-
« lement à mon souvenir que j'aurais dû déjà
« t'écrire de mon propre mouvement, mais je te
« promets de le faire prochainement. J'aimerais
« te parler de tout Francfort, et c'est justement
« pourquoi j'hésite à prendre la plume. Aujour-
« d'hui je me contente d'envoyer à ta chère
« mère mes souvenirs et mes meilleurs souhaits.
« Nous allons tous bien ainsi que ton frère et
« ta belle-sœur, qui sont assis sur le sofa dans
« la chambre voisine. Ton portrait, pendu au-
« dessus de canapé est, après tout, ressemblant
« et bien conçu, quoique atrocement mal peint.
« Si, du moins, tu étais ici toi-même ? Je puis
« t'assurer que tous tes amis se rappellent à toi
« le plus affectueusement possible ; tous font des
« vœux pour ton prochain retour. Combien il
« est désirable de voir arriver prochainement
« l'oratorio en compagnie de ta personne : cela
« serait préférable à la présente feuille de pa-
« pier et aux deux cent milles qui nous sépa-
« rent.

« Adieu pour aujourd'hui, cher ami et mu-
« sicien ; la prochaine fois, je t'écrirai conve-
« nablement. Pardonne à ma précipitation, et
« garde toujours un peu d'amitié à ton

« Félix. »

« Francfort, 16 août 1839,

« Mon cher ami,

« A mon retour de Horcheim, j'ai trouvé ta
« lettre de Bâle, et la deuxième partie de l'ora-
« torio.

« Dans la précipitation de mes préparatifs de
« départ, je n'ai fait que parcourir rapidement
« la partition, et les grandes et nombreuses
« beautés qu'elle contient m'ont frappé au point
« que je ne puis m'empêcher de te l'écrire
« de suite en peu de mots et de te remer-
« cier du vif plaisir que j'en ai ressenti. Sous
« tous les rapports, la seconde partie m'en
« semble meilleure que la première ; quel que
« soit le passage que j'examine, je rencontre
« toujours ces touches magnifiques qui sont ca-
« ractéristiques de ton talent. Je préfère sur-
« tout le chœur en *la majeur* avec solo, et la
« reprise *a tempo* : la vigoureuse entrée est
« chose nouvelle et capitale : on s'attend à un
« effet fort différent et nullement aussi réussi.
« Ensuite je prise principalement le premier
« chœur ; la marche guerrière en *ut majeur*,
« l'entrée du Chœur dans le récitatif, le chœur
« *fa mineur*, en un mot l'œuvre entière. Il me
« semble que le poète a laissé par ci par là
« quelques lacunes, mais comment songerais-je
« à critiquer, alors que la surprise et le plaisir

« ont dépassé mon attente ? Je te promets de
« n'en point parler, pas avant du moins que j'aie
« reçu ta réponse qui ne se fera point attendre,
« j'espère. Je veux aussi savoir auparavant si
« tu n'es point fâché de m'avoir vu ouvrir cette
« œuvre aussi prématurément. Écris-moi bien-
« tôt, cher Ferdinand, et laisse-moi te remercier
« mille fois de toute cette bonne et belle musi-
« que.

« Quelques-unes de tes lettres ont dû s'éga-
« rer. Tu me dis que tu comptes recevoir de mes
« nouvelles à Berne, mais je n'avais aucune
« idée de ton voyage en Suisse, et ma surprise
« a été grande en recevant tes lignes datées de
« Bâle. Quel ennui de penser que, sur les bords
« du Rhin, nous étions tous deux si près l'un de
« l'autre, tandis que maintenant une distance
« considérable nous sépare encore ! Il était juste
« pourtant que tu repartisses pour l'Italie, sans
« te laisser détourner de tes projets et de tes
« travaux. Je vais demain à Leipzig, où je
« compte recevoir bientôt de tes nouvelles. Ma
« femme et mon fils se portent bien et me char-
« gent de te présenter leurs souvenirs, à toi et à
« ta mère ; j'y joins les miens de tout mon
« cœur. Maintenant je te quitte.

« Ta suscription « Righikulm minuit » mise
« à la fin de l'oratorio, me plaît beaucoup ; je
« préfère pourtant l'*ut majeur*. Le commence

« ment en *la majeure* est le plus beau passage de
 « la partition. Sur ce, cher Ferdinand, cher ami,
 « reçois mes meilleurs remerciements.

« Toujours ton Félix. »

J'avais emmené ma mère chérie et sa compagne à Bâle : l'état de sa santé nécessitait, de sa part, une saison aux eaux de Wiesbaden. Toutefois, après quelques semaines de traitement, elle tomba si gravement malade que je me hâtai de la rejoindre. Dans la douloureuse inquiétude où cette situation me plongeait, j'écrivis à Mendelssohn une lettre à laquelle il fit la réponse suivante :

« Leipzig, 19 septembre 1839.

« Cher Ferdinand,

« Je n'ai nul besoin de te dire combien j'ai
 « été attristé par ta lettre d'hier, car tu n'ignores
 « point la vive amitié que je te porte et la part
 « que j'ai toujours prise à ton bonheur. Que
 « Dieu rende à ta mère sa santé d'autrefois, et
 « vous donne à tous joie et consolation ! J'ima-
 « gine ton inquiétude et ta tristesse présentes.
 « Cher Ferdinand, si j'étais seulement auprès de
 « toi ! Impuissant à t'aider, je parviendrais
 « néanmoins peut-être à détourner un peu le
 « cours de tes pensées. Dans un pareil chagrin,

« crois-tu que je n'aie pas ressenti moi-même,
« dans le fond de mon cœur, combien désagrées,
« combien vides, pauvres et ennuyeux
« doivent paraître l'art et la poésie, ces choses
« qui pour nous sont pourtant si précieuses ! La
« seule pensée consolante est alors une foi vive
« dans l'assistance de Dieu. Dès que tu en auras
« le loisir, écris-moi deux mots pour me dire
« comment elle se porte ; nous aimerions tant
« avoir le plus souvent possible de vos nouvelles !
« Envoie-moi deux lignes au moins toutes les se-
« maines : je les attendrai avec impatience.

« Je te renvoie la première partie de l'orato-
« rio par le courrier de ce jour. J'ai toujours
« besoin de la seconde partie ; c'est pourquoi je
« ne t'en ai encore rien écrit en Italie. Je l'ex-
« pédierai demain ou après, en y joignant une lon-
« gue lettre que j'écrirai à tête reposée. Donne-
« nous de tes nouvelles le plus tôt possible. Ma
« femme t'envoie ses meilleurs souvenirs.

« Ton Félix M. B. »

Ma mère dont l'état s'était encore aggravé mourut le 22 septembre de cette année.





CHAPITRE VI

LEIPZIG PENDANT L'HIVER DE 1839-40.

« Leipzig, 29 septembre 1839.

« Mon cher ami,

NULLE parole ne peut peindre la pro-
« fondeur du chagrin que j'éprouve
« en te sentant présentement si mal-
« heureux. Tu sais la part que j'ai
« toujours prise aux événements bons ou mau-
« vais, ou même insignifiants, qui te sont sur-
« venus ; combien cette part ne doit-elle pas
« être plus grande encore dans l'affreux malheur
« qui vient de te frapper ? Pour peu qu'on ait
« connu ta mère chérie, pour peu qu'on vous
« ait vus ensemble, on est à même d'apprécier
« l'irréparable vide que sa mort doit laisser
« dans ton existence et dans ton âme. Pourquoi
« t'écrire tout ceci ? Je préférerais être avec toi
« afin de jouir ensemble de quelques heures de
« calme et de t'aider. s'il est possible, à suppor-
« ter cette épreuve si amère ! Cela même, je ne
« le puis faire : et d'ailleurs, dans les premiers

« instants d'une telle douleur, nulle parole de
« consolation, nulle amitié compatissante ne
« sauraient nous soulager : tous les efforts dé-
« ployés dans ce but nous deviennent pénibles et
« ne sauraient certainement nous être de quel-
« ques secours : Dieu et le sentiment du devoir
« peuvent seuls alors nous relever. La présente
« lettre m'est surtout suggérée par les derniers
« mots de la tienne, où tu m'annonces qu'il te
« faut, pour le moment, rester à Francfort, afin
« de régler des affaires de famille. Ces affaires
« une fois terminées, ne pourrais-tu venir de-
« meurer quelque temps avec nous ? Le chan-
« gement de milieu, l'accueil cordial et sympa-
« thique que tu es sûr de rencontrer ici de la
« part de tous les musiciens, ton départ d'une
« ville doublement chère assurément, mais
« aussi doublement triste, tout cela te ferait du
« bien, et à défaut de joie apporterait, du moins,
« quelque diversion à tes pensées. Je ne te re-
« commande point de le faire de suite ; mais
« pourquoi ne viendrais-tu pas à Leipzig à la
« fin de novembre ? J'ai presque renoncé à mon
« voyage de Vienne, de sorte que je puis t'offrir
« une bonne chambre, bien jolie et bien chaude,
« que nous t'arrangerons le plus conforta-
« blement possible. Cécile joint, sa prière
« à la mienne, et nous espérons tous deux ton
« arrivée.

« Je ne te rappellerai pas les conversations
« que nous aurions alors touchant ton oratorio
« et les préparatifs que nécessitera son exécu-
« tion ; je ne veux point non plus appeler ton
« attention sur la quantité de musique que je te
« procurerai le plaisir d'entendre. Aujourd'hui,
« je désirerais seulement te convaincre de la
« nécessité pour toi de passer le mois prochain
« dans des conditions autres que celles où tu te
« trouves, et surtout en compagnie d'amis qui
« t'affectionnent comme nous le faisons.

« Combien notre avenir entier repose sans
« cesse dans les mains de Dieu ! Ma Cécile at-
« tend sa délivrance dans le courant des semai-
« nes qui vont s'écouler. En fait de soucis qu'en-
« traîne avec lui le mariage, je connais seule-
« ment ceux qui accompagnent un pareil mo-
« ment : ils absorbent chaque heure, chaque
« minute de mon temps et ne laissent de place,
» en mon esprit, à nulle autre pensée. Grâce à
« Dieu, ma femme est forte et bien portante, et
« j'espère que le ciel continuera de lui accorder
« la santé et le bonheur. C'est donc avec un vif
« sentiment de cordialité que je te renouvelle
« et ma demande et notre invitation. Adieu pour
« aujourd'hui, mon cher, cher ami ; garde-toi
« de te laisser abattre, et puisse la Providence
« te donner force et courage !

« Toujours ton F. M. »

Dans le courant des semaines qui suivirent cette affectueuse lettre, j'en reçus une autre semblable, elle contenait ces mots : « J'ai fait préparer
« ta chambre où l'on a installé un piano. Tu y
« seras, à ton choix, ou parfaitement tranquille,
« ou fréquemment dérangé. Ma Cécile t'envoie
« ses souvenirs et s'unit avec instance à ma
« prière ; viens donc goûter pendant quelque
« temps un repos absolu, viens jouir de notre
« vie tranquille et simple, et laisse-moi espérer
« ta prochaine arrivée. »

Il était difficile de résister à une pareille invitation ; aussitôt donc que mes affaires de Francfort furent arrangées, je partis. Je m'arrêtai à Weimar pour rendre visite à la veuve de Hummel, mon maître vénéré : elle avait eu jadis pour moi les soins d'une mère. C'est à Weimar que je trouvai les lignes suivantes de mon prévoyant ami :

« Leipzig, 3 décembre 1839.

« Cher Ferdinand.

« Le temps m'a manqué pour adresser à Franc-
« fort une réponse à ta chère lettre : j'envoie
« donc la présente à Weimar pour que tu puis-
« ses en prendre connaissance aussitôt en arri-
« vant. J'habite au Jardin Lurgenstein le
« deuxième étage de la première maison à

« gauche. Fais-moi savoir si tu voyages dans
« ta propre voiture ou dans celle de la poste ;
« car, dans le premier cas, je retiendrais un
« local pour remiser ton véhicule. Ecris-moi
« deux mots de Weimar pour me faire savoir
« exactement quand tu partiras de cette ville
« et aussi le moment précis où tu comptes arri-
« ver à Leipzig : je pourrai ainsi aller à ta ren-
« contre sur la route. Je n'ai nul besoin de te
« dire, mon cher ami, toute l'impatience avec
« laquelle ma femme et moi nous t'attendons.
« Voici trois semaines que nos amis et ceux de
« l'art musical ne font que me demander : « Hil-
« ler arrive-t-il bientôt? » Je me suis souvent
« trouvé dans l'obligation, pour calmer leur
« impatience, de répéter que tu ne voulais plus
« te déranger. Et maintenant adieu, jusqu'à
« notre prochaine rencontre !

« Ton Félix ».

Mendelssohn et David vinrent au devant de moi au premier relai de la diligence et me souhaitèrent la bienvenue de la façon la plus cordiale. Durant les premiers temps de mon séjour à Leipzig, je fus présenté aux parents et aux amis de Mendelssohn : il me sembla bientôt que cette intimité durait depuis des années. La maison de Mendelssohn était agréablement située : la facade jouissait d'une vue étendue sur

le boulevard de Leipzig et sur l'église et l'école Saint-Thomas où Bach exécuta ses gigantesques travaux. Voici la disposition des pièces de l'appartement de Mendelssohn. A l'entrée se trouvait un vestibule contenant une table à manger et quelques chaises ; à droite de ce vestibule étaient une grande salle de réception et quelques chambres à coucher ; à gauche le cabinet d'études de mon ami : c'est là qu'il tenait son piano. Sur ce cabinet s'ouvrait un grand et beau salon dont l'élégance habituelle avait été légèrement altérée par la présence d'un lit qu'on y avait installé à mon intention, en compagnie d'un piano.

Notre genre de vie était simple et régulier. A huit heures nous déjeunions avec du café et des tartines de beurre.

Félix ne mangeait pas de beurre et se contentait de rompre son pain dans son café à la façon des écoliers : « C'était son habitude ». Nous dînions à une heure. S'il n'aimait point le beurre, en revanche il ne dédaignait pas un verre de bon vin. Souvent il prenait plaisir à nous obliger de goûter un vin d'un crû déterminé, et le dégustait lui-même avec la profonde satisfaction d'un gourmet. Nous dînions très-vite, en général ; mais il nous arrivait souvent, le soir, après notre souper, de rester assis à table à jaser (jamais à fumer), parfois aussi,

nous nous asseyions au pianino de M^{me} Mendelssohn, instrument qui lui avait été gracieusement offert par les directeurs du Gewandhaus.

Pendant les premiers jours, qui passèrent du reste très-rapidement, je fis et rendis beaucoup de visites. Puis je songeai à mes affaires. J'avais en perspective une exécution de mon oratorio, et à cet égard il me fallait encore achever beaucoup de choses. « Asseyons-nous à la même table et composons ensemble, » me dit un beau matin Mendelssohn, « et commençons aujourd'hui même. »

Le lendemain avait lieu la Liedertafel. Je n'entends point par ce terme une de ces vastes sociétés fondées, il y a une quarantaine d'années, pour entretenir et surexciter dans le peuple l'amour du Vaterland et celui « du vin et de la femme. » La Société dont il s'agit ici se composait d'une douzaine d'excellents musiciens, dont quelques-uns sont encore les protecteurs zélés de la musique à Leipzig. Ils se réunissaient de temps à autre et savaient faire du mot Liedertafel une réalité ; car leur *table* n'était pas moins bonne que leur musique (1). Mendelssohn pensait qu'il nous amuserait beaucoup de mettre tous deux les mêmes paroles en mu-

(1) Un des membres, le D^r Petschke, a publié de très-jolis quatuors pour voix d'hommes.

sique, afin de faire deviner aux chanteurs l'auteur de chaque composition. Aussitôt dit, aussitôt fait. Après avoir parcouru quelques volumes de poésies, notre choix se fixa sur un chant d'Eichendorf. Il me semble voir encore la figure que nous faisons, assis tous deux, vis-à-vis l'un de l'autre, trempant nos plumes dans le même encrier, gardant un silence à peine interrompu par quelque plaisanterie et ne songeant même point à contrôler nos compositions au piano. Quand il s'agit d'écrire les parties séparées, chacun de nous copia moitié de sa partition et moitié aussi de celle de son partenaire. Personne ne devait voir la partition originale ; il était surtout interdit de laisser transpirer le moindre renseignement exact devant les membres de la Liedertafel.

Mendelssohn, dans la suite, me fit ses excuses (chose inutile je l'avoue), pour avoir dévoilé notre secret en publiant sa composition (1). J'envoyai alors la mienne à un recueil suisse, auquel on m'avait prié de collaborer : j'ai oublié et le titre et le lieu où il fut imprimé, mais la naissance de cette petite composition a toujours éveillé en mon esprit un charmant souvenir.

Bien que je n'aie éprouvé aucune difficulté à composer un simple lied en présence de mon

(1) « Amour et Vin », op. 50, n° 5.

ami, ç'aurait été tout autre chose dans le cas d'une composition sérieuse. Comment me sentir à l'aise au piano avec cette conviction que chacune de mes pensées avait un auditeur, et quel auditeur ! Le hasard me fit connaître aussi plus tard que Mendelssohn détestait également voir autrui s'immiscer dans le travail intime de son génie. En aurait-il pu être autrement ? Je jugeai donc qu'il me fallait mettre un terme à notre existence commune, toute charmante qu'elle fût ; mais quel embarras n'éprouvai-je point quand il me fallut leur annoncer cette résolution au milieu des bontés et de l'affection dont ils ne cessaient de m'entourer ! Après force discussions, ils finirent par m'octroyer la permission de chercher un logement tout près du leur, à la condition seulement d'y travailler et d'y coucher. A notre grande satisfaction, nous en trouvâmes un à quelques pas de leur maison : c'était précisément l'appartement qu'avait habité Mendelssohn, au Jardin Reichel, avant son mariage. J'y fis donc transporter mes effets, après avoir joui pendant une quinzaine de jours de l'hospitalité de mon ami.

Durant cet espace de temps, nous avons trouvé le moyen de faire beaucoup de musique. Mendelssohn venait de terminer son grand trio en *ré mineur*. Il me le joua, et le feu, l'ardeur, l'abondance des idées qui l'animent m'impres-

sionnèrent profondément. Je faisais toutefois une légère réserve. Certains passages en accords brisés qui se trouvaient dans la partie de piano me paraissaient, à dire vrai, quelque peu démodés. Comme j'avais habité pendant plusieurs années Paris, où je fréquentais journellement Listz et Chopin, je connaissais parfaitement la richesse des traits de l'école moderne du piano. Je présentai quelques observations à Félix sur ce point, en lui indiquant certaines modifications, mais il ne voulut pas d'abord m'écouter. « Crois-tu que ces changements rendront le « morceau meilleur? » me disait-il : « non « n'est-ce pas ? Eh bien ! Il peut rester comme il « est. » Je lui répondais : Souvent tu m'as dit « toi-même, et tu m'as prouvé par tes actes qu'il « ne fallait point mépriser la plus légère retou- « che du pinceau, si cette retouche aidait à per- « fectionner l'ensemble de l'œuvre. Une forme « inusitée d'arpeggios n'améliorerait peut-être « point l'harmonie de ton morceau, mais elle ne « la gâterait pas non plus, et l'exécutant, dans « ce dernier cas, la trouverait certainement « plus intéressante. » Après force discussions et maints essais sur le piano, j'eus le plaisir d'obtenir un léger triomphe en voyant Mendelssohn se rendre, en dernier lieu, à mes observations. Avec cette ardeur consciencieuse qu'il mettait habituellement à exécuter ce qu'il avait une fois

résolu, il commença d'écrire à nouveau toute la partie de piano, tâche assurément fort longue, pour ne point dire, fort ennuyeuse. Un jour, je le trouvai travaillant à cette besogne: il me joua un passage qu'il avait remanié *exactement* comme je le lui avais indiqué au piano ; puis, m'interpellant, il me dit : « Ceci restera comme souvenir de toi. » Il lui advint même, dans la suite, après avoir joué ce même morceau de prononcer ces paroles : « J'éprouve une véritable jouissance à rendre ce morceau : c'est de la musique consciencieuse après tout, et les artistes l'aimeront, car il les aidera à briller. » L'expérience a prouvé depuis la justesse de cette observation.

Dans le courant du même hiver, Félix me fournit un exemple curieux des scrupules presque pathologiques qu'il apportait à perfectionner ses compositions. Un soir que je l'étais venu voir, il se montra à moi tellement échauffé et dans un tel état de surexcitation fébrile que j'en éprouvai une réelle frayeur. « Qu'as-tu ? » lui dis-je. « Voici quatre heures, me répondit-il, que je suis occupé à changer quelques mesures d'un chant (c'était un quatuor pour voix d'hommes), et je n'y puis parvenir. »

Il venait, en effet, d'écrire vingt différentes versions de ce passage: la plupart auraient, sans nul doute, satisfait la majorité des auditeurs.

« Ce que tu n'as pu faire aujourd'hui en quatre heures, » lui fis-je observer, « tu l'exécuteras demain en quelques minutes. » Il se calma par degrés, et nous nous engageâmes dans une conversation tellement intéressante, que je le quittai fort tard dans la soirée. Le lendemain, je le trouvai dans un état peu habituel de bonne humeur : il me dit : « Quand tu es parti hier soir, j'étais tellement surexcité que je ne devais guère penser pouvoir dormir : j'ai donc fini par composer un petit chant de chasse que je vais te jouer de suite. » Il s'assit alors au piano, et j'écoutai ce lied d'Eichendorf : « *Sei gegrüsst du schöner Wald!* » qui depuis, a fait les délices de centaines et de milliers de musiciens : je l'accueillis avec une joyeuse surprise.

Le mouvement musical de Leipzig, bien qu'ayant toujours été fort actif dans le passé, reçut certainement une impulsion extraordinaire de la part de Mendelssohn, qui déploya, dans ce but, à la fois et son influence personnelle et une grande énergie. Son talent remarquable de chef d'orchestre convenait spécialement à l'exécution des grandes œuvres instrumentales. Avant lui, de solides chefs de partie étaient parvenus, à l'aide de leurs instruments à cordes, à insuffler dans cet orchestre une ardeur et une précision suffisantes ; mais aucun de ces chefs ne pouvait

avoir ni une aussi profonde conception des œuvres exécutées, ni une semblable perfection artistique dans la façon de rendre les grandes symphonies. Cet orchestre était, à tout prendre, excellent, bien qu'on y rencontrât seulement un talent vraiment transcendant, je veux parler de Ferd. David, qui mettait toute son âme à suivre son chef, et entraînait ainsi avec lui l'ensemble complet des instruments à cordes. Comme il m'était arrivé de suivre assidûment à Paris pendant plusieurs années les concerts (dits à tort (1) du Conservatoire), je fus, dès l'abord, tout naturellement frappé du contraste qui existait entre ces derniers et ceux de Leipzig, principalement en ce qui concernait les instruments à vent et la sonorité et l'effet généraux. Le Conservatoire de Leipzig n'était point encore fondé à cette époque : ce fut seulement dans la suite que l'orchestre du Gewandhaus bénéficia des nombreux et brillants renforts qui lui furent apportés par les élèves de David. Toutefois, les légères imperfections de l'exécution individuelle étaient rejetées dans l'ombre, grâce à l'esprit et à la vie que Mendelssohn infusait dans l'orchestre ; grâce aussi au

(1) Le nom de cette institution est *Société des Concerts*. Elle se compose des meilleurs musiciens de Paris. Le rôle du Conservatoire se borne à fournir le local et des sopranos et des altos pour le chœur. — (Note de F. Hiller).

dévouement qu'il consacrait entièrement à cette cause et au plaisir qui éclairait sa figure expressive à chaque passage parfaitement rendu : tout cela agissait sur le public comme une décharge électrique. Quand je parle de l'effet produit sur l'auditoire par la façon dont Mendelssohn conduisait les concerts, je ne veux point dire que Félix cherchât en aucune manière à fixer l'attention par sa tenue au pupitre. Tout au contraire, ses mouvements étaient brefs et nets, à peine visibles, en général ; car il présentait son flanc droit à l'orchestre. Il se contentait de jeter un simple coup d'œil au premier violon, ou bien un regard, de temps à autre, à droite et à gauche. La force de cet orchestre consistait surtout dans la sympathie profonde de ses membres pour la cause qu'ils servaient, sympathie accrue encore par l'attachement qu'ils vouaient à leur merveilleux chef.

Les symphonies et les ouvertures étaient, à cette époque, comme maintenant du reste, les pièces de résistance des concerts du Gewandhaus. Il est assez connu que Mendelssohn fut toujours disposé à faire bon accueil aux compositeurs dont les œuvres avaient une certaine valeur. C'est ainsi que, pendant cet hiver, ou du moins pendant la seconde moitié de la saison, on exécuta nombre de choses nouvelles. Kallivoda dirigea une de ses symphonies (celle en *si mineur*)

qui fut très-favorablement accueillie. La « Jagd-Symphonie » de Kittl, qu'on avait jouée avec quelque succès à Paris, fut exécutée au Gewandhaus en présence du compositeur lui-même qui se présentait au public comme un simple amateur. Nous entendîmes aussi une autre symphonie écrite par l'auteur du « Jugement dernier », le vieux Dessauer, comme on surnommait souvent Friedrich Schneider. La grande symphonie en *ut majeur* de Schubert fit une telle impression, qu'on la coucha une seconde fois sur le programme. A peine commençait-on de l'exécuter, que les cris : « Au feu ! » poussés sur une fausse alerte, mirent le public en fuite. En revanche, à la fin du dernier concert de la saison, il n'y eut aucune alerte, bien que la symphonie ait été rendue avec un feu extraordinaire. C'est encore là que j'entendis, pour la première et la dernière fois de ma vie, une symphonie de Vogler. Parmi les ouvertures, celle de Rietz en *la majeur* mérite une mention spéciale, car elle peut compter parmi les œuvres les plus universellement connues de ce compositeur. J'en trouvai, par hasard, avec Mendelssohn au moment où il reçut la partition. Il en avait, pour la première fois, pris connaissance à Düsseldorf, aussi se montra-t-il enchanté de l'excellent effet produit par les altérations que l'auteur y avait introduites, probablement sur ses indications. Ayant,

à peu de temps de là, trouvé un éditeur pour cette ouverture, il fut ravi d'en pouvoir envoyer la nouvelle à Rietz, pour le consoler dans sa solitude de Düsseldorf. A l'un des premiers concerts du Gewandhaus auquel j'assistai, j'entendis à la fois les quatre ouvertures de Fidelio, de Beethoven, dont l'exécution avait presque été improvisée. La première et la seconde de ces ouvertures figuraient sur le programme; cette dernière alors inédite était entendue pour la première fois : on la reçut avec un tel enthousiasme qu'elle fut bissée, sur quoi Mendelssohn donna la troisième ouverture, qui est la plus grandiose et la mieux connue; enfin, dans la dernière partie du concert, un solo instrumental ayant été omis, il le remplaça de même par la quatrième ouverture en *mi* de Fidelio. La réunion étonnamment intéressante de ces quatre chefs-d'œuvre causa d'autant plus de plaisir qu'elle avait été vraiment improvisée.

Parmi les productions chorales de Mendelssohn, je dois mentionner spécialement le splendide Psaume : « Quand Israel sortit d'Egypte », qui fut exécuté le premier jour de l'an 1840. Les premiers morceaux de cette composition se peuvent certainement compter parmi les plus nobles productions de Mendelssohn, et passeront toujours pour une des œuvres capitales de la musique. Ni la nouveauté de cet ouvrage, ni la

présence du compositeur, ne pouvaient ajouter au mérite de la composition ; elles augmentèrent pourtant l'impression produite. Il est inutile de dire quelle réception enthousiaste lui fut faite. Je me souviens encore parfaitement de l'exécution du principal finale des « *Abencerrages* » de Chérubini. Mendelssohn avait pris une peine inouïe pour obtenir cette partition des directeurs de l'Opéra de Berlin.

Pendant plusieurs concerts, les solos de soprano furent chantés par Mlle Elise Meerti, et, dans la suite, par la renommée Sophie Schloss. On était obligé, pour le programme des concerts, de mettre en partition une quantité de Cavatines tirées d'opéras italiens inconnus : le public en raffolait, et, à notre grand amusement, l'orchestration de ces morceaux était confiée aux soins d'un habile copiste, lequel s'acquittait de sa tâche d'une façon suffisamment correcte pour n'exiger qu'une légère révision de la part de Mendelssohn avant l'exécution. Nous ne pouvions nous empêcher de rire *in petto* des hardis effets d'orchestre si heureusement réalisés par notre pauvre copiste à raison de douze sous la feuille.

Les solos d'instruments abondaient aussi : nombre d'entre eux avaient une grande importance. Pour la première fois, Mendelssohn jouait en public son concerto en *ré mineur* :

David, Ernst, Eckert (présentement Capellmeister à Berlin), Kallivoda et beaucoup d'autres, exécutèrent des solos de violon. A l'un de ces concerts, on toucha le piano : je le cite à cause, ou plutôt malgré la part que j'y pris. Félix et moi, nous devions jouer le *Concerto* de Mozart en *mi bémol* pour deux pianos, et voici comment nous avons préparé la cadenza du premier morceau. Je devais commencer l'improvisation et m'arrêter sur un accord quelconque de septième. Mendelssohn devait continuer et s'arrêter sur un accord convenu aussi d'avance, et pour la conclusion du point d'orgue il avait écrit quelques pages que les deux instruments devaient exécuter tantôt ensemble, tantôt séparément, jusqu'à la rentrée du *tutti*. Le tout réussit à merveille : un petit nombre d'auditeurs seulement devinèrent notre façon de procéder, aussi fûmes-nous couverts d'applaudissements enthousiastes.

Nous vîmes aussi se produire des solos de violoncelle, de clarinette, de cor, de basson, de trombone et même de verres à musique. A cette époque, le public avait pour ces choses une tolérance beaucoup plus grande qu'à l'heure présente où le piano et le violoncelle dominent presque exclusivement au Concert. Sans doute l'ensemble du programme gagne à cette coutume, mais il n'en est pas de même de l'orchestre, car les artistes qui jouent les instruments à

vent perdent ainsi l'occasion d'obtenir à la fois un surcroît d'honneur et de salaire. Nous ne devons donc point être étonnés de voir nos progrès dans l'exécution instrumentale (progrès si vantés) se borner, en réalité, aux seuls instruments à cordes. Si l'on ajoute à ceci la préférence exclusive donnée aux cuivres dans la musique moderne, on doit conclure que l'exécution des œuvres des anciens maîtres deviendra de jour en jour plus difficile. Mais assez de cette digression : je reviens à Leipzig.

L'intérêt présenté par les séances de quatuor que Ferdinand David donnait depuis quelques années, fut grandement accru pendant cet hiver par la coopération de Mendelssohn. Souvent il y prit une part active, et sa façon d'interpréter Mozart et Beethoven était incomparablement splendide. A l'occasion aussi, nous y jouâmes des duos à quatre mains et nous produisîmes une grande sensation avec les variations de Mozart en *sol*. La manière dont Félix exécutait la fantaisie chromatique de Bach est la chose dont je me souviens le mieux : l'effet en était tout à fait écrasant, et les applaudissements le forcèrent de retourner au piano. Il se mit à improviser, combinant de la façon la plus charmante un thème de Bach avec sa propre romance sans paroles, si connue (celle en *mi* n° 1 du premier cahier); cette façon d'unir le passé au pré-

sent dans une forme originale et nouvelle échappe à toute description. David n'était pas moins universel à sa manière. Outre les trois grands compositeurs de quatuors, il nous donnait encore du Spohr, de l'Onslow, du Mendelssohn, du Schubert, encore peu connu à cette époque comme compositeur de quatuors. Je dois aussi mentionner ce fait que pendant le même hiver il produisit en public la Chaconne de Bach qu'on a tant jouée depuis. Mendelssohn l'accompagna *ad libitum* au piano, et l'œuvre obtint un grand succès. Le public fut même charmé de voir un soir Mendelssohn et Kallivoda prendre les parties d'alto dans le double quatuor de Spohr et l'octette de Mendelssohn. Félix, l'année durant, ne touchait jamais à aucun instrument à archet mais, à l'occasion, il les savait jouer, de même qu'il savait à volonté faire beaucoup d'autres choses.

Par considération pour les amis de cet excellent artiste, je dois mentionner ici le jeune Verhulst qui gagna ses premiers éperons pendant le même hiver en dirigeant la Société des Concerts « Euterpe. » Il était aussi quelque peu l'élève de Mendelssohn, et donna à ces mêmes concerts plusieurs grandes œuvres chorales de sa composition, œuvres qui firent concevoir de son talent les plus grandes espérances.

La même saison musicale se fit remarquer par

l'arrivée de plusieurs virtuoses des plus brillants. Celui qu'on doit incontestablement mettre en tête de ces artistes, Ernst, était alors à l'apogée d'un talent qui enchantait l'univers entier. Mendelssohn l'aimait beaucoup. Ernst me conta un jour, avec une certaine émotion, qu'à l'époque où il donnait ses concerts au théâtre de Kœnigstadt à Berlin, on le pria un matin en présence de Mendelssohn de faire figurer de nouveau au programme son « Elégie » qu'il avait déjà jouée un nombre de fois indéfini. Quand Mendelssohn se joignit à son tour à cette prière, Ernst lui répondit en plaisantant : « J'y consens si vous voulez bien m'accompagner : » Mendelssohn, en conséquence, parut sur la scène du théâtre de Kœnigstadt, accompagna l'Elégie et s'esquiva. Ce ne fut point seulement leur violon bien aimé qui lia d'amitié Ernst et David : l'amour commun qu'ils avaient pour le jeu de whist agit dans le même sens. Je suis persuadé qu'aucun d'eux dans la nuit ne joua jamais le violon aussi tard que le whist. C'était assurément là des distractions fort innocentes, et les plaisanteries bonnes ou mauvaises avaient autant de part à ces réunions que les cartes.

Au printemps Listz arriva à Leipzig : il était encore sous l'impression de ses triomphes de Vienne et de Prague, et révolutionna notre paisible ville. On se souvient qu'à Paris il excita

chez Mendelssohn la plus haute admiration. A son premier concert, tandis qu'élégamment vêtu, il glissait le long de la plate-forme de l'orchestre, svelte et souple comme un chat-tigre, Félix me dit : « Voilà une rare apparition, le virtuose du XIX^e siècle. » A peine pourrai-je donner une idée de l'impression produite par son toucher. Quand il exécutait l'« Erlkönig » de Schubert, la moitié du public montait sur les chaises pour le regarder jouer. Sa Fantaisie sur « Lucie » tournait toutes les têtes. Il réussit moins bien toutefois avec d'autres morceaux, entre autres le concerto en *ré mineur* de Mendelssohn qui venait justement de paraître : il ne put ni le lire comme il faut à première vue, ni trouver le temps de l'étudier avec soin, de sorte que le public trouvait que Félix le jouait vraiment mieux que lui. L'exécution sur le piano d'une partie de la Symphonie Pastorale dans la même salle où elle avait été si souvent entendue avec tous ses effets d'orchestre, ne rencontrait point non plus une approbation générale. Dans la préface mise par lui en tête de son arrangement des symphonies de Beethoven, Listz déclare hardiment que tous les effets d'orchestre se peuvent reproduire sur le piano moderne. Après avoir lu ce passage, Mendelssohn se contenta d'ajouter : « Eh bien, je suis tout prêt à « partager cette opinion à la seule condition

« d'entendre les huit premières mesures de la
« symphonie en *sol mineur* de Mozart avec leur
« dessin délicat des altos, exécutées sur le
« piano avec l'effet produit à l'orchestre. »

On imagine aisément toutes les fêtes dont Listz dut être l'objet à Leipzig. Mendelssohn donna en son honneur, au Gewandhaus, une grande soirée à laquelle il invita plus de deux cents personnes : elle fut moitié *conversazione*, moitié concert. J'eus l'honneur d'y assister et de prendre part à l'exécution du concerto de Bach pour trois pianos. J'offris moi-même à Listz un dîner d'apparat au premier étage d'un des hôtels à la mode : je conviai en même temps que lui tous les chefs des sociétés musicales de la ville. A quelque temps de là, nous causions de nos hauts faits sociaux en ce genre, et Mendelssohn rit beaucoup en apprenant que ma simple fête privée, qui n'avait compris qu'un si petit nombre d'invités, avait coûté plus cher que sa grande démonstration. La bonhomie avec laquelle il se moquait de bagatelles de ce genre avait un caractère naïvement enfantin, et vraiment il ne se montrait jamais plus charmant que dans les occasions où il plaisantait sur une chose ou sur l'autre.

Au dernier concert du Gewandhaus (1), je di-

(1) 2 avril 1840.

rigelai mon oratorio « *la Destruction de Jérusalem* ». L'été précédent, j'en avais envoyé à Mendelssohn l'esquisse complète : elle lui avait inspiré l'intérêt le plus chaleureux, et je dus certainement à son obligeance de voir cette œuvre agréée par les directeurs des concerts avant même que la partition fût écrite. Nous n'étions contents, ni l'un ni l'autre, d'une grande partie des paroles. Un jour il emporta le *libretto* chez lui et me fit la gracieuse surprise de m'en offrir, la veille de Noël, une copie nouvelle et complète. Je ne saurais trop rappeler combien me furent utiles les sévères observations critiques qu'il fit sur cette composition. Un jour que je le remerciais de ce service, il me dit : « Je ne fais que t'indiquer des choses que tu aurais trouvées toi-même dans quelques mois. » L'oratorio fut très-chaleureusement accueilli, mais l'entière satisfaction de Mendelssohn me donna davantage encore de contentement. Il écouta ma musique, assis avec Cécile parmi les auditeurs, et m'assura avoir non-seulement éprouvé le plus grand plaisir à l'entendre, mais aussi à constater la sûreté de goût de sa femme qui avait toujours su discerner les meilleurs morceaux de la partition. Il convenait aussi de ce fait que l'œuvre avait un coloris vraiment original, et si je me permets de rappeler ce propos, c'est qu'il est arrivé depuis à plusieurs personnes de

prétendre que mon oratorio est une imitation de l' « Elie » qui parut seulement six ans plus tard.

Dans le courant de cet hiver, Mendelssohn publia un certain nombre d'œuvres, parmi lesquelles son trio en *ré mineur*. Jusqu'au dernier moment, il le modifia et le corrigea si bien qu'on fut obligé d'en graver à nouveau certaines planches. Il composa de même un grand nombre de choses nouvelles. Mais ce qui lui coûta le plus de travail fut le « Lobgesang » qu'il avait entrepris d'écrire pour la Fête commémorative de la découverte de l'Imprimerie (Juin 1840). Il serait difficile aux personnes ne connaissant point l'admirable égalité d'esprit de Félix d'imaginer comment il vint à bout de cette composition au milieu des distractions de tout genre qui l'assaillaient sans cesse. Il était, en général, complètement maître de ses moyens, bien que je n'osasse pourtant affirmer qu'il pût ou voulût écrire à n'importe quel moment; mais il lui est certainement arrivé de composer alors qu'on s'y serait le moins attendu. « Quand j'entre « dans l'atelier d'un peintre » me dit-il un jour, « j'éprouve souvent un sentiment d'envie. Com- « bien n'est-il pas charmant de faire comme ces « artistes, de vivre exclusivement pour son « travail ! Et pourtant notre manière indépen- « dante de passer le temps, n'est point non plus

« sans charme. » Pour son compte, il usait largement de cette indépendance ; car il ne vivait probablement pas deux jours de suite de même. Une après-midi, comme je le trouvai plus gai que de coutume, il me dit : « J'ai passé une « matinée charmante : j'ai écrit, composé et « joué beaucoup de musique de divers composit« teurs, y compris la tienne. Désormais je me « propose d'agir de même tous les jours ! » A peine parvint-il à en faire autant une seconde fois. Sa correspondance absorbait, en réalité, la majeure partie de son temps, et vraiment le nombre de lettres qu'il a dû écrire est incroyable. Il prenait un plaisir singulier à être universellement recherché : jamais il ne s'en plaignit. Ses efforts tendaient toujours à exécuter ses entreprises avec la plus grande perfection dans le détail : il en était de même de sa correspondance. Le soin et la satisfaction évidente qu'il mettait à plier et à cacheter ses lettres étaient chose charmante à voir. Il pouvait, de toute façon, être sûr qu'elles feraient toujours plaisir. Si pénible que fût le travail auquel il devait vaquer, il n'en restait pas moins jusqu'au dernier moment occupé d'autre chose. Combien souvent, au moment où je passais le prendre pour nous rendre à un concert qu'il devait diriger, où il devait même jouer, ne l'ai-je point trouvé en grande tenue, assis tranquillement à son pu-

pitre! C'était là précisément un effet de ce sentiment de confiance qu'il avait en lui-même.

« Comment traduirais-tu ceci? me demandait-il un soir en me lisant un vers extrait d'un sonnet de Dante. Son oncle Joseph (le fils aîné de Moïse Mendelssohn qui lui avait dédié ses « Morgenstunden ») homme très-hautement doué, qui consacrait ses dernières années à l'étude et à la culture de son intelligence, avait envoyé à Félix plusieurs sonnets tirés de la « Vita Nuova » de Dante avec prière de les lui traduire en leur conservant la forme de l'original. Le neveu se mit au travail avec une ardeur fébrile et réussit admirablement dans sa tâche, autant du moins que j'en pus juger. Félix en éprouva néanmoins plus de peine que de plaisir; car le vieux monsieur, avec ce manque d'égards qui est le propre des parents, usa, dans l'intervalle, d'une autre traduction et n'envoya pas même un mot de remerciement à son neveu, qui ressentit vivement le sans-gêne de ce procédé. Je profite de l'occasion présente pour affirmer ma conviction que Félix a dû écrire un nombre considérable de poésies lyriques; j'ignore s'il les communiqua jamais à ses amis. Dans le cas où j'aurais raison, on doit souhaiter que l'avenir mette ces œuvres en lumière, car elles ne sont sans doute point sans mérite.

Un autre travail quasi-littéraire occupa encore mon ami pendant quelque temps : je veux parler de l'adresse qu'il présenta au Roi de Saxe. Voici dans quelle circonstance :

Un habitant de Leipzig avait légué au Roi une somme de 20,000 thalers, sous la condition expresse de la consacrer à une entreprise artistique. En collaboration avec Von Falkenstein alors « Kreis-Director » et devenu depuis ministre, Mendelssohn avait dressé le plan d'organisation d'un Conservatoire. A ce projet Félix joignit une supplique dans laquelle il priait le Roi de vouloir bien consacrer l'argent en question à la fondation de cette Institution. Personne n'ignore que le Conservatoire de Leipzig fut ouvert en 1842 : que Mendelssohn se voua tout entier à la prospérité de cet établissement qui contribua, dans une large mesure, au progrès de la musique à Leipzig. Ce fut aussi à Mendelssohn que Hauptmann et Moschelès durent d'être nommés professeurs de ce Conservatoire.

Un soir, je trouvai Félix plongé dans la lecture de la Bible. « Ecoute », me dit-il ; il se mit alors à me lire d'une voix douce et agitée le passage tiré du premier livre des Rois, et qui commence par ces paroles : « Et voici, le Seigneur était passé. » « Cela ne serait-il point splendide pour un oratorio ? » s'écria-t-il, et de

fait, ce chapitre devint dans la suite partie intégrante d' « Elie ».

Au milieu de ses travaux multiples et des devoirs sociaux qu'il accomplissait volontiers, recherché comme il était grâce à son talent et à sa conversation brillante, Félix avait des jours d'épuisement et de prostration. Dans ces moments, la visite de ses amis, parmi lesquels il faut compter David et le docteur Schleinitz, lui faisait toujours du bien. Il s'amusait parfois à peindre de petites aquarelles ou à lire quelque poème de Goëthe, tel que « Hermann et Dorotheë » ou « Iphigénie ». Il aimait tout particulièrement la première de ces œuvres, éprouvant parfois de véritables ravissements au contact du sentiment profond dont sont imprégnés les détails les plus insignifiants de ce merveilleux ouvrage. Il disait un jour que cette simple ligne : « Und es lobte darauf der Apotheker den Knaster, » suffisait à faire venir la larme aux yeux. Il parcourait aussi de temps à autre Jean Paul, dont l'esprit le faisait jubiler. Il me lut un soir, à haute voix et pendant une heure au moins, des morceaux choisis des « Siebenkäs ». Le sommeil fut toujours le meilleur soulagement de Félix. Plusieurs fois, avant le dîner, je le trouvai couché tout habillé sur le canapé où il venait de dormir quelques heures ; il s'éveillait alors en excellent appétit. Un quart

d'heure après, il disait encore sur le ton d'un enfant gâté : « Je suis encore tout fatigué : » puis s'étirant, il s'allait recoucher, disant qu'il trouvait cela délicieux : au bout de quelques minutes, il était de nouveau plongé dans le plus profond sommeil. « Il va faire de même pendant deux jours » me dit Cécile, « et puis après, il se sentira plus frais et plus dispos qu'avant. » C'est ainsi que la Nature lui fournissait le meilleur soulagement : il n'en fut malheureusement point toujours de même.

Pour l'anniversaire de sa naissance nous organisâmes une sorte de farce qui lui fit grand plaisir. L'idée mère de cette saynète consistait dans ce fait que sa femme, sa sœur et moi-même étions originaires du même pays, la ville libre de Francfort. J'écrivis donc une petite pièce, ou plutôt une couple de scènes en dialecte francfortois, m'attribuant à moi-même le rôle devenu typique de « Hampelmann » (1). Madame Mendelssohn représentait ma femme, et sa sœur était ma fille. L'intrigue de cette pièce est une bagatelle ; la voici en deux mots. Fraulein Hampelmann, qui aime passionnément la musique, exprime, dans la première scène, le vif désir qu'elle éprouve d'aller prendre des le-

(1) « Hampelmann », personnage favori de la comédie allemande, est le type du bourgeois de Francfort.

çons de piano auprès du célèbre Mendelssohn, à Leipzig. Après maintes discussions, le papa se laisse toucher, et la famille se prépare à faire le voyage. La seconde scène s'ouvre dans le cabinet d'étude de Mendelssohn : ce dernier était représenté par David qui jouait son rôle avec un comique inimitable. Son costume était vivant de vérité, car il avait revêtu l'habit que Félix portait toujours à la maison, et David fit en sorte de caricaturer, de toutes manières et de la façon la plus charmante, les gestes et la diction ordinaires de notre ami. La famille Hampelmann lui est donc présentée, il la reçoit avec force politesses ; puis la conversation s'engage, et au bout d'un instant, Fraulein Hampelmann se met au piano ; à la fin Mendelssohn est prié d'improviser et il condescend à ce désir. David s'acquitta de cette tâche de la façon la plus bouffonne, imitant Mendelssohn dans ses gestes, plutôt que dans ses pensées. Comme conclusion, cette famille, douée d'un si bon naturel, à défaut du sentiment de l'art, est renvoyée dans son pays avec toutes sortes de politesses. Je m'étais arrangé de manière que les dames Hampelmann, dans leur connaissance extrêmement limitée des matières musicales, disent toutes sortes de choses malicieuses, lesquelles étaient toutes acceptées aussi plaisamment qu'elles avaient été récitées et pensées.

Quand l'agitation de notre existence se fut un peu calmée, nous passâmes souvent les soirées à la maison, et Félix me proposa de nous livrer à des improvisations sur des poésies données. Nous lisions et nous jouions tour à tour, déclamant l'un pour l'autre et trouvant ce passe-temps aussi amusant qu'intéressant. Le Ciel seul sait le nombre de poésies de Schiller, de Goëthe et d'Uhland qui servirent de base à nos illustrations musicales. Après une de mes improvisations, Mendelssohn me dit : « Je ne puis comprendre comment tu oses douter un seul instant de ton talent musical : » dans la suite ces consolantes paroles résonnèrent souvent à mes oreilles durant mes heures de tristesse. Lorsque plus tard je séjournai à Dresde, j'eus l'occasion de continuer ce genre d'improvisation avec mon ami Edouard Devrient, le meilleur déclamateur peut-être que j'aie connu : il en était sûrement le plus harmonieux. C'est ainsi que nous procurions un grand plaisir aux personnes qui nous écoutaient. Jusqu'au temps présent, j'ai même continué avec quelques amis à m'exercer dans cet excellent passe-temps de société qui me rappelle toujours l'époque heureuse où nous l'essayâmes pour la première fois.

Pendant le même hiver, Félix eut avec moi plus d'un entretien sérieux, et je regrette vivement de n'avoir point noté quelques-uns de ses

propos. Hélas ! c'est le fait ordinaire de l'homme vivant dans l'abondance de ne point songer à économiser. Les quelques souvenirs que j'ai conservés de ces entretiens ne seront peut-être point déplacés ici. Après l'exécution d'une symphonie des plus prosaïques et très-froidement accueillie du public, il me dit : « Nous avons
« heureusement vaincu les Philistins, mais il
« reste à voir si notre art n'est point davantage
« encore menacé du côté opposé. » Lui parlant une fois du bonheur qu'on éprouvait à jouir de la considération des personnes qu'on estimait beaucoup, il s'anima très-fort à ce sujet et me dit : « C'est assurément la meilleure chose qu'un
« homme puisse goûter. Quand je me sens tout
« à fait mécontent de moi-même, je pense à telle
« ou telle personne qui s'est montrée réelle-
« ment mon amie et je me dis *in petto* : Après
« tout, tu ne dois point être dans une voie aussi
« mauvaise que tu l'imagines, puisque tu pos-
« sèdes les sympathies de pareils hommes. » Parlant un jour, de ses partisans et de ses adversaires, il m'assura que certains musiciens, suivant une voie strictement sévère, le considéraient presque comme un transfuge parce que celles de ses compositions qui avaient la vogue, leur paraissaient frivoles en comparaison de ses premiers ouvrages ; cela leur faisait dire qu'il avait abandonné le grand style.

Son caractère sobrement sérieux lui rendait spécialement désagréable la manière emphatique dont certaines personnes traitaient les choses sérieuses. « Je viens de recevoir ce matin la visite d'un auteur belge », me dit-il un jour : « il possède vraiment un flux étonnant de paroles et m'a exposé d'excellentes choses. « Après son départ, comme je réfléchissais à tout ce qu'il m'avait conté, j'ai trouvé qu'il aurait pu s'exprimer en termes meilleurs et plus simples. Pourquoi se servir sans cesse d'aussi grands mots, et viser à sembler aussi profond ? » Cette simplicité, dont les œuvres de Félix sont le vivant modèle, les faisait paraître superficielles aux yeux des gens qui prennent les formules creuses et ampoulées pour des choses pleines de profondeur. Dans les œuvres de Mendelssohn, rien n'est superficiel ; ce défaut se rencontre dans ces compositions seules qui sont trop frivoles pour posséder la beauté de la simplicité.

Un jour, à dîner, comme nous parlions des comédies de Beaumarchais, dont il était l'admirateur : « Vraiment », dit-il, « on doit avoir un Beaumarchais dans sa bibliothèque. » Je m'en procurai un exemplaire que je lui fis remettre, après avoir écrit sur la première page : « Vraiment on doit posséder un Beaumarchais dans

« sa bibliothèque » (propos de table de Mendelssohn).

Une particularité de Mendelssohn à laquelle j'ai déjà fait allusion était sa façon soudaine de jeter le propos le plus bouffon ou le plus sérieux au milieu d'un paisible entretien. Une après-midi, comme nous étions en train de flâner sur les promenades de Leipzig, il se tourna tout à coup vers moi, me demandant si je croyais au progrès de l'Humanité. « Dans quel sens l'entends-tu ? lui dis-je, non sans quelque surprise. « Bien » me répondit-il, « je ne veux parler ni des machines, ni des chemins de fer, ni d'aucune de ces choses : je te demande seulement si tu penses que l'âme humaine soit devenue meilleure et plus parfaite qu'au temps passé ? » Je ne me rappelle plus la conclusion à laquelle nous arrivâmes.

L'influence de l'éducation qu'il avait reçue se fit toujours sentir dans sa conduite. Dans la partition de ses chœurs, par exemple, il usait toujours de la clef d'*ut*, écrivant aussi la partie de contralto dans la clef de soprano. Cela me démontait, et comme je lui reprochais un jour l'inconséquence d'un tel procédé, il me répondit : « Tu as parfaitement raison, et je ne suis point coupable. C'était la coutume de Zelter, qui m'a communiqué la même habitude dès le

« commencement de mon éducation artistique. » Il était redevable de sa charmante écriture musicale à son ami, le violoniste Edouard Rietz, frère aîné de Julius Rietz le Capellmeister.

Il me parlait parfois de ses études avec Zelter et de la façon toute péripatéticienne dont ils les poursuivaient ordinairement dans le jardin situé devant la façade intérieure de la maison paternelle. Ce qu'il me conta à cet égard me confirma dans l'opinion exprimée par Marx : « Que Zelter devenu le professeur de Mendelssohn se contenta de mettre le poisson dans l'eau et de le laisser nager à sa guise. » Malgré toute l'affection qu'il portait à son ancien maître, le souvenir du fait suivant lui fut toujours pénible. Quelques années avant la naissance de Félix, son père, qui était ami de Zelter, donna à ce dernier un certain nombre de manuscrits originaux des Cantates de Bach. Quand, plus tard, Mendelssohn devint son élève, Zelter le conduisait quelquefois dans le cabinet où ces trésors étaient déposés, et disait en les lui montrant : « Les voilà, les voilà ; pensez seulement à tout ce qui est caché ici. » Le pauvre Félix avait beau soupirer après ces précieux trésors, Zelter ne lui permit pas une seule fois de les ouvrir et d'en prendre connaissance. Ils auraient été pourtant mieux placés dans les

mains de Mendelssohn que dans celles du vieux maître.

Félix aimait à répéter à satiété une expression ou un mot plaisant pour leur donner, à la fin, une signification bouffonne. De même qu'il s'était amusé à m'appeler « *Vieux Drame* » durant les années précédentes, de même aussi pendant cet hiver, il m'interpellait toujours par ces mots : « *Je te salue Zédékiah!* » paroles tirées d'un de mes chœurs de la « Destruction de Jérusalem. » D'autres fois, c'était le passage favori d'un de mes morceaux de piano sur lequel il revenait toujours, me le jouant au moment où je m'y attendais le moins.

Je conserve encore un agréable souvenir des promenades que nous fîmes souvent au loin dans le Rosenthal avec David, par des journées claires et froides. Nous nous y arrêtions, d'habitude, dans un café où Mendelssohn pouvait satisfaire sa passion récente et toute passagère pour le billard. Je ne pouvais juger s'il était aussi habile à ce jeu qu'à tous les autres exercices, car j'eus beau habiter pendant plusieurs années le pays du billard, je n'ai jamais su le jouer.

Il paraît peut-être étrange de ne me point voir mentionner Schumann, en raison surtout de la haute considération dans laquelle le tenait Mendelssohn ; mais il vivait, à cette époque, encore plus retiré que d'habitude, quittant à peine son

appartement. Sa revue de musique, ses chants, et surtout son mariage prochain avec Clara Wieck l'absorbaient complètement. Sa fiancée, déjà célèbre, fit de rares apparitions à Leipzig pendant cet hiver; mais quelques années plus tard, à Dresde, j'eus le grand plaisir de nouer des relations agréables et intimes avec ce couple illustre.

Personne n'ignore de quel bonheur Mendelssohn jouit dans son intérieur. Sa femme, belle, aimable et sensible, répandait sur la maison entière un charme indéfinissable, et rappelait le type idéal d'une madone de Raphaël. L'aîné de leurs enfants, le petit Charles, nous amusait beaucoup par ses premiers bégaiements. La famille de Cécile, tous gens charmants, allaient et venaient continuellement, de sorte qu'on se trouvait au milieu d'eux dans une atmosphère où l'affabilité et l'affection rivalisaient tour à tour. Il me fut alors donné d'assister à une période de bonheur domestique qui est, en ce monde, le lot de quelques rares privilégiés. Nous rîmes beaucoup quand Cécile nous raconta qu'assistant un jour au concert du Gewandhaus, elle entendit deux dames qui parlaient d'elle et la plaignaient beaucoup de ce que « son époux, « était si cruel, si inhumain et si barbare pour « elle ! »

Malgré l'assiduité qu'exigea mon travail pen-

dant ce laps de temps ; malgré l'anxiété avec laquelle j'attendais la première exécution publique de mon oratorio, j'éprouvai le plus grand bonheur à jouir de l'affection et de l'estime dont m'honorait Mendelssohn. Lorsqu'enfin mes travaux se trouvèrent couronnés d'un succès complètement exempt de coterie, je puis dire que les derniers jours que je passai près de lui se doivent compter parmi les plus heureux de ma vie. Le 2 avril 1840, la « Destruction de Jérusalem » fut exécutée, pour la première fois, au concert donné, au Gewandhaus, au bénéfice des pauvres. Le chœur et l'orchestre étaient excellents. Frau Livia Frege, dont le chant expressif et touchant n'est point encore oublié de ceux qui eurent la bonne fortune de l'entendre, Fraülein Sophie Schloss avec sa belle voix si sympathique, le renommé ténor Schmidt et un baryton amateur, étaient chargés des solos. Les auditeurs parurent enthousiasmés, et, le jour suivant, mon excellent éditeur Kistner s'assura la propriété de l'œuvre. Qu'aurais-je pu désirer de plus ? Après avoir quitté ma ville natale dans une si triste disposition d'âme, j'y retournai le cœur plein de reconnaissance et je gagnai de là l'Italie où ma fiancée m'attendait.





CHAPITRE VII.

FRANCFORT. — BERLIN. — LEIPZIG. — PENDANT
L'HIVER DE 1842.

LA principale autorité sur laquelle je m'appuie pour parler de cette période de temps est mon propre journal, lequel, bien que fort bref, fut néanmoins très-régulièrement tenu. Je passai à Rome avec ma jeune femme le premier hiver qui suivit mon mariage, et, dans l'été de 1842, nous revînmes à Francfort, où je reçus l'accueil le plus cordial de la part de mes amis, parmi lesquels je dois compter en première ligne les parents de la femme de Mendelssohn. Félix et les siens vinrent pendant le mois de septembre à Francfort, où ils demeurèrent quinze jours. Ma femme avait cultivé avec soin en Italie sa belle voix de soprano et avait chanté avec succès, pendant quelques mois, au théâtre. Mendelssohn s'éprit de ses qualités artistiques, et sa courte apparition à Francfort nous fit considérer cet automne comme un véritable printemps musical. Il passait

ordinairement à la maison la moitié de la journée, et nous allions presque quotidiennement les trouver chez eux le soir. J'avais rempli un gros livre bleu de musique de tout genre, par exemple, de psaumes en allemand et en italien, d'airs, de romances, que j'avais composés pour ma femme, toutes choses que Mendelssohn voulut entendre en entier : et, de fait, il ne vint jamais nous voir sans demander aussitôt le livre bleu. Carl Müller, peintre distingué, dont nous avons fait la connaissance à Rome, se trouva de passage à Francfort à cette époque et promit de nous faire un portrait au crayon de Mendelssohn, si nous pouvions décider ce dernier à poser un instant. A la prière de ma femme, il consentit à poser devant le peintre à la condition qu'elle voulût bien chanter pendant ce temps. La séance complète exigea seize morceaux de chant, de diverse longueur, et l'esquisse de Müller, datée du 15 septembre 1842 et revêtue de la signature autographe de Félix, est un de nos trésors les plus précieux.

Peu de jours avant son départ, il écrivit sur l'album de ma femme un accompagnement pour ce Volkslied :

Es weiss und rath es doch Keiner
Wie mir so wohl ist, so wohl,

et peignit au-dessous, en miniature, la carte de

l'Allemagne, dans l'intention d'imprimer davantage dans l'esprit de ma femme l'image de son nouveau pays. A côté de la carte, il figura une paire de gants paille, pour indiquer ses efforts d'atteindre à la suprême élégance. De retour à Leipzig, il continua ses galanteries envers ma femme en lui écrivant en italien une lettre que je reproduirai en son lieu.

Il me joua surtout, à cette époque, les chœurs de son « Antigone ». Il aimait à rappeler la façon énergique dont il avait lancé cette œuvre, fixant l'époque de sa représentation sans tenir compte de l'hésitation et des doutes de Tieck. Selon son habitude dans ces circonstances, il me décrivit exactement les petits stratagèmes qu'il employa pour gagner à ses fins le vieux et célèbre poète. Ces souvenirs semblaient lui plaire davantage encore que cette belle œuvre même, qu'il avait composée en moins de quinze jours. Dans le courant de l'été, il avait mis la dernière main à sa symphonie en *la mineur* : il s'occupait de l'arranger à quatre mains pour le piano, et poussait, à cause de moi, ce travail avec vigueur. Durant son séjour à Francfort, nous invitâmes, pour la première fois, nos connaissances de la ville à une matinée musicale, et nous commençâmes notre séance par l'exécution de cette œuvre glorieuse dont Félix avait terminé l'arrangement la veille.

La musique absorbait toujours, d'une façon

façon ou d'une autre, le temps de Mendelssohn. Durant cette quinzaine, Charles Hallé, qui a conquis depuis une si haute position artistique en Angleterre, visita Francfort en compagnie de sa charmante femme. Il y était complètement inconnu, et les résultats du concert qu'il comptait donner ne devaient point, d'après les prévisions, être en rapport avec son grand talent. Je persuadai donc à Mendelssohn de nous venir en aide, et nous jouâmes ensemble le triple concerto de Bach. La salle fut comble ; chacun voulait voir Mendelssohn au piano, et Hallé obtint un grand succès.

Un autre jour, il toucha l'orgue de l'église Sainte-Catherine, et, chose facile à deviner, les amateurs de musique accoururent en foule pour l'entendre. En ce qui me concerne, je suis bien obligé de confesser que le splendide talent de Mendelssohn lui-même, aussi bien que celui de plusieurs autres organistes éminents, m'a toujours laissé froid. Je n'ai nulle intention, en disant cela, d'attribuer cet effet à quelque imperfection dans leur exécution. Je trouve sans doute fort intéressant de rester auprès d'un organiste, d'étudier le mouvement de ses mains et de ses pieds en suivant des yeux la musique sur le cahier. Toutefois la résonance excessive de l'orgue dans le vaisseau des églises fait que j'éprouve plus de peine que de plaisir à écouter

du bas de la tribune quelques-unes de ces merveilleuses créations avec leur tissu harmonique compliqué et leurs passages brillants. En voyant l'admiration d'un grand nombre de musiciens cultivés placés à côté de moi, je fus tout disposé à croire que l'imperfection de mon organisation m'empêchait seule d'éprouver la même impression. Ou bien manifestaient-ils leur admiration uniquement parce qu'ils croyaient de bon ton de le faire? Ceci est encore possible. Pour accompagner le chant des fidèles ou pour renforcer l'harmonie dans les chœurs d'un oratorio, l'orgue est un instrument nécessaire, sublime, unique : mais, comme instrument solo, il ne me plaît qu'à la condition de voir l'organiste user d'un soin extrême dans le choix et l'exécution des morceaux adaptés à sa nature. Se servir, en effet, de l'orgue pour la musique profane est un véritable abus. Il existe même de grandes œuvres écrites expressément pour cet instrument, œuvres dont le sentiment est religieux et qui pourtant ne conviennent point dans une église. L'orgue ressemble à une reine qui se doit montrer seulement quand elle est entourée de l'aristocratie la plus choisie.

Chaque fois qu'il lui arrivait de toucher l'orgue, Mendelssohn était extraordinairement surexcité, chose assez naturelle, car plus d'une organisation musicale, moins hautement douée

que la sienne, s'est trouvée élevée au paroxysme de l'enivrement en nageant dans cet océan de sons. Cela n'empêche point qu'il n'y ait un abîme entre ces deux faits : exécuter la musique soi-même et l'écouter.

Félix nous accompagna quelquefois à l'Opéra, et je rappellerai, à cet égard, un mot assez comique qu'il me dit en entendant pour la première fois « la Favorite ». Dans la scène d'introduction, si je ne me trompe, se trouve un « Chœur de moines » commençant par la gamme ascendante, que l'orchestre accompagne dans un style tout à fait vieillot. « Ils vont maintenant chanter la gamme descendante », dit Félix : ce qui eut lieu en effet.

Les jeunes choristes de Francfort, voulant célébrer la présence au milieu d'eux de l'illustre compositeur, lui offrirent au « Sandhof » une grande fête avec intermèdes de chants en chœur, de tableaux vivants, de toasts, de discours et autres choses de ce genre. Elle fut charmante, bien que ne possédant point la poésie de celle dont Mendelssohn donne à sa mère une si charmante description dans une lettre datée du 3 juillet 1839. Habitant à cette époque l'Italie, je dus me contenter d'être représenté à cette fête par quelques romances de ma composition. A ce propos, je ne puis m'empêcher de revenir quelques années en arrière et

de citer une lettre qui me fut écrite par une des dames qui veilla aux arrangements de la fête ; cette lettre est une peinture vivante du principal personnage.

« Tout réussit admirablement, « m'écrivit-elle ; il semblait que la bénédiction de Dieu reposât sur la fête entière. Dans son impatience, « Mendelssohn, devant le commencement de « la cérémonie, arriva beaucoup trop tôt au « Sandhof », « en compagnie de sa charmante « femme. Ce léger contre-temps le mit dans la « plus joyeuse humeur, et ce fut avec un plaisir « infini qu'il suivit les préparatifs faits pour le « recevoir. Je ne vis jamais homme aussi parfaitement heureux quand il entendit chanter « pour la première fois, dans le bois, les chœurs « à quatre voix. Sa figure s'éclairait, ses yeux « pétillaient littéralement de plaisir, et sa sur- « excitation fut telle qu'il se mit à danser sur « un pied et à crier après chaque morceau : « Encore ! encore une fois, je vous prie ! » Nous « fûmes obligés de répéter trois fois de suite « avec toutes les reprises la « *Chanson de « l'Alouette* ».

Cette fête fut cause qu'il dédia ses « Chœurs « à chanter en plein air » à MM. le docteur Spiess et Herr Martin, amateurs distingués de musique, qui avaient, dans une grande mesure, aidé à préparer cette fête.

Mais revenons à 1842. Le 25 septembre, Mendelssohn se rendit à Leipzig et de là à Berlin. Vingt ans après seulement, j'appris, grâce à la publication faite en 1863 d'un recueil de ses lettres, quelle démarche profondément affectueuse il entreprit alors à mon sujet. Parmi ces lettres j'en découvris une écrite à Simrock, l'éditeur de Bonn, en faveur d'une personne que les auteurs du recueil en question ont discrètement désignée par la lettre X. Nul doute que ma personne ne soit cette quantité inconnue. Ce secret une fois révélé, je ne puis résister au désir de reproduire la lettre elle-même, tant elle va nous montrer développées à un merveilleux degré la tendre considération et l'affectueuse sympathie de Félix à mon égard. Elle est datée de Francfort, 21 septembre :

« Cher Monsieur Simrock,

« Je vous écris aujourd'hui touchant une affaire pour laquelle je compte sur la plus
« entière discrétion et sur le plus profond secret de votre part. Je connais trop bien par
« expérience votre bonté à mon égard pour
« douter un instant de votre acquiescement à
« mes désirs. Cela dit, je vais vous exposer
« l'affaire avec une confiance absolue dans le
« silence que vous garderez à son sujet. Pendant
« mon séjour à Francfort, j'ai appris par hasard

« que mon ami et confrère dans l'art, Mon-
« sieur Ferdinand Hiller, vous avait écrit tou-
« chant la publication de quelques œuvres nou-
« velles, mais qu'il n'avait jusqu'à présent reçu
« de vous aucune réponse. Je désire vivement,
« autant dans l'intérêt de l'art que dans celui
« de mon ami, que cette réponse soit favorable,
« et comme j'imagine que vous tenez mon opi-
« nion en quelque estime, l'idée m'est venue de
« vous écrire à cet égard et de vous demander
« s'il ne vous était point possible de faire con-
« naître au public allemand quelques œuvres de
« mon ami. Le motif qui me fait vous prier de
« garder *envers tous et toujours* le secret le plus
« absolu sur ce sujet est puisé dans ma con-
« viction que M. Hiller entrerait en fureur s'il
« soupçonnait la démarche que je fais en ce mo-
« ment auprès de vous. Je sais que rien ne lui
« paraîtrait plus insupportable que l'idée de
« n'avoir pu réussir par ses propres forces : il
« doit donc ignorer toujours la présente lettre.
« Mais, d'autre part, c'est un devoir et une obli-
« gation d'un artiste envers un de ses confrères
« de l'aider autant que possible à surmonter les
« difficultés et les déboires qu'il rencontre sur
« sa route et de lui faciliter les moyens d'at-
« teindre le but, objet de ses constants efforts,
« à la condition toutefois que ces derniers soient
« nobles et que sa cause soit bonne. Pour mon

« compte, je puis vous affirmer la noblesse ab-
« solue des uns autant que la sincérité des
« autres. C'est pourquoi je voudrais vous prier
« de publier quelques-unes de ses compositions
« et surtout d'entrer, s'il est possible, en arran-
« gement avec lui. Je sais fort bien que les édi-
« teurs allemands n'ont point encore (comme on
« dit) fait de brillantes affaires avec la plupart
« de ses œuvres, et je ne puis répondre qu'il en
« sera désormais autrement; mais ces œuvres
« méritent certainement d'avoir un sort diffé-
« rent : telle est la seule et unique raison qui
« me fait vous adresser la présente requête.
« Malgré la tendre affection que je lui porte, je
« ne vous aurais jamais fait une pareille de-
« mande sans cette conviction profonde que je
« porte en moi-même.

« De même que le seul motif apte à nous gui-
« der est le mérite intrinsèque d'une œuvre dé-
« terminée, mérite qui devrait seul en assurer
« le succès si tout était loyalement conduit en
« ce monde; de même qu'il est fort ennuyeux
« d'entendre répéter toujours la vieille histoire
« des artistes de talent, lesquels, au commence-
« ment de leur carrière ont eu la plus grande
« difficulté à produire et à faire connaître leur
« musique, et deviennent plus tard l'objet d'un
« engouement exagéré quand une de leurs œu-
« vres, par un hasard heureux, gagne l'oreille

« du public, bien qu'après tout, le plaisir éprouvé
« et le bruit fait autour de ces artistes soient
« impuissants à compenser leurs inquiétudes
« passées; bref, toutes ces considérations som-
« maires vous feront agir différemment et croire
« plutôt à l'excellence du travail lui-même qu'à
« un succès de hasard. Sans doute, l'artiste
« obtient un jour justice; la seule question dans
« ce cas est de savoir dans combien de temps
« et après combien de déboires cette justice
« arrivera; tel est justement le point où le
« rôle de l'éditeur a une valeur et une impor-
« tance si grandes aux yeux du musicien. Les
« œuvres d'un homme sont sans doute mises en
« évidence par les applaudissements univer-
« sels, mais j'ai le sentiment que vous êtes pré-
« cisément l'homme appelé à réformer un état
« de choses aussi brutal, en mêlant à cette ques-
« tion à la fois un peu d'idéal, de pratique et de
« justice. Je vous en prie, pardonnez à ma har-
« diesse, et accueillez, s'il est possible, la
« prière que je vous adresse. Obtenir une forte
« rémunération n'est point de grande consé-
« quence, ainsi que je l'ai cru comprendre, mais
« la chose plus importante est que ces œuvres
« soient publiées et largement répandues. En-
« fin, si vous avez le désir et la volonté de pour-
« suivre cette affaire, je vous prie de garder
« *le secret le plus absolu* à la fois sur la part que

« j'y ai prise, sur mon nom et sur ma démarche.
 « Quel bonheur n'éprouverais-je pas s'il m'ap-
 « prenait lui-même prochainement que vous lui
 « avez écrit, lui proposant de publier quelques-
 « uns de ses nouveaux morceaux de chant et de
 « piano ! Peut-être vous récriant, allez-vous
 « dire : « Que me veut ce paresseux compositeur,
 « et ce correspondant plus paresseux encore ! »
 « La présente lettre vous prouvera qu'en moi le
 « correspondant s'est amendé : j'ai l'intention
 « d'agir de même pour autre chose et de vous
 « assiéger de mon papier de musique dès qu'il
 « sera couvert de notes. Je vous demanderai
 « alors de faire pour moi ce que je vous prie
 « instamment et ardemment d'accorder à mon
 « ami.

« Toujours votre dévoué,

« Félix MENDELSSOHN BARTHOLDY ».

L'extrait suivant d'une lettre qu'il écrivit plus tard de Berlin à Simrock mérite aussi de prendre place ici :

« Si jamais lettre m'a surpris agréablement,
 « ç'a été certainement la vôtre, que j'ai reçue
 « hier. Je ne sais comment vous exprimer le
 « grand plaisir que vous m'avez donné et les
 « remerciements que je vous dois pour l'empres-
 « sement et l'amabilité que vous avez mis à vous
 « rendre à mes désirs, et aussi pour la somme

« importante que vous m'avez envoyée en
« échange de mes « romances sans paroles. » Je
« ne m'attendais pas, je vous l'avoue, à la ré-
« ponse si cordiale et si complète que vous
« avez faite immédiatement à ma lettre : je me
« trouve donc doublement heureux présente-
« ment de la démarche que je me suis permise.
« Au moment d'écrire, j'ai failli être retenu par
« une fausse honte et aussi par ce méchant pro-
« verbe qui court le monde et recommande de ne
« point nous mêler des affaires d'autrui. Votre
« manière d'agir, dont vous m'avez donné un
« spécimen dans votre lettre d'hier, me confirme
« de nouveau dans ce que je crois bon et juste.
« C'est ainsi que, m'empressant de pendre au
« clou (1) cette sagesse mondaine si vantée, j'i-
« rai désormais toujours droit devant moi en
« suivant mon sentiment et mes propres inspi-
« rations. Dussé-je être cent fois rebuté, un
« succès pareil à celui que j'obtiens aujourd'hui
« suffirait à balancer tous ces échecs. »

Nous autres compositeurs, bien plus enclins
que d'autres artistes à nous entre-dévorer (ce
qui est dans la nature des choses), nous ne som-
mes pourtant pas assez méchants pour ne point
nous rendre parfois mutuellement des services
analogues à celui que me rendit Mendelssohn en

(1) Locution du père de Mendelssohn.

écrivait la lettre rapportée ci-dessus. Mais il accomplit cet acte presque secrètement, sans y être encouragé, sans l'espérance d'en être remercié, et encore moins d'être payé de retour et sans avoir même la satisfaction de dire qu'il me patronait. Peut-être le secret gardé sur ce service rendu fait-il à lui seul la rareté de cette bonne action. Nul homme, à moins d'en avoir fait lui-même l'expérience, ne peut imaginer quel sentiment puissant ennoblit notre âme quand un acte de ce genre se révèle à elle longtemps après la mort de l'ami qui en fut l'auteur.

Peu après, je reçus de Berlin et de Leipzig les lettres suivantes :

« Berlin, 8 octobre 1842.

« Cher Ferdinand,

« Nous sommes arrivés sains et saufs à Berlin, et pourtant il me semble déjà que cette ville est à un millier de milles de Francfort, et que des siècles se sont écoulés depuis que j'ai quitté le « Fahrthor. » Je ne connais rien de plus détestable que de voyager dans le nord pendant la saison d'automne. Les feuilles jaunies, les arbres dénudés, la bise glacée, les poêles chauffés, toutes ces choses semblent se presser autour de vous à mesure que l'on avance; les voitures de la cour sont tou-

« tes dehors, on mange de mauvaises noix et
 « des raisins verts, et on use son souffle à s'en
 « plaindre ; on ennuie tout le monde et soi-même,
 « par surcroît ; mais..... oh ! voici que je re-
 « tombe déjà dans mon ancien style de Berlin !
 « Pourquoi donc aussi tout est-il meilleur au
 « midi ? Les gens, les fruits, le temps, le pays,
 « tout enfin ? Ta femme a beau n'en point vou-
 « loir convenir, cela ne change rien à la réalité.
 « On m'a appris, à Leipzig, qu'une matinée mu-
 « sicale avait eu lieu, dimanche dernier, chez
 « Ferdinand Hiller, avec le concours de Her-
 « wegh et d'autres notabilités. Comme je te l'ai
 « dit, il me sembla pour lors que j'avais quitté
 « le « Rothmänche(1) » depuis un temps infini,
 « bien que ce fût seulement trois heures avant
 « cette matinée musicale. J'étais déjà à Lan-
 « gensebold quand résonnait au « Rothmänche »
 « cette bonne et belle musique.

« Tu ne me croiras peut-être pas quand je te
 « dirai que la présente épître est une lettre d'af-
 « faires. Hier, je me rendis chez S. pour ta
 « commission. Il m'a dit qu'il gravera tes ro-
 « mances et qu'une fois ta réponse reçue, il les
 « publiera, dans six semaines, avec une traduc-
 « tion allemande que tous deux nous avons jugée
 « nécessaire. Si ces arrangements t'agrément, il

(1) Habitation de Hiller.

« te prie de vouloir bien lui fixer, à lui et à Ricordi, le jour où tu désires voir paraître ces œuvres. Des difficultés se sont élevées au sujet de la sonate pour violoncelle, parce qu'il a justement maintenant à graver en entier « la Reine de Chypre », de Halévy, outre un grand nombre de pots pourris et d'arrangements de cet opéra, ce qui l'empêche d'entreprendre en même temps un travail de quelque étendue. Toutefois, si tu le désires, il en commandera cent exemplaires à Ricordi, avec ordre de mettre en tête de la première page le titre de sa raison sociale, à lui S. : ensuite, il se chargera de les répandre en Allemagne. Je ne vois pas précisément l'utilité que [peut avoir pour toi une pareille combinaison, mais ayant promis à S. de t'écrire à cet égard, je m'acquitte de mon devoir. Si j'ai eu tort, envoie-moi ton « Hattischerif » sans la corde, bien entendu. S. est le seul éditeur de Berlin (Z. peut être comparé à un flacon d'essence de philistinisme dont on aurait aspergé un magasin de musique); il agit à sa guise et tu seras toujours obligé de faire des courbettes quand tu voudras publier quelque chose à Berlin. Avant-hier, pour la première fois, ils ont donné le « Guillaume Tell », de Rossini, comme une nouveauté, pour célébrer les grandes épousailles, etc., etc. (que sais-je encore ?)

« Après l'avoir réduit à trois actes, ils l'ont
 « annoncé comme « étant arrangé ainsi par le
 « compositeur pour la scène de Paris ! » Depuis
 « lors, tout Berlin discute la question de savoir
 « si Rossini a ou non une vocation réelle pour la
 « composition, c'est-à-dire s'il a su s'élever à la
 « hauteur du style dramatique ; s'il en possède
 « l'inspiration ; s'il était excusable, en somme,
 « d'avoir choisi un pareil sujet, puisque la tra-
 « gédie de Schiller est sans contredit une œuvre
 « d'art bien plus parfaite que cet opéra ; — si,
 « cependant, etc., etc. (Mon Dieu ! que les di-
 « ners sont donc bons au « Mainlust ! ») Il est
 « certain que le philistinisme de tout l'Allemagne
 « réunie ne saurait être mis en parallèle avec ce
 « spirituel Michel (1), cet immortel Nicolai, qui
 « poussent et fleurissent sur toutes les discus-
 « sions esthétiques et semblent émerger de tous
 « les discours berlinois. Ce langage sec et insipide
 « me fatigue, et je vais parler italien à ta femme :

« Illustrissima Signora,

« S'io avessi voluto aspettare la esecuzione
 « della sua promessa, voglio dire il ricevimento
 « d'una lettera italiana scritta da lei, io avessi

(1) Michel est le « John Bull » de l'Allemagne. Nicolai s'est illustré par le sans-*façon* avec lequel il a maltraité l'Italie dans un livre écrit sur ce pays.

« potuto aspettare lungo tempo. Per questa
« ragione debbo frà il cominciamento e do-
« mandar la come sta la vostra salute? Spero
« che il rhumo del quale lei soffriva allora è
« partito lungo tempo fà, e che la sua voce è da
« capo chiara e bella come soprà. Il paese quì
« non mi piace a fatto; vado frà dubbio e
« sospiri, navigando in un mar di pene senza
« ramie et senza vele. Vorrei aver il cor-
« raggio di dir al fine : cosi si fà; ma la mia inde-
« cisione è sempre più forte di me. Qualche
« volta vorrei sentirla cantare soltanto un quar-
« to d'ora; darei in cambio tutte le opere del
« Teatro Reale, dove si ascolta un canto pessimo.
« Adesso voglio finire. La mia moglie gli fà
« cento complimenti e pregandola di scusare gli
« sbagli che forse si troveranno nel mio stilo
« italiano, sono sempre con molta considerazione
« il suo umilissimo,

« Felice Mendelssohnio Bartholdi. »

« J'avoue que je suis un peu honteux de ces
« dernières lignes, en les relisant ce soir : mais
« comme j'aurais dû vous écrire directement et
« que les divers soucis accompagnant mon retour
« ne me laissent guère de temps libre pour vous
« adresser une autre lettre, je vous prie d'ex-
« cuser les vieilles et mauvaises plaisanteries
« que je me suis permises dans celle-ci et de

« continuer à m'honorer toujours tous deux
 « de votre ancienne et fidèle amitié. Adieu pour
 « aujourd'hui.

« Félix M. »

« Leipzig, 19 janvier 1843.

« Mon cher bon Ferdinand,

« Ta lettre du 16 novembre dernier est la
 « meilleure et la plus aimable que j'aie encore
 « reçue de toi; elle m'a causé autant de plaisir
 « qu'elle m'a vivement touché. Je pensais lui
 « faire une réponse le lendemain même de sa
 « réception et remercier en même temps ta
 « femme de ses lignes affectueuses; je remis
 « ce devoir à quelques jours, et dans l'inter-
 « valle, quel abîme terrible s'est ouvert pour
 « moi! (1). Je te dois encore de la reconnais-
 « sance pour ta deuxième lettre, qui est une
 « preuve de ta bonté et de l'amitié sincère dont
 « tu m'honores. Jusqu'à ces derniers jours, je
 « ne pouvais songer à écrire; autrement je
 « t'aurais déjà remercié, chose que, maintes
 « fois déjà, j'ai faite dans mon cœur. Tout d'a-
 « bord je restai plongé dans un tel état de
 « prostration, qu'il m'était tout au plus pos-
 « sible de lire un peu. Quelques semaines plus

(1) Il avait perdu sa mère le 12 décembre précédent.

« tard, seulement, je parvins à m'occuper d'un
« travail routinier de musique; longtemps
« après, je composai, quand je me sentis un peu
« mieux. Quant aux lettres, il n'y fallait guère
« songer, et la moindre conversation avec mes
« amis les plus intimes me ramenait, avec la
« douleur, une sensation de lourdeur et de
« confusion dans la tête et d'hébètement dans
« l'esprit. Je dus reprendre le dessus durant ces
« derniers trois jours, car la quantité de lettres
« d'affaires auxquelles je devais répondre avait
« crû dans une proportion énorme, et du mo-
« ment que je me trouvais dans l'obligation
« d'écrire de nouveau, j'ai senti qu'il me fallait
« au moins t'envoyer quelques mots de remer-
« cements et de salutation : je ne puis faire
« plus aujourd'hui. Tu connais mes sentiments
« à l'égard des tiens et de toi-même, et le vif
« intérêt que je prends à ton bonheur. Donne-
« moi bientôt et souvent des nouvelles de vous
« tous; elle me font toujours tant de plaisir!
« Grâce à Dieu, ma femme et mes enfants se
« portent bien, et je ne puis que remercier
« chaque jour, à genoux, le Ciel de m'avoir ac-
« cordé une si grande part de bonheur. Quand
« je suis seul avec eux, m'amusant à dessiner
« des moulins à vent pour les enfants ou bien
« mettant les parties de hautbois et d'altos sur
« une partition et corrigeant quelque ennuyeuse

« épreuve, je me sens encore tout à fait heureux
« et gai. Mais dès que je commence à penser
« à autre chose ; s'il me faut voir du monde
« ou veiller aux répétitions des concerts que
« je dois diriger un instant après, tous mes
« souvenirs me reviennent, plus pénibles que
« jamais. Aussi ne suis-je plus chez moi pour
« personne pendant toute la journée, sinon entre
« trois et quatre heures. Je passe tout le reste
« du temps dans mon cabinet, que j'ai fait ar-
« ranger confortablement, depuis peu. Tu le
« connais, c'est l'ancienne chambre des enfants,
« située juste en face de la grande porte ; on y
« jouit d'une belle vue, au couchant, sur les
« prés et les champs. Nous voyons quelquefois
« Schumann et David, et fort rarement A... qui
« ne vit et ne respire, en réalité, que pour les
« concerts d'abonnement, auxquels je ne suis
« plus guère utile : voilà comment mes jours
« se passent. Puissent les tiens être plus bril-
« lants et plus heureux ! J'apprends que tu
« donnes de grands concerts de charité, et que
« tu feras exécuter prochainement ton nouvel
« ouvrage : parle-m'en, pour me confirmer, je
« l'espère, ces bonnes nouvelles.

« Tu me demandes de te renseigner sur ma
« position actuelle. Le roi de Prusse m'a permis
« de revenir à Leipzig et d'y demeurer jusqu'au
« moment où il aura besoin de moi à Berlin,

« auquel cas, j'ai promis d'y retourner. Je lui ai
 « mandé depuis que je désirais renoncer à mes
 « appointements jusqu'au moment où je serai
 « installé en personne à Berlin, et qu'en atten-
 « dant, je pourrais remplir ici même toutes ses
 « instructions. Ma lettre obtint son approbation.
 « Sa Majesté m'a octroyé un nouveau titre :
 « tels sont les seuls changements importants
 « survenus dans ma position. En un mot, ici,
 « comme à Berlin, j'attends que mes services
 « soient nécessaires. Sera-ce jamais le cas? J'en
 « doute maintenant plus que jamais, tout en
 « espérant que le Roi de Prusse voudra bien
 « laisser les choses dans le *statu quo*. Il n'existe
 « plus maintenant, le motif puissant qui m'at-
 « tachait à Berlin et dont la combinaison que
 « j'avais imaginée est le résultat.

« J'ai enfin reçu une réponse favorable à la
 « pétition que j'adressai au Roi, il y a trois ans,
 « pour qu'il voulût bien affecter à la fondation
 « d'une école de musique une somme d'argent
 « provenant d'un legs qui lui avait été fait :
 « tu en liras l'annonce officielle dans les jour-
 « naux. Je devrai me rendre trois ou quatre
 « fois par semaine dans la petite salle du
 « Gewandhaus pour y parler accords de 6-8. Je
 « m'acquitterai volontiers de cette tâche par
 « amour de cette cause que je crois bonne.

« Quelle reconnaissance ne t'ai-je pas de vou-

« loir bien me compter parmi ceux que tu aimes
« à fréquenter, et quelle communauté de pensées
« n'ai-je point avec toi sur ce sujet ! A la vé-
« rité, il n'en saurait être ainsi de l'un sans que
« l'autre sente exactement de même. Nous ne
« pensons point voyager cet été ; nous le pas-
« serons probablement ici même ou à Dresde.
« Pouvons-nous espérer t'y rencontrer ? Un
« jour tu nous en avais parlé. Présente à ta
« femme les meilleurs souvenirs de ma part et
« de la part des miens ; remercie-la de sa sym-
« pathie ; prie-la de nous garder une place dans
« son cœur et de penser à nous de temps à autre,
« comme nous le faisons journellement nous-
« mêmes, à votre égard, à tous deux, dans les
« temps heureux ou malheureux.

« Ton Félix M. B. »

« Leipzig, 3 mars 1843.

« Cher Ferdinand,

« Mes meilleurs remerciements pour ta chère,
« bonne, gentille et longue lettre qui m'a fait le
« plus grand plaisir. J'ai surtout été enchanté
« de ce que tu me dis touchant ton opéra que tu
« viens d'achever et le contentement qu'il te
« donne. Dès la conclusion de ton travail, tu as
« su à quoi t'en tenir, tandis que d'autres n'en
« auraient eu connaissance que le jour même de
« la première représentation après avoir reçu

« des vers, des couronnes de laurier ou autres
« choses de ce genre ; mais véritablement la sa-
« tisfaction du compositeur ne peut être pure et
« entière qu'une fois son œuvre terminée. Tout
« ce que tu me narres à cet égard me fait le
« plus vif plaisir, et je ne doute nullement qu'un
« ouvrage écrit dans un pareil esprit et puisé
« dans les profondeurs de ton âme, ne fasse im-
« pression sur tes compatriotes.

« Non-seulement il rencontrera le succès, il
« le méritera : ce qui présentement vaut beau-
« coup mieux. Avec quelle impatience je l'at-
« tends ! Ne songe point, je te prie, à le produire
« hors de Francfort, ce serait là une étrange
« bévue. Tu n'ignores point l'importance que
« j'attache à la patrie d'un compositeur ; j'attri-
« bue cette même importance à ta ville natale,
« vu les circonstances où tu te trouves. Là, du
« moins, tu es recherché ; on connaît tes anté-
« cédents ; on t'y fera réparation des injustes
« dédains du passé. Autant il me déplairait de
« produire cet argument pour la défense d'une
« mauvaise cause, autant j'en use volontiers
« pour la réussite d'une bonne. *Toutes* les scènes
« d'Allemagne sont dans un état déplorable ; ne
« te laisse donc point décourager par les défauts
« du théâtre de Francfort ; efforce-toi plutôt de
« l'améliorer et de réformer peu à peu les au-
« tres scènes.

« Comment le succès de N... peut-il t'étonner ?
« Du moment que tu lis les articles de journaux
« qu'ils rédigent eux-mêmes, tu ne sais à quoi
« t'en tenir. A cet égard, je suis beaucoup plus
« avancé que toi, car en fait de journaux, je suis
« devenu *Septembriseur* au point de ne plus
« croire à rien, absolument à rien, sinon aux
« choses que je vois de mes yeux, que j'entends
« de mes oreilles ou que je lis sur le papier de
« musique. Il en est malheureusement de même
« de Wagner : je crains que, de ce côté encore,
« il n'y ait beaucoup d'exagération ; nombre de
« musiciens distingués augmentent beaucoup
« mes craintes. Je n'ai encore rien entendu de
« suivi de ses opéras ; j'aime à penser pourtant
« qu'ils sont meilleurs que ne le prétend le
« public. Il a très-certainement du talent, et
« j'ai été enchanté de le voir obtenir cette place,
« bien qu'elle lui ait créé beaucoup d'ennemis
« dans l'espace de quelques semaines, ainsi que
« j'espère pouvoir te le conter un jour, à notre
« prochaine rencontre, dans une des prome-
« nades que nous ferons encore ensemble au
« crépuscule.

« La question que tu m'adresses touchant ton
« oratorio à Berlin demande à être posée par
« toi d'un façon plus claire. Qu'entends-tu par
» ces mots : « Etre à même de faire exécuter ? »

Désires-tu donner un concert spécialement

« consacré à cet objet, ou seulement produire
« ton oratorio à la Sing-Akademie ou ailleurs ?
« Les Concerts d'abonnement commenceront ici
« le premier octobre. La saison musicale régle-
« mentaire débute à Berlin vers le 15 septembre
« environ ; en conséquence, si tu viens, comme
« tu dis, à la fin du mois d'août, passer tranquil-
« lement quelques semaines avec nous à Leipzig
« ou à Dresde, tu te trouveras prêt pour la sai-
« son régulière des Concerts. Prends donc
« tes mesures de manière à pouvoir exécuter
« tous ces beaux projets, dès que l'été sera
« venu.

« Cela me fait penser que j'ai à te prier de
« recruter un bon maître de chant pour notre
« école de musique. Dis-moi, je te prie, s'il est
« possible d'en trouver un dans toute l'Allema-
« gne. En attendant, j'ai eu fort à faire pour les
« empêcher de rayer de nos classes l'enseigne-
« ment du chant, qui est plus nécessaire peut-
« être que tout le reste. Trente-quatre élèves se
« sont déjà fait inscrire, et l'école s'ouvrira à
« la mi-avril. Schumann et moi, nous enseigne-
« rons le piano.

« Le centième anniversaire de la fondation
« des concerts d'abonnement de Leipzig tombe,
« paraît-il, jeudi prochain ; ce jour-là, l'orches-
« tre se réunit dans un grand dîner. Ma symphonie
« est éditée ; on l'a mise en vente hier. Si Gühr

« m'avait écrit quelque chose de positif à son
 « sujet, je la lui aurais envoyée plus tôt. A force
 « de chercher, j'ai fini par trouver cette scène
 « que M^{lle} Schloss a chantée à son Concert de
 « bénéfice; j'ai seulement ajouté un nouvel *alle-*
 « *gro* : c'est ainsi que j'ai aidé à faire salle com-
 « ble. Il n'a pas grand mérite autrement. J'ai
 « écrit de nouveau depuis A jusqu'à Z la « Wal-
 « purgis Nacht » ; c'est une tout autre chose
 « maintenant; elle vaut cent fois mieux. J'ignore
 « encore si je la ferai graver. Mille souvenirs à
 « ta femme, de ma part et de celle des miens, et
 « n'oublie pas ton

« Félix. »

« Leipzig, 25 mars 1843.

« Mon cher Ferdinand,

« Si l'un des inconvénients d'une séparation
 « est de ne pouvoir répondre, à temps, à la ma-
 « nifestation d'un moment de bonne humeur de
 « la part d'un ami, cette séparation possède
 « aussi l'avantage contraire touchant les mo-
 « ments de mauvaise humeur. Il en est ainsi, je
 « l'espère, de ta lettre d'aujourd'hui; c'est pour-
 « quoi, je ne te demanderai point trop de nou-
 « velles de ton abattement, dans la conviction où
 « je suis qu'il est déjà passé, et que ta personne,
 « ton travail et tout le reste, par conséquent, te

« donnent le contentement que j'ai constaté
« dans ta première lettre, et que je t'ai toujours
« vivement souhaité. L'homme qui vivrait sans
« cesse dans un état de sereine approbation de
« lui-même et de ses œuvres ne serait à mes
« yeux qu'un véritable philistin incapable de
« rien faire, sa vie durant ; ainsi donc, ne te
« plains point trop de tes réflexions, si pleines
« de découragement. Quand tu avoues te sentir
« une véritable aptitude pour n'importe quelle
« sphère d'action musicale, tu trouves à l'instant
« même un sympathique écho dans mon cœur et
« dans celui de tous tes amis et de tous les
« musiciens. Je mettrai de même sur le compte
« d'un dépit momentané que tu n'as pu sur-
« monter tes pressentiments insensés sur la
« valeur réelle de tes compositions. Je suis
« loin pourtant de m'en plaindre, puisque cela
« fait converger tes pensées vers un résultat
« fort désirable. Pourtant, à dire vrai, après
« tout, je m'en plains : j'espère seulement que la
« Nature te paraîtra plus brillante et plus colorée
« de rose, quand tu recevras ces lignes.

« Je n'ai presque rien à te dire de moi, rien
« de nouveau, du moins. Si le bon Dieu accorde
« à nous tous et à moi-même un printemps heu-
« reux, tout ira bien encore, même la corres-
« pondance. Quoique je n'aie point grand'chose
« à dire ou à faire maintenant, je n'en pense pas

« moins. Que le bon Dieu veuille bien seulement
« nous accorder un heureux printemps ! Et pour
« n'avoir point à le répéter de nouveau dans ma
« lettre, je vais, dès à présent, me dépêcher
« de répondre à tes questions. As-tu voulu
« plaisanter en me parlant du directeur-général
« de la musique sacrée ? Ou bien as-tu écrit tout
« ceci sérieusement ? De ce côté, tu dois le sa-
« voir, il ne m'est encore échu qu'un titre sur le
« papier ; tout le monde ignore si j'en recevrai
« jamais davantage. Je n'ai ni le droit, ni le dé-
« sir de me mêler en rien à la musique qui se fait
« ou ne se fait pas à Berlin. Je puis te dire seu-
« lement, d'après ma propre expérience, qu'il
« te sera fort difficile de produire ton oratorio
« dans un concert que tu donnerais dans ce but ;
« il est en effet pénible de faire les mille dé-
« marches de politesse requises dans ces circon-
« stances, et je ne crois point aisé de réunir
« l'argent nécessaire à l'engagement de l'or-
« chestre ; il est surtout difficile d'atteindre à la
« perfection presque fabuleuse exigée par le pu-
« blic pour l'intéresser. Je crois, en conséquence,
« qu'il est préférable de le faire chanter par la
« Sing-Akademie à l'un de ses concerts, que tu
« pourrais diriger toi-même. Tu agirais sage-
« ment en en parlant prochainement à Rungen-
« hagen. Je t'aurais volontiers évité la peine et
« l'ennui d'une correspondance avec cette So-

« ciété, si d'une part, elle ne m'avait tout à fait
« lassé, et si, d'un autre côté, je ne savais d'a-
« vance qu'en supposant à ma lettre un effet
« quelconque, elle en produirait plutôt un mau-
« vais, car le hasard semble présider à tout ce
« qui s'exécute là-bas, et selon cet étrange *je ne*
« *sais quoi* de Berlin qui fait qu'on ignore tou-
« jours tout, qu'on ne se soucie de rien et que le
« premier venu régleme, depuis le Roi jus-
« qu'au plus infime portier ou tambour retraité.
« Autant qu'on peut le prévoir, une lettre de toi
« à Rungenhagen serait pour le moment la meil-
« leure des choses, surtout si tu as le soin d'y
« consigner ta conversation avec Rellstab et de
« rappeler, par exemple, l'avis qu'il t'a donné,
« et ainsi de suite.

Mais, comme je te l'ai déjà dit, les choses
« sont presque toujours traitées à Berlin avec
« tant de déraison, que tu agirais peut-être aussi
« sagement en adoptant un plan tout différent,
« par exemple, en négociant l'affaire avec un
« des directeurs si tu en connais un. En suppo-
« sant que ces démarches ne te conviennent
« point et que tu désires me faire écrire à ta
« place, je procéderai comme je viens de te
« dire, et ferai d'autres démarches encore pour
« t'obliger. Dans ce cas pourtant, je te rappel-
« lerai que je compte sur un échec : leur façon
« d'agir qui n'est ni pratique, ni artistique, dé-

« passe, du reste, les bornes de ma patience.
« Pardonne à cette philippique. Il m'importe
« peu que les journaux professent ou non mon
« avis : je suis convaincu d'être dans le vrai. Je
« travaille, en ce moment, à la musique du
« *Songe d'une Nuit d'été* », avec chœurs, en-
« tr'actes, etc. » Quand je l'aurai terminée, je
« finirai de même les chœurs d' *Œdipe* », qui
« sont déjà commencés. Comme je ne sais presque
« rien de la *Tempête* », un tiers, tout au plus,
« de ces rapports a quelque fondement.

« Tu désires que je t'écrive touchant Berlioz ?
« Un sujet de ce genre est trop vaste et trop
« plein de détails. Les opinions diffèrent en
« outre beaucoup sur la question de savoir s'il
« a ou non du succès, et si l'on éprouve du plaisir
« à entendre sa musique. Quand tu viendras,
« l'automne prochain, à Leipzig, je te conterai
« tout cela. Puisse la curiosité te faire avancer
« ton départ de huit jours ! Nos meilleurs sou-
« venirs à ta femme. Adieu, et souhaitons-nous
« une heureuse rencontre !

« Ton Félix. »





CHAPITRE VIII.

LEIPSIG ET BERLIN. — AUTOMNE DE 1843.

DEPUIS l'avènement au trône de Prusse de Frédéric-Guillaume IV, qui désirait fixer Mendelssohn dans sa capitale, ce dernier avait souvent flotté indécis entre Berlin et Leipzig. D'un côté, ses goûts l'attiraient vers cette dernière ville, et de l'autre, l'engagement qu'il avait pris le retenait à Berlin. Vers la fin de l'année 1843, il fut pourtant décidé que la famille entière se rendrait dans cette dernière ville. Je dus à cette circonstance de recevoir à Francfort la flatteuse proposition de prendre la direction des concerts du Gewandhaus durant l'absence de Mendelssohn. Je n'étais point sans prévoir les nombreuses difficultés d'un poste de ce genre et les périls que je courais en remplaçant de suite, ou plutôt en suppléant un directeur aussi vénéré que l'était Mendelssohn. Je ne crus pas toutefois devoir refuser. Depuis mon mariage, en effet, je désirais vivement une occupation artistique

régulière, dans le genre de celle que mon ami m'avait tant souhaitée, et je crois qu'il n'en existait point de préférable à la situation qui m'était alors offerte à Leipzig.

C'est ainsi que, le cœur léger, je passai le Rubicon et la Fulda pour arriver, le 23, à Leipzig, où, quelques heures après, tandis que ma femme se reposait des fatigues du voyage, j'assistai avec Mendelssohn et d'autres amis, à l'exécution, dans l'Eglise St-Thomas, du « Samson » de Händel, sous la direction de Hauptmann. La situation toute nouvelle dans laquelle nous nous trouvions ce soir là, vis-à-vis l'un de l'autre, fut la cause de la gêne que nous ressentîmes, gêne qui disparut entièrement le lendemain. Ce jour-là, en effet, il me vint voir au matin, en compagnie de David, m'accompagna le soir à une représentation au théâtre, soupa ensuite avec nous à l'hôtel, et se montra d'une gaieté tellement exubérante, tellement cordiale et communicative que je vis clairement tout le soin qu'il apportait à conserver à nos rapports leur intimité d'autrefois.

Il avoua à David et à Cécile la douleur qu'il éprouva lors de notre première entrevue, lorsqu'il se trouva en présence de la personne qui devait le remplacer dans un poste qu'il aimait au point d'éprouver un vif chagrin de le quitter. Sa confiance habituelle à mon égard n'en fut nulle-

ment ébranlée, comme il me le prouva en me répétant fréquemment qu'il lui était possible, sous certaines conditions, de remplir ses engagements vis-à-vis du Roi, tout en conservant à Leipzig sa sphère habituelle de travail. Il m'initia même dans le secret de cette situation au point de me fournir les détails de ces conditions, en me priant d'émettre franchement un avis à ce sujet. Le seul conseil que je pouvais lui donner fut d'y souscrire.

Il offrit volontiers aussi de jouer au premier des Concerts que je dirigeai, le 1^{er} octobre. Il y exécuta son Concerto en *sol mineur* que David me permit de conduire, car la direction des solos avec accompagnement d'instruments rentrait dans ses attributions. C'est ainsi que pour la première fois j'entendis cette œuvre avec l'orchestre ; je l'avais déjà étudiée quelque peu à Paris. Le public reçut une impression très-favorable en voyant Mendelssohn lui-même prendre, sous ma direction, une part active au Concert ; on trouva que ce fait nous honorait tous deux.

Félix se rendit seul à Berlin, quelques jours après, pour y diriger la première exécution du « Songe d'une Nuit d'Été. » Le 11, je le suivis, en compagnie de David et de l'aimable et distingué Niels Gade, qui venait visiter pour la première fois Leipzig. Le jeune prodige Joachim ne put résister non plus à la tentation d'aller en-

tendre cette nouvelle œuvre de Mendelssohn, qui fut donnée, pour la première fois, le 14, au « Nouveau Palais. » Après la répétition, Félix nous réunit à dîner à l'« Einsiedler » à Postdam : il paraissait très-satisfait ; la réunion fut donc plaisante et joyeuse.

Le « Songe d'une Nuit d'Été » m'enchantait. Les acteurs jouèrent parfaitement leur rôle, bien que l'aimable et populaire Charlotte von Hagen eût été, selon moi, davantage à sa place dans un salon ou un ballet, que dans le rôle du lutin Ariel. Les scènes comiques furent d'un bouffon irrésistible, et la *mise en scène*, surtout le ballet des enfants, revêtit une couleur tout à fait poétique.

Mais toutes ces choses charmantes, les vers mêmes du grand Shakespeare ne purent me donner autant de plaisir que cette musique merveilleusement belle, qui suffirait, à elle seule, pour caractériser Mendelssohn et le placer au premier rang des maîtres et des poètes du son. L'orchestre s'en tira à la perfection. Félix l'avait fait répéter onze fois, et le résultat montra ce qu'il était possible d'obtenir avec de pareils moyens mis à la disposition d'un tel chef.

Une chose à noter est l'excitation extraordinaire de Mendelssohn après la représentation, excitation attribuable à une double cause. Il avait été convenu d'avance, que, conformément

à son désir, la pièce entière, y compris les entr'actes, serait jouée sans aucune espèce d'inter-
ruption : chose indispensable, selon lui, pour
que la musique produisît son plein effet. Non-
seulement on intercala un entr'acte fort long,
mais encore on en profita pour offrir des rafraî-
chissements de tout genre aux personnes de la
Cour. Une bonne demi-heure fut, de ce chef,
dépensée en conversations et en allées et ve-
nues, tandis que les autres spectateurs, invités
au même titre ou peut-être seulement tolérés,
se trouvaient fort gênés et passèrent le temps
comme ils purent. Cette dérogation aux usages
de la politesse la plus vulgaire, autant qu'au
respect dû à l'art, avait mis Mendelssohn dans
une fureur telle, qu'il fit à peine attention à
toutes les belles choses que nous avons à lui
dire.

Mendelssohn revint quelques jours après moi
à Leipzig, où la vie musicale se trouvait de nou-
veau en pleine prospérité. Gade nous donnait
une symphonie nouvelle, et Schumann produisait
pour la première fois en public « le Paradis et
la Péri » : Félix joua dans une séance de musi-
que de chambre le triple concerto de Bach avec
ma participation et celle de Clara Schumann.
Mendelssohn avait toujours fait preuve de l'af-
fection la plus chevaleresque dans ses rapports
avec cette grande artiste. A l'appui de mon dire

je citerai un incident charmant, dont le souvenir me revient encore ; il eut lieu pendant une *matinée* donnée chez notre ami intime, le peintre Bendemann.

Un cercle nombreux de connaissances avait été invité à venir entendre Mendelssohn, et parmi elles, Clara Schumann. Il exécuta la grande sonate en *fa mineur* (appassionata) de Beethoven. A la fin de l'Andante il laissa résonner pendant longtemps l'accord final de 7^e diminuée, comme s'il le voulait faire remarquer vivement de toute l'assistance ; puis se levant tout tranquillement, il dit en se tournant vers Madame Schumann : « Maintenant, il vous faut jouer le finale. » Elle s'en défendit vivement. Cependant, tout le monde attendait avec un vif intérêt le résultat de cette invitation, tandis que l'accord de 7^e restait toujours suspendu sur nos têtes comme l'épée de Damoclès. J'attribue principalement à l'effet désagréable produit sur les nerfs par cette dissonnance indéfinie, la décision prise par Madame Schumann de céder enfin à la prière de Mendelssohn et de nous donner le finale. L'exécution fut digne du commencement, et la combinaison inverse aurait été sans doute tout à fait aussi bonne.

Le roi de Saxe honora de sa présence un des premiers concerts que je dirigeai. Mendelssohn organisa dans la salle du Gewandhaus une

grande Soirée-Concert en l'honneur de la grande duchesse Hélène, et lui fit de même entendre son beau talent sur l'orgue. Il travaillait alors à l'arrangement à quatre mains de la musique du « Songe d'une Nuit d'Eté » : j'en essayai avec lui les divers fragments à mesure qu'il les terminait. Il retarda autant qu'il put son voyage de Berlin, dans la peine évidente qu'il éprouvait à se séparer d'un milieu qui lui était devenu si cher.

Dans une des lettres les plus affectueuses qu'il m'écrivit jadis, il me posait tout à coup cette interrogation : « Penses-tu réellement que « nous puissions jamais nous brouiller ? Je ne le « crois point ». En ce qui me concerne, la chose me semblait impossible. Et pourtant je confesse, avec la douleur au cœur, qu'il survint entre nous une *brouille*, née de susceptibilités sociales et nullement personnelles. Tous deux, je crois, nous avons tort ; nous n'échangeâmes pourtant aucune parole blessante, et l'affaire serait tombée d'elle-même, s'il n'avait quitté Leipzig pour aller à Berlin au commencement de décembre. Ce fait mit toutefois fin à notre correspondance sans que les sentiments de Mendelssohn à mon égard aient été le moins du monde altérés : j'en eus de nombreux témoignages plus tard, aussi bien de la part d'amis communs, que de celle de sa femme. Le hasard

•

m'a, du reste, fait tomber tout récemment sur une lettre qu'il écrivit à son vieil ami; le professeur Hildebrandt, à Düsseldorf, le 1^{er} octobre 1847, c'est-à-dire cinq semaines seulement avant sa mort. Je n'ose la relater ici de peur d'être accusé de vouloir faire de ma personne un pompeux éloge. En ce qui concerne la rupture de mes rapports avec cet homme merveilleux pendant les dernières années de ma vie, rupture purement extérieure, je la considère comme un des plus grands malheurs qui me soient arrivés durant mon existence agitée.

Sur le point de partir pour Düsseldorf où j'avais accepté le poste de Directeur de Musique, je me rendis à Leipzig, où j'arrivai le 11 novembre 1847, une semaine après la mort de Mendelssohn. Cécile me reçut, les yeux pleins de larmes, le front calme, et ses traits charmants transfigurés par la douleur. Elle m'assurait que, même pendant sa dernière crise, Félix avait souvent parlé de moi et de ma nomination à Düsseldorf avec la plus vive sympathie. Le soir, il y eut concert au Gewandhaus en l'honneur de sa mémoire. « La chose la plus triste après la mort d'un être aimé », dit quelque part George Sand, « est de voir sa place vide à table ». J'eus un sentiment analogue pendant le concert. C'était bien là l'orchestre, le chœur et l'auditoire dont Mendelssohn fut

l'idole pendant tant d'années; les artistes jouaient et chantaient, et pourtant, quelques jours à peine venaient de s'écouler depuis qu'ils avaient suivi à l'église sa dépouille mortelle. A peine pouvais-je écouter la musique. La seule chose dont je me souviens est son dernier chant, que M^{me} Frege rendit d'une manière attendrissante. Je ne pouvais vraiment croire qu'il fût possible d'entendre aussi prématurément de la musique dans cette salle du Gewandhaus. Mais, hélas! La vie doit suivre son cours ordinaire, et ceux qu'il laissait sur terre s'assemblaient encore pour la fête musicale accoutumée.

Pendant un court séjour que je fis à Berlin quelques années plus tard, je ressentis une émotion profonde en dînant un jour avec la veuve de Mendelssohn. Elle était entourée de ses charmants enfants. Leur babil naïf et gai et la manière gracieuse et douce avec laquelle Cécile cherchait à réprimer leur joyeuse humeur me bouleversèrent jusque dans le fond de l'âme. Quelle somme de bonheur perdue pour celui que la mort nous avait ravi! Quelle somme de bonheur perdue aussi pour ceux qu'il avait laissés ici-bas!

Quelques années plus tard encore, j'allai passer quelque temps dans le sein de ma ville natale. J'avais appris de très-mauvaises nouvelles de la santé de Cécile qui habitait alors

Francfort, et je redoutais un malheur. Le 25 septembre 1853, je me rendis chez les parents de Cécile, et j'agitai cette cloche familière que ma main fit si souvent résonner jadis quand je m'apprêtais à passer, dans cette maison, des moments si heureux. Après quelques minutes d'attente, la belle-mère de Mendelssohn, Madame Jeanrenaud, s'élançant hors de son appartement, m'ouvrit la porte. Elle attendait le beau-frère de Cécile. « Oh! c'est vous, cher « Monsieur Hiller », me dit-elle d'une voix convulsivement entrecoupée, et avec ce calme effrayant qui vient souvent du désespoir : « Je « viens de perdre ma fille! »





CONCLUSION.

L^E public, pris en masse, ne déplore point, en général, les malheurs qui frappent les grands poètes ou les grands compositeurs. Ce public plaint sans doute la destinée de ces hommes; mais, à ses yeux, la misère qu'ils ont endurée contribue à leur donner un certain intérêt. L'éclat exté-
térieur dont Goëthe était entouré contribua dans une grande limite à lui créer des ennemis, et les circonstances avantageuses qui environnèrent Mendelssohn depuis sa naissance sont encore considérées par beaucoup comme une véritable infériorité.

« Le génie, c'est la faim » me dit un jour un diplomate russe. Cette absurde plaisanterie signifie sans doute que la faim est jusqu'à un certain point un régime très-sain pour le génie

Même enfermée dans ces limites étroites, cette proposition est d'une fausseté absolue. La misère peut sans doute donner au talent un degré d'énergie nécessaire à son développement ultérieur; mais l'aide seule des forces de la nature peut faire évoluer ce génie, et les difficultés matérielles, contre lesquelles il est contraint de lutter ressemblent aux rochers qui obstruent le lit d'un torrent impétueux. Ce dernier les franchit en bondissant, et produit dans sa course de splendides cascades.

La lutte pour l'existence, bien que pénible, n'a, par elle-même, aucun mérite spécial. L'instinct de la conservation oblige le simple ouvrier à travailler. Cet effort, produit par la tête plutôt que par les bras, sera plus difficile sans avoir pour cela plus de mérite. Une autre lutte pénible est celle qu'on est contraint d'engager contre les préjugés, l'obscurantisme, la jalousie, et d'autres belles choses de ce genre, peu importe leur nom; mais qu'on me cite un seul champion du progrès auquel cette épreuve n'ait point été réservée? Tous, plus ou moins, livrent ces batailles, et j'estime qu'il est beaucoup plus difficile, dans ce deuxième combat, de conserver le désir et la faculté de créer que de résister à la première épreuve. On ne peut que déplorer le cas assez fréquent où ces deux luttes se réunissent sur la tête d'un homme.

Reste encore à savoir si le surcroît d'admiration dont on entoure l'artiste qui a fait son chemin sous la pression de la misère, est entièrement conforme à la réalité des faits. Le tout dépend encore beaucoup de la façon dont il a combattu.

La production d'un chef d'œuvre exige peut-être de la part d'un homme riche une plus grande force de volonté que de la part d'un artiste pauvre, parce que cette volonté se développe dans le premier cas d'une façon plus indépendante.

Qui n'a connu dans sa vie des hommes remarquablement doués, possédant des connaissances variées, une éloquence exubérante et dont l'esprit supérieur, à défaut de génie, aurait accompli de grandes choses, si tout en ce monde n'avait été au devant de leurs désirs ? Les hommes qui, dès leur naissance, ont un rang et la fortune, ne désirent plus que la renommée pour posséder enfin tous les biens de ce monde. Combien parmi eux sont capables de ces aspirations ? De son côté, le contact continu avec le public est, pour le moins, chose fort désagréable, et ressemble au vent qui allume un grand feu, tout en en éteignant un de moindre importance. Le travail ingrat auquel le génie lui-même est contraint de se livrer, l'abnégation qu'il suppose de tous côtés, effraient nombre de ces natures : et, pour l'honneur de l'humanité, il serait à souhaiter qu'on rencontrât plus souvent enraciné

dans l'âme humaine ce sentiment du devoir, poussant l'homme qui en a la force à travailler dans l'intérêt pur de la société. Donc, quand un artiste comme Mendelssohn a mis tous ses soins à donner à ses chants, même les plus insignifiants, cette perfection dont l'idéal flottait sans cesse devant ses yeux, quand il a fait converger tout son savoir et toute sa puissance vers un but qui est l'avancement de toutes les branches de son art dans ce qu'il a de meilleur, ces efforts, bien que produits par un homme libre de tout souci matériel, ne méritent pas une moindre considération que ceux résultant du travail d'une personne qui en attendrait une rémunération pour solder ses dettes. Cette préférence donnée à la misère naît-elle de ce sentiment inexprimable (sentiment peu digne, en effet d'être exprimé), qui semble consister dans la jalousie éprouvée à l'aspect de la prospérité extérieure d'un homme, unie chez lui à une puissante faculté de création poétique ? Une erreur seule peut assurément excuser une semblable préférence. En tous cas, l'homme qui, par sa propre énergie, a su vaincre les soucis terre à terre de la vie ordinaire, doit ressentir une satisfaction plus grande que celui qui ne les éprouva jamais.

Qu'il en soit ou non ainsi, on préfère voir ces guerriers de l'idée, semblables aux héros de la « Bataille des Huns » de Kaulbach, se dis-

puter la victoire dans les nuages, plutôt que guerroyer sur le sol, en soulevant des nuées de poussière. A eux seuls, ils sont déjà de véritables œuvres d'art. Superbes sont leurs formes brillantes, en dehors des palmes qui s'agitent devant eux, et l'on devrait éprouver le plus noble plaisir à voir le destin réussir à produire (trop rarement toutefois) un homme dont le développement ne subit nulle entrave.

Félix Mendelssohn fut un brillant produit de cette nature. Les dons du génie étaient unis chez lui à l'éducation la plus raffinée, la tendresse du cœur à la subtilité de l'intelligence, une aisance incroyable dans l'achèvement de toutes ses entreprises à l'énergie indomptable qu'il mettait dans l'accomplissement d'une tâche difficile. Un noble sentiment de gratitude pénétrait son cœur si pur, chaque fois qu'un nouveau bonheur lui échéait en partage. Dans cette tendance pieuse, pieuse dans le meilleur sens du mot, git le secret de sa disposition constante à obliger autrui et à lui témoigner une active sympathie.

En supposant qu'un jour même tous ses ouvrages soient oubliés, le souvenir de sa nature poétique suffirait, à lui seul, à donner sujet aux Allemands de s'enorgueillir de cet homme merveilleux : il naquit en effet au milieu d'eux, il y mûrit et s'y développa.

Quels glorieux honneurs et quelles louanges les Grecs ne lui auraient-ils point décernés comme à un favori cher à Apollon et aux Muses! Car « les facultés les plus hautes sont le produit « des libres dons de Dieu! »



ERRATA

Pag.	Lig.	Au lieu de	Lisez
10	4	— capables,	— capable.
10	23	— Mark,	— Marx.
10	26	— malchance,	— malechance.
26	26	— honnête,	— honnêteté.
27	26	— Zoïle,	— Zoïles.
29	1	— ayez,	— eussiez.
33	26	— quelques,	— certains.
34	2	— valeurs diverses,	— valeur diverse.
42	24	— pleines,	— pleins.
56	24	— obséquiosités,	— obséquiosité. •
65	20	— j'ai,	— j'aie.
117	29	— transportiez,	— transportassiez.
156	26	— faut,	— vaut.
158	2	— écrirais,	— écrirai.
159	15	— ou,	— et.
168	8	— telle,	— belle.
181	13	— n'a,	— n'as.
192	21	— ennorgueillir,	→ enorgueillir.
193	28	— écris,	— écris-moi.
210	13	— eussent,	— eurent.
249	1	— désire,	— désires.



TABLE DES MATIÈRES

DÉDICACE	
PRÉFACE DE L'AUTEUR	5
AVANT-PROPOS DU TRADUCTEUR	9
CHAP. I. — Francfort, 1822-1827.	103
CHAP. II. — Paris, 1831-1832.	120
CHAP. II. — Paris, 1831-1832.	120
CHAP. III. — Aix-la-Chapelle et Dusseldorf, 1834-1835	143
CHAP. IV. — Francfort, Leipzig, 1836-1837. . .	164
CHAP. V. — Francfort, Londres, Leipzig, Berlin, 1837-1839	209
CHAP. VI. — Leipzig. Pendant l'hiver 1839-1840.	272
CHAP. VII. — Francfort, Leipzig, Berlin, 1842.	311
CHAP. VIII. — Leipzig et Berlin. Automne de 1841	
CONCLUSION	352
ERRATA	358
